

Chromosomes cannibales

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

GÉRARD DE VILLIERS

PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Chromosomes cannibales



PLON

Richard Sapir
et Warren Murphy

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANTE
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

CHROMOSOMES CANNIBALES

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :
Killer Chromosomes

Illustration de la couverture : Loris

© 1978 by Richard Sapir and Warren Murphy
© Librairie PLON/GECEP 1983
pour la traduction française

ISBN : 2-259-01014-8

Édition originale :

ISBN : 0-523-40908-7
PINNACLE BOOKS. INC NEW YORK
New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Les gens avaient peur.

C'était si petit que ça ne se voyait pas à l'œil nu. Ça ne leur avait encore causé aucun mal. Les profanes, parmi eux, ne savaient pas très bien ce que ça faisait. Mais deux cents familles de la région de Boston, certaines même de Duxbury et du New Hampshire, se pressaient par cet après-midi pluvieux dans la triste cour de l'École supérieure de Science biologique de Boston pour protester contre sa fabrication.

— Non, non, il ne s'agit pas de sa fabrication, expliqua un architecte à une mère. Ils le manipulent mais ils ne le fabriquent pas. Personne ne le peut.

— Quoi que ce soit ! glapit la mère. Empêchez-les !

Elle savait bien que c'était mauvais, ce qu'ils faisaient là à l'ESSBB. Ils fabriquaient des monstres, tout simplement. Des choses horribles pleines de maladies que personne ne pouvait guérir, ou des mutations qui viendraient la nuit dans votre lit vous poser dessus des pattes velues et vous lécher et vous faire des choses. Vous violer, aussi bien. Et alors on aurait cette horreur dans son corps. Et ce serait pire pour les bébés. L'humanité allait être condamnée. Non, elle l'était déjà, un orateur l'avait dit la veille au rallye-prerallye.

La dame leva les yeux vers les caméras des chaînes de télévision 4, 5 et 7 juchés sur le toit, elle regarda les gros câbles noirs qui serpentaient par une fenêtre du deuxième étage. C'était là que les savants maudits fabriquaient ces choses et qu'ils allaient essayer d'expliquer que c'était inoffensif.

Inoffensif, elle te leur en foutrait de l'inoffensif, tiens ! Comment est-ce que ce serait inoffensif puisque l'humanité était déjà condamnée ? Et même, on n'oserait plus avoir d'enfants. Après tout, ils se servaient des mêmes trucs qui font les bébés.

Un orateur sauta sur la plate-forme d'une camionnette. Il était médecin. Et il s'inquiétait.

— Ils vont procéder à une expérience, aujourd'hui, annonça-t-il. Ils vont exhiber leurs éprouvettes dans leur laboratoire et montrer à un vague expert de la presse ou de la télévision que ce qu'ils font est sans danger. Eh bien, ce n'est pas sans danger ! Et nous sommes ici pour crier au monde que ce n'est pas sans danger. On ne manipule pas, sans danger, les forces de la vie. On leur a laissé fabriquer la bombe atomique et maintenant nous vivons tous au bord de l'holocauste nucléaire. Mais la bombe atomique est un jeu d'enfant à côté de ça,

parce qu'une bombe atomique, on sait au moins quand elle saute. Ce nouveau maléfice pourrait déjà avoir sauté et personne n'en saura rien si nous ne le disons pas.

L'orateur s'interrompt. M^{rs} Walters aimait beaucoup les orateurs de ce mouvement. Elle changea de bras sa grosse petite fille, Ethel, qui commençait à être péniblement moite. Ethel avait presque quatre ans mais parfois, dans les moments d'énervement, des incidents se produisaient. On avait dit à toutes les mères d'amener leurs enfants, en les habillant bien et en les rendant aussi mignons que possible, pour bien montrer au monde ce qu'on cherchait à sauver. Les enfants. L'avenir. Demain. Voilà. Ils étaient là pour sauver demain.

Cette pensée fit monter des larmes d'émotion aux yeux de M^{rs} Walters. Ils n'étaient pas les seuls à être mouillés. Elle écarta un peu d'elle la petite Ethel, qui souriait béatement à une caméra de télévision. L'objectif ne saisit pas l'humidité ruisselant sur les bras de la maman. M^{rs} Walters s'efforça de paraître tendre et affectueuse pour les téléspectateurs, tout en éloignant son cher bébé de sa robe imprimée qui risquait de déteindre.

Une main armée d'un micro s'approcha. Un jeune homme admirablement coiffé, à la voix grave et sonore, le brandit sous le nez de la petite Ethel.

— Et toi, petite fille, pourquoi es-tu là ?

— Pour arrêter les méchants messieurs, répondit Ethel avec un beau sourire enguirlandé de fossettes.

— Vous êtes madame... ? demanda le jeune reporter.

— M^{rs} Walters. M^{rs} Harry Walters de Haverhill, Massachusetts, et je suis ici pour manifester contre ce qui se passe ici. Je suis ici pour sauver demain, comme l'orateur vient de le dire.

— Le sauver de quoi ?

— De toutes les mauvaisetés.

— Le docteur Sheila Feinberg, qui procède aux expériences d'aujourd'hui, dit que la plupart d'entre vous ne sait pas ce qu'elle fait.

— Je ne comprends pas non plus comment marche la bombe atomique et surtout je ne comprendrai jamais pourquoi on l'a fabriquée.

— Nous étions en guerre.

— Ah oui ! Et c'était une sale guerre immorale. Nous n'avions rien à faire au Vietnam.

— Nous étions en guerre contre l'Allemagne et le Japon, expliqua le reporter.

— Vous voyez bien comme c'est idiot ! Ce sont nos meilleurs amis. Qu'est-ce que nous avons besoin d'une bombe atomique contre de bons amis ? Nous n'avions pas besoin de la bombe et nous n'avons pas besoin des pestes et des monstres du docteur Feinberg.

— Quelles pestes ? Quels monstres ?

— Les pires, déclara M^{rs} Walters sur un ton vertueux. De l'espèce qu'on ne voit pas et qu'on ne connaît même pas.

Le reporter répéta son nom pour la caméra et se faufila dans la cohue vers une porte de côté, en se demandant comment il pourrait réduire les scènes de foule à vingt secondes.

Le Dr Sheila Feinberg était en haut, sous les projecteurs d'une chaîne concurrente. Le reporter attendit la fin de l'interview. Il éprouvait soudain des sentiments très protecteurs envers cette femme, même si c'était une scientifique. Elle paraissait si déplacée, assise là sous ces projecteurs, attendant une question. Comme les écolières moches et bûcheuses qui devraient manifestement se contenter d'une lavette de mari ou bien rester célibataires.

Le Dr Feinberg, 38 ans, avait un nez fort et masculin et une figure pincée, désespérée, celle d'une comptable surmenée qui vient d'égarer une pièce indispensable et va perdre un client.

Elle portait une blouse blanche informe qui cachait l'absence de rondeurs féminines, la taille maigre et les hanches trop larges. Au col de son chemisier, un camée pathétique proclamait désespérément qu'elle était une femme et avait le droit de porter ce genre de choses mais il était aussi déplacé que la coiffure. C'était une coupe courte de style gamin, mise à la mode par une célèbre patineuse. Mais sur la patineuse, la coiffure encadrait un visage mutin alors que sur le Dr Feinberg elle avait l'air d'un arbre de Noël sur une tourelle de char... un brin de gaieté tout à fait incongrue.

D'une voix douce, le reporter lui demanda d'expliquer l'expérience et ce qu'elle faisait. Il lui dit aussi qu'il vaudrait mieux qu'elle ne se cure pas les ongles tout en parlant.

— Nous étudions les chromosomes, répondit-elle en faisant un tel effort pour parler calmement que les veines de son cou se gonflèrent comme des ballons bleus. Les chromosomes, les gènes, l'ADN, tout cela fait partie du processus qui détermine les caractéristiques, qui fait que telle graine deviendra un pétunia et telle autre rencontrera un œuf et deviendra Napoléon. Ou Jésus. Nous étudions le mécanisme de codification qui fait des choses ce qu'elles sont.

— Vos détracteurs disent que vous pourriez créer un monstre ou déclencher une peste incongrue qui échapperait au laboratoire et détruirait l'humanité.

Le Dr Feinberg sourit tristement en secouant la tête.

— J'appelle cela le syndrome de Frankenstein. Vous savez, ces films où le savant fou prend le cerveau d'un criminel, l'introduit dans des parties de divers corps humains et soude le tout à l'électrochoc pour créer une chose plus forte que l'homme. C'est impossible, naturellement. Je doute qu'un pour cent des tissus puisse résister à

cela. Ces idées sont ridicules. Non. Notre problème n'est pas de maîtriser un monstre mais d'essayer de faire survivre une substance infiniment délicate. C'est ce que je vais démontrer aujourd'hui.

— Comment ?

— En la buvant.

— N'est-ce pas dangereux ?

— Pour la substance, oui. Si l'exposition à l'air ne la tue pas, la salive le fera. Comprenez que nous parlons d'un organisme, la plus inférieure de toutes les bactéries. Nous y fixons des chromosomes et des gènes d'autres formes de vie. Dans quelques années, de nombreuses années, si nous avons de la chance et du talent, nous arriverons peut-être à connaître les causes génétiques du cancer, de l'hémophilie et du diabète. Nous créerions alors des vaccins bon marché, qui sauveraient la vie de gens qui meurent aujourd'hui. Nous arriverions peut-être à créer des plantes comestibles tirant leur azote de l'air, qui n'auraient plus besoin d'engrais coûteux. Mais tout cela est encore très loin et c'est pourquoi cette manifestation est ridicule. Pour le moment, c'est tout juste si nous arrivons à maintenir ces organismes en vie.

Il fallut deux heures, avant que la démonstration au public puisse commencer. Les manifestants tenaient à placer où ils voulaient où ils voulaient. Les mères avec des bébés étaient au premier rang, juste sous les caméras de télévision. Aucun objectif ne pouvait se braquer sur l'expérience sans l'encadrer de visages de bambins.

Le matériel se trouvait dans un long aquarium posé sur une table à plateau noir. Douze petites éprouvettes scellées baignaient dans un liquide incolore. Le Dr Feinberg demanda à tout le monde de ne pas fumer.

— Pourquoi ? cria un homme. Parce que nous pourrions voir le danger de ce truc-là ? Si ce n'est pas dangereux, pourquoi c'est que vous l'enfermez dans du verre et dans de l'eau ?

— D'abord, ce n'est pas de l'eau. L'eau transmet trop rapidement les variations de température. Nous avons dans cet aquarium une solution gélatineuse qui sert d'isolant. Ces éléments sont instables.

— Instables ? Ça peut sauter ! glapit un chauve barbu portant au cou une seule perle de verroterie enfilée sur une ficelle dorée.

— Instable. Ça peut mourir, expliqua patiemment le Dr Feinberg.

— Menteuse ! hurla Mrs Walters.

— Non, vous ne comprenez pas. C'est vraiment terriblement sensible. Ce que nous essayons d'obtenir, et nous n'avons même pas encore la bonne combinaison, c'est une clef extrêmement délicate.

— Vous prenez la graine de la vie ! accusa une autre personne.

— Non, non. Je vous en prie, écoutez-moi. Savez-vous pourquoi, à mesure que vous vieillissez, votre nez reste votre nez et vos yeux

restent vos yeux ? Même si chaque cellule est remplacée tous les sept ans ?

— Parce que vous n'avez pas eu l'occasion de les tripoter ! cria un homme.

— Non, répliqua le Dr Feinberg en tremblant. Parce qu'il existe dans votre corps un système de codification qui fait que vous êtes *vous*. Et ici à l'ESSBB, nous cherchons la clef de ce code, pour que les maladies, comme le cancer, ne puissent se reproduire. Nous avons dans ces éprouvettes les gènes de divers animaux traités avec des combinaisons de ce que nous appelons des éléments débloqueurs. Nous espérons produire des variantes qui nous aideront à comprendre pourquoi les choses sont ce qu'elles sont et comment les améliorer. Si vous voulez, nous cherchons la clef qui ouvrira les portes verrouillées entre les systèmes de chromosomes.

— Sale menteuse ! rugit quelqu'un et puis tout le groupe reprit en chœur la litanie et finalement quelqu'un mit au défi le Dr Feinberg de « toucher le fluide mortel avec ses mains nues ».

— Ah, vraiment, dit-elle avec un soupir écœuré en tendant les mains vers l'aquarium.

Une femme poussa un cri perçant et toutes les mères abritèrent leurs enfants, sauf M^{rs} Walters qui voulait voir les mains du Dr Feinberg se désintégrer.

Une éprouvette sortit de l'aquarium. De grosses gouttes transparentes et visqueuses collaient à la main du Dr Feinberg.

— Pour ceux qui aiment l'horreur, j'ai dans cette éprouvette les gènes d'un tigre mangeur d'hommes, traités au mécanisme débloqueur. Un tigre mangeur d'hommes.

Des exclamations horrifiées montèrent de la foule... Le Dr Feinberg secoua tristement la tête. Elle échangea un sourire de commisération avec le reporter de la télévision. Il comprenait. Les gènes d'un tigre mangeur d'hommes ne sont pas plus terribles que ceux d'une souris. Les uns comme les autres ne peuvent survivre longtemps en dehors de leurs porteurs. S'ils n'étaient pas déjà morts.

Le Dr Feinberg but le liquide de l'éprouvette et fit une grimace.

— Quelqu'un veut-il choisir une autre éprouvette ? proposa-t-elle.

— C'est pas des vrais chromosomes tueurs, cria quelqu'un et cela fit déborder le vase.

— Espèces d'imbéciles ignorants et stupides ! hurla le Dr Feinberg. Vous ne voulez pas comprendre !

Prise de frénésie, elle enfonça sa main dans la gélatine, saisit une autre éprouvette et but. Puis une autre. Et encore une. Elle les vida toutes, rapidement, et se redressa.

— Là ! Alors, qu'est-ce que vous croyez que je vais faire, me transformer en loup-garou ? Pauvres imbéciles ignorants !

Puis elle frissonna. Sa courte coiffure gamine frissonna. Et, comme un vieux chiffon, le Dr Feinberg s'affala par terre.

— Ne la touchez pas ! Elle est peut-être contagieuse ! avertit la maman d'Ethel la pisseuse.

— Crétins ! s'exclama le reporter de la télévision, rompant pour une fois le code d'impartialité.

Il fit venir une ambulance et une fois que le Dr Feinberg y eut été transporté sur une civière, respirant encore, un de ses confrères expliqua que ce malaise était regrettable parce qu'il était bien certain que la substance génétique qu'elle avait avalée ne pouvait même pas causer une brûlure d'estomac. C'était uniquement dû à l'énervement. Mais personne ne l'écoutait.

Les manifestants, ravis de ce coup de chance, poursuivirent leur réunion longtemps après le départ des caméras de télévision. Les bébés devinrent criards et quelqu'un envoya chercher des biberons. Quelqu'un d'autre fut chargé de rapporter des hamburgers et de la bière pour les grandes personnes. Le groupe vota quatorze résolutions, toutes numérotées et estampillées de l'École supérieure de Science biologique de Boston.

La petite Ethel s'endormit dans sa culotte et sa robe mouillées, sur la veste roulée de sa mère, dans le fond du laboratoire.

Quelqu'un crut voir une ombre ramper vers elle. Quelqu'un d'autre se retourna en croyant entendre un très sourd grognement sous la fenêtre donnant sur la ruelle. Et puis un jeune enfant passa en annonçant que le Dr Feinberg était de retour.

— La dame qui a bu toutes les saletés, expliqua l'enfant.

— Oh, mon Dieu ! Non ! gémit une voix dans le fond de la salle. Non, non, non.

M^{rs} Walters savait qu'Ethel dormait là-bas. Elle bouscula le groupe, renversa des chaises et des gens, obéissant à un instinct maternel vieux comme les cavernes. Elle savait qu'il était arrivé malheur à son enfant. Elle glissa, tomba contre la personne qui s'était exclamée d'horreur. Elle essaya de se relever mais glissa encore. Elle pataugeait dans une espèce d'huile rouge visqueuse. Ce n'était pas huileux. C'était glissant. C'était du sang.

Elle était à genoux, essayant de se mettre debout, quand elle vit la figure extraordinairement pâle d'Ethel, si paisiblement, si profondément endormie malgré les cris. Puis la femme qui avait gémi s'écarta et M^{rs} Walters vit que son bébé n'avait plus de ventre, comme s'il avait été mangé, et que le petit corps s'était vidé de son sang.

On retrouva l'ambulance qui aurait dû transporter le Dr Feinberg à l'hôpital, le capot enroulé autour d'un arbre de Storow Drive. Le conducteur était mort, la gorge déchiquetée, et l'infirmier délirait.

La police ne tarda pas à apprendre que le dernier passager était le

D^r Feinberg. Elle avait été dans le coma mais elle n'était plus dans l'ambulance emboutie. Celui qui avait tué le chauffeur l'avait enlevée. Il y avait du sang sur le siège avant mais pas à l'arrière. L'infirmier encore en vie avait une profonde estafilade au front.

Le médecin de la police demanda si on allait retourner l'infirmier au zoo. Il dit qu'il faudrait qu'il retourne tout de suite parce que s'il gardait longtemps avec lui sa peur des animaux, les bêtes le sauraient.

— Il faut qu'il y retourne demain, ou jamais il ne pourra y retourner, déclara le médecin. Il aura trop peur. Je sais ce que je dis. J'ai déjà soigné des blessures de griffes.

— Il ne travaille pas au zoo, répliqua le policier. C'est un ambulancier qui a reçu un coup de couteau. Il ne travaille pas au zoo.

— Cette blessure au front est un coup de griffe, insista le médecin. Aucun couteau ne coupe comme ça. Un couteau n'arrache pas. Ça, c'est arraché.

Quand on apporta le cadavre de la petite Ethel, le médecin fut convaincu qu'un grand félin était en liberté dans Boston.

— Regardez le ventre, dit-il.

— Il n'y a pas de ventre, dit le policier.

— C'est ce que je veux dire. Les félins mangent d'abord le ventre. C'est le meilleur. Si jamais vous voyez un veau, les tigres mangent le ventre. Les humains mangent les escalopes de la croupe. C'est pourquoi je dis que c'était un gros félin. À moins, naturellement, que vous connaissiez quelqu'un qui fasse collection d'intestins humains.

Dans un sombre grenier du nord de Boston, Sheila Feinberg tremblait, cramponnée à une poutre. Elle ne voulait pas penser au sang qui la couvrait, à l'horreur de la mort d'une autre personne, au sang de cette personne sur elle. Elle ne voulait même pas ouvrir les yeux. Elle voulait mourir, là dans le noir, sans penser à ce qui était arrivé.

Elle ne savait pas prier. Elle n'avait jamais prié, jusqu'à ce soir où elle pria que Dieu, ou quoi que ce soit qui règne sur l'univers, l'arrache à cette horreur.

Ses genoux et ses avant-bras reposaient sur la poutre du comble. Le plancher était à cinq mètres au-dessous d'elle. Elle se sentait plus en sécurité sur ce perchoir, presque invulnérable. Et maintenant elle y voyait très bien, naturellement.

Un léger mouvement dans le coin. Une souris. Non, pensa-t-elle, trop petit pour une souris.

Elle nettoya le sang de ses mains en le léchant et un sentiment de bien-être l'envahit. Sa poitrine et sa gorge grondèrent.

Elle ronronna. Elle était de nouveau heureuse.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et l'homme lui décochait un coup de poing. Il lui décochait réellement un coup de poing. Remo observait la chose.

Autrefois, un direct c'était quelque chose de rapide sous lequel on passait ou qu'on paraît ou qu'on voyait soudain arriver au bout d'un poing qui faisait salement mal.

Maintenant, c'était presque grotesque.

Il y avait ce colosse. Au moins un mètre quatre-vingt-dix, de larges épaules, de gros bras, un torse de barrique et des cuisses de marteau piqueur. Il portait une salopette graisseuse, une chemise à carreaux et de grosses chaussures à clous. Il gagnait sa vie en trimbalant des arbres abattus, de la forêt à la scierie de l'Oregon, et non, il n'allait pas rester encore vingt minutes à l'Eatout Diner pour laisser un vieux Chinetoque finir d'écrire une lettre. La pédale en tee-shirt noir pouvait se grouiller d'ôter du milieu sa putain de bagnole jaune s'il ne voulait pas qu'elle soit écrasée.

Non ?

— Eh ben, mon petit père, je m'en vais te pulvériser, annonça le transporteur d'arbres.

Et alors le direct prit le départ. L'homme était beaucoup plus grand que Remo, il lui rendait plus de cent livres. Il se campa maladroitement et propulsa sa masse vers Remo, ramenant lourdement de derrière lui un poing velu et mettant tout son poids dans le coup. Des gens sortirent en courant du bistrot de routiers pour voir le type maigrichon accompagnant l'étranger se faire assassiner par Houk Hubbley, qui avait déjà envoyé son bon contingent à l'hôpital.

En attendant le direct, Remo examina ses options. Cela n'avait rien de miraculeux. Certains champions de base-ball voient les coutures d'une balle quand elle leur est lancée. Des joueurs de basket peuvent sentir le panier qu'ils ne voient pas. Et des skieurs entendent la consistance de la neige sur laquelle ils n'ont pas encore skié.

Ces sportifs font cela avec un talent naturel développé par hasard. Les talents de Remo avaient été travaillés, retravaillés, mis au point et remis au point sous la tutelle de plus de trois mille ans de sagesse, si bien que là où les personnes moyennes aux sens engourdis ne voient que du flou, Remo voyait des phalanges et des corps se déplacer, même pas au ralenti mais presque par plans fixes.

Il y avait le gros Houk Hubbley qui menaçait. Il y avait la foule qui

sortait pour voir Remo se faire pulvériser et ensuite le départ du lent direct omnibus.

À l'arrière de la Toyota jaune, Chiun, le Maître de Sinanju, la figure parcheminée et de petites touffes de cheveux blancs légers ornant son crâne à l'aspect fragile, était penché sur un bloc de papier à lettres en grattant de sa longue plume d'oie. Il créait une grande épopée d'amour et de beauté.

Chiun avait entraîné Remo. Il avait donc parfaitement le droit d'attendre de la paix et de la tranquillité, d'espérer qu'aucun bruit intempestif ne viendrait troubler l'ordre de ses pensées. Il imagina d'abord la merveilleuse histoire d'amour entre le roi et la courtisane, puis il coucha les mots sur le papier.

La seule chose qu'il voulait à l'extérieur de la voiture, c'était le calme. Remo le savait bien et tandis que le direct se présentait, comme un train de marchandises entrant en gare, il glissa doucement sa main droite sous le bras qui arrivait. Pour que l'homme ne grogne pas trop fort, Remo lui compressa uniformément les poumons en appliquant son bras gauche en travers de l'estomac et son genou gauche dans le dos, si bien que le grand Houk Hubbley eut l'air d'avoir subitement un bretzel humain enroulé autour de lui.

Houk Hubbley était effroyablement vexé. Il avait balancé son coup et maintenant il était à bout de souffle. Avec son poing droit tenu en l'air. Et comme une statue qui ne peut pas bouger il tombait sur cette main et, bon Dieu, cette main s'ouvrait de force, le poing disparaissait, elle s'ouvrait pour recevoir son corps et il roulait par terre, hors d'haleine, et il y avait un pied à sa gorge, un mocassin noir avec du chewing-gum vert sur la semelle pour être précis, et le mec en pantalon de flanelle et tee-shirt noir se penchait sur lui.

— Chhhhut, chuchota Remo. Pour le silence, tu as de l'air. De l'air contre le silence. C'est un marché, mon lapin.

L'homme ne dit pas d'accord mais Remo savait qu'il le pensait. Son corps était d'accord. Remo laissa entrer un peu d'air dans les poumons de l'homme lorsque la grosse figure devint écarlate. Puis, comme on met une moto en marche, Remo comprima doucement les poumons et ils s'ouvrirent en plein, aspirant une grande et bienheureuse lampée d'oxygène pour Houk Hubbley, toujours couché dans l'allée du bistrot.

Entendant la légère aspiration, Chiun leva la tête de son bloc de papier à lettres.

— S'il te plaît, dit-il.

— Pardon, dit Remo.

— Ce n'est pas tout le monde qui peut écrire une histoire d'amour.

— Pardon.

— Quand un homme donne la sagesse des âges à un grossier porcelet, le moins que puisse faire le porcelet est de maintenir un

certain calme dans les lieux où s'élaborent des choses importantes.

— J'ai dit pardon, petit père.

— Pardon, pardon, pardon, marmonna Chiun. Pardon pour ceci, pardon pour cela. Les convenances n'exigent pas de pardon. La correction signifie qu'on n'a jamais à demander pardon.

— Alors je ne demande pas pardon, répliqua Remo. Je suis là à m'occuper de ce gars pour qu'il ne fasse pas de bruit, je l'empêche de mettre son camion en marche pour que ça ne fasse pas de bruit, parce que je veux que vous soyez dérangé. Voyez ? Je suis un petit malin. Je ne demande pas pardon, je ne regrette rien du tout. Je n'ai jamais rien regretté. Je n'ai aucune considération.

— Je le savais. Et maintenant je ne peux plus écrire.

— Voilà un mois que vous n'écrivez rien sur ce truc. Vous ne faites que le regarder, jour après jour. Tout vous sert de prétexte. J'ai arrêté ce camion et ce type rien que pour vous faire comprendre que vous n'êtes pas un écrivain.

— Il n'y a plus de belles histoires d'amour aujourd'hui. Les beaux drames de la journée de la télévision ont dégénéré et sombré dans le néant. Ils sont pleins de violence, même de sexe. Ceci est une histoire d'amour pur. Pas de vaches et de taureaux qui se reproduisent. Mais d'amour. Je comprends l'amour parce que j'ai de la considération, parce que je sais ne pas déranger les personnes au travail.

— Pas un mot en un mois, petit père. Pas un seul mot.

— Parce que tu faisais du bruit.

— Aucun bruit.

— Du bruit, insista Chiun et il déchira le bloc d'une pichenette de ses longs ongles, puis il croisa les bras et glissa ses mains dans les manches de son kimono. Je ne puis composer quand tu geins.

Remo massa le torse de Houk Hubbley avec son pied. Hubbley se sentit beaucoup mieux. Assez bien pour se relever. Assez bien pour flanquer un nouveau coup au maigrichon.

Le maigrichon le remarqua à peine. Juste un petit peu. Assez pour ne pas être dans la trajectoire du poing.

C'était extrêmement bizarre. Maigrichon ne se baissait pas, ne paraît pas, ne bloquait pas un direct, simplement il n'était pas là où était le poing.

— Même si vous arrivez à l'écrire, et vous n'y arriverez pas, personne ne s'intéresse aux histoires d'amour dans ce pays. Les gens veulent du sexe.

— Le sexe, ça n'a rien de nouveau, dit Chiun. Le sexe ne change pas, de l'empereur au paysan, du pharaon à un de tes chauffeurs de taxi. Les bébés se font comme ils se sont toujours faits, plus ou moins.

— Possible, mais les Américains aiment bien lire ça.

— Pourquoi ? Ils ne peuvent pas le faire ? Il me semble que vous

vous reproduisez assez bien. Vous êtes bien nombreux. Presque tous avec de la viande sur l'haleine et des insultes sur la langue, à faire du bruit.

— Si vous voulez vendre un livre, petit père, racontez des histoires de sexe.

— Ça occupe moins d'une page, protesta Chiun, le front plissé d'inquiétude. La graine rencontre l'œuf et le bébé arrive. Ou la graine ne rencontre pas l'œuf et le bébé n'arrive pas. C'est un sujet de livre, ça ? L'esprit blanc est mystérieux.

Remo se retourna vers Hubbley qui balançait toujours des directs. Sur le perron du bistrot de routiers, la foule acclamait maintenant Remo et se moquait de Hubbley.

— Assez, dit Remo. Fini de jouer.

— Et comment, bougre d'enflé, gronda Hubbley. Je m'en vais te montrer comment on finit de jouer !

Le grand Houk Hubbley retourna à la cabine de son poids lourd. Il tira de sous le siège un fusil à canon scié. Le fusil était capable de fendre en deux un poteau télégraphique. Ou de mutiler un mur. À courte portée, un canon scié transformait les gens en pâté de foie.

La foule sur le perron cessa de rire de Houk Hubbley. Il en fut très heureux. C'était ce qu'il voulait. Du respect. Et il allait en obtenir aussi de ce maigrichon.

— Range ça, conseilla gentiment Remo. Tu risques de te faire du mal avec ça. Ce n'est pas un joli jouet.

— Des excuses, gronda Houk Hubbley.

Et alors, il ferait quelques années de ballon pour avoir haché menu le mec ? Et après ? Des tas de bûcherons avaient fait leur temps. La taule ça changeait pas un bonhomme. La taule, à présent, c'était presque pareil que pas de taule, maintenant qu'on vous faisait marnier en forêt. On pouvait même se taper une femme en prison, si on savait y faire. Alors pourquoi ne pas tuer le mec ? À moins, naturellement, qu'il fasse des excuses.

Mais, sur ce, il se passa quelque chose d'encore plus bizarre. Oui, bien sûr, c'était bougrement bizarre que le maigrichon ne puisse pas être touché par un direct. Même pas de tout près, quand le poing frôlait le tee-shirt. Ça, c'était déjà assez bizarre, mais maintenant c'était plus fort que tout. Et Houk Hubbley allait jurer ensuite, pendant bien des années, que la chose s'était réellement produite.

Dès qu'il décida qu'il allait presser la détente, sans qu'il ne dise rien, sans qu'il ne fasse rien, le vieil Oriental releva la tête comme s'il lisait dans ses pensées. Le Blanc maigrichon interrompit sa conversation avec l'Oriental et tourna la tête aussi. Au même instant, comme si tous deux savaient instantanément ce qui s'était passé dans la tête de Houk Hubbley.

— Non, dit le maigrichon. Vaut mieux pas.

Houk Hubbley ne menaçait pas, ne souriait pas, il était simplement là, debout avec l'index droit sur cette petite languette de métal qui pouvait envoyer une muraille de plomb sur la Toyota jaune et ses deux hommes.

Ce fut un instant de calme. Et puis tout à coup le vieux Chinetoque n'était plus dans la voiture et Houk Hubbley aurait juré qu'il avait simplement cherché à voir où était le vieux et puis il n'avait plus rien vu.

Il y avait une lumière éblouissante au-dessus de lui et un gars en masque vert et tout sentait l'éther. Si c'était l'allée du bistrot, pourquoi y avait-il un plafond ? Il avait le dos contre quelque chose de très dur et quelqu'un parlait à une infirmière et il y avait maintenant trois personnes en calot vert, masquées de vert, qui le regardaient et quelqu'un parlait d'anesthésie locale et quelqu'un se réveillait.

Houk Hubbley s'aperçut que c'était lui qui se réveillait. Les gens qui le contemplaient étaient des chirurgiens. Il entendait leur problème. Une affaire de canaux anaux. Rectaux. Et de deux cartouches dans le chargeur. Et de la garde de la détente à l'intérieur. Il faudrait inciser jusque-là, parce qu'en tirant, les coups risqueraient de partir.

Sur ce, un des médecins s'aperçut que Houk s'intéressait à la procédure.

— Excusez-moi, Monsieur, dit-il, mais auriez-vous l'obligeance de nous expliquer comment vous pouvez avoir un fusil à canon scié dans votre tube digestif ? Comment avez-vous fait cela sans que le coup parte ? Je connais ce modèle. Il a une détente ultra-sensible. Comment avez-vous fait ?

— Vous n'allez pas me croire, mais je crois que c'est parce que j'ai eu une mauvaise pensée.

Cependant, dans le centre de Portland, Remo attendait à côté d'une cabine téléphonique, l'œil sur sa montre. Il n'en avait pas besoin pour savoir l'heure mais pour s'assurer qu'En-Haut savait bien lire l'heure. Dans une main il avait un jeton, dans l'autre un numéro de téléphone. Il ne valait rien pour ces histoires de codes, et les seuls moments où elles marchaient, c'était quand il s'agissait de codeurs. Remo soupçonnait tout service de renseignement ou organisation secrète d'avoir un dingue du chiffre. Personne d'autre ne comprenait à quoi jouait le dingue, à part les autres dingues du chiffre, souvent dans des services concurrents. Ces dingues du chiffre rendaient leurs codes de plus en plus compliqués pour empêcher les autres dingues du chiffre d'en face de les comprendre.

En attendant, les gens qui devaient se servir de ces trucs-là tâtonnaient, pataugeaient et essayaient de deviner. Si Remo

comprenait ce que voulait En-Haut, alors le troisième chiffre du numéro de téléphone était le nombre de fois où il devrait laisser sonner avant de rappeler et le quatrième chiffre l'heure à laquelle il devait téléphoner. Le troisième chiffre était 2 et le quatrième 5.

Remo paria avec lui-même, à trois contre un, qu'il n'arriverait pas à joindre En-Haut.

La cabine était occupée par un homme en chapeau mou bleu marine. Il avait des lunettes et une canne au bras.

— Monsieur, dit Remo, je suis assez pressé. Vous permettez que je téléphone, s'il vous plaît ?

L'homme secoua la tête. Il dit à quelqu'un au bout du fil d'y aller, il avait tout son temps.

Remo raccrocha pour lui. Il coinça la tête et le chapeau entre le taxiphone et le mur. Les lunettes sautèrent sur les sourcils. L'homme grogna. Il ne pouvait émettre des sons très cohérents parce que sa mâchoire était coincée ouverte. Il parlait comme s'il était dans le fauteuil du dentiste.

Remo forma son numéro. Laissa sonner deux fois, raccrocha et recommença. Il était sûr que ça ne marcherait pas.

— Oui, fit la voix à l'acide citrique.

Ça avait marché. Remo décoinça la tête de l'homme.

— Excusez-moi, vous allez devoir trotter, lui dit-il. J'ai besoin d'intimité. Je ne pensais pas joindre la personne mais figurez-vous que je l'ai eue. Merci.

Il rendit à l'homme sa canne et lui dit de faire des mouvements avec sa mâchoire, la douleur disparaîtrait.

— Qui était-ce ? demanda la voix citronnée.

Elle appartenait à Harold W. Smith, chef de CURE et, pour Remo, un homme qui se faisait trop de souci pour trop de choses.

— Quelqu'un qui avait sa tête coincée entre le téléphone et le mur.

— Ceci n'est pas une conversation qui devrait se tenir en public.

— Je suis tout seul. Il est parti.

— Vous l'avez tué ?

— Non mais, ça va pas ? Allez ! Quel est le message ?

— Vous ne devriez pas laisser traîner tant de cadavres.

Remo griffonna rapidement sur un bloc-notes. Ce nouveau système de transmission des messages avait été simplifié, en principe, pour qu'il puisse le comprendre. En transposant les mots, au lieu des lettres, selon une grille qu'il possédait, on les traduisait en d'autres mots et il devait ainsi déchiffrer aisément un message codé que personne d'autre ne pouvait interpréter.

Il avait déjà préparé sa carte avec la grille, son crayon et une feuille de papier. Il remit le message dans le bon ordre.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'aille faire à Albuquerque ?

— Ce n'était pas le message, dit Smith. Le voici maintenant.

— Con, marmonna Remo.

— Boston Globe 19 et zèbres au ventre bleu. Bien reçu ?

— Ouais, fit Remo.

— Vous avez compris ?

— Pas du tout. Pas même un petit peu.

— Bon. Alors, dans ce cas. Cinquante-quatre danseurs brisent trois douairières.

— Pigé, dit Remo. Je serai là.

Il raccrocha et rempocha sa grille. Elle avait l'air d'un calendrier de banque proposant des taux de crédit singulièrement bas. Il devait retrouver Smith à l'aéroport Logan de Boston, dans la salle d'attente des vols locaux.

Chiun était dans la Toyota, fort occupé à ne pas écrire le roman d'amour du roi. Comment pourrait-il composer de la beauté, avec Remo qui s'amusait à fourrer bruyamment des jetons dans un taxiphone ?

— Nous allons à Boston, annonça Remo.

— C'est à l'autre bout du pays.

— Tout juste.

— Comment veux-tu que j'écrive alors que nous n'arrêtons pas de courir d'un bout du pays à l'autre ?

Pendant le vol, Chiun répéta sept fois qu'un véritable artiste ne pouvait écrire en voyage, que s'il ne voyageait pas il aurait déjà terminé son roman, que c'était le moment idéal pour écrire qui ne se représenterait probablement pas, que sans ce voyage il aurait achevé son livre, que tout était fini à jamais et tout ça par la faute de Remo.

Chiun déclara bien qu'il n'avait pas l'habitude de faire des reproches, il voulait simplement mettre les choses au point. Il ne faisait aucun reproche à Remo mais tout de même, Remo n'aurait pas dû mettre le feu à son manuscrit, un manuscrit probablement supérieur à tous ceux de William Shakespeare, ce fameux écrivain blanc. Chiun citait de fameux écrivains blancs parce que s'il citait Hak Lo, Remo demanderait sans doute qui était Hak Lo.

Remo ne demanda pas qui était Hak Lo. Un monsieur au large sourire, en costume à carreaux avec une chaîne de montre en or barrant son gilet de daim, s'excusa d'intervenir dans la conversation d'autres personnes, mais l'élégant monsieur en kimono pourrait-il dire qui était Hak Lo ? Cela l'intéressait.

Remo appliqua la compote inachevée du monsieur, servie dans un bol en plastique par l'hôtesse, sur le large sourire du monsieur. Pas fort. Mais le bol en plastique se fendit quand même.

Pendant le vol, plus personne ne demanda qui était Hak Lo et Remo resta béatement ignorant.

À l'aéroport Logan de Boston, Chiun cita quelques vers de Hak Lo :

— O nonchalante fleur

Serpentant au matin onctueux

Que la brise gonfle ton calice

D'un dernier souffle de vie embaumée. »

Voilà, déclara fièrement Chiun, du Hak Lo !

— Voilà de la bouillie pour les chats, dit Remo.

— Tu n'es qu'un barbare, dit Chiun d'une voix aiguë et grinçante, plus furieuse qu'à l'accoutumée.

— Parce que je n'aime pas ce que je n'aime pas ? Je me fiche que vous preniez l'Amérique pour un pays arriéré. Mon opinion vaut celle d'un autre. De n'importe qui. Surtout la vôtre. Vous n'êtes qu'un simple assassin comme moi. Vous ne valez pas mieux.

— Un simple assassin ? glapit Chiun, saisi d'horreur.

Il s'arrêta net. Les plis de son kimono bleu s'agitèrent comme un arbre frappé par une rafale soudaine. Ils étaient à l'entrée de la salle des vols locaux de l'aéroport Logan.

— Un simple assassin ? glapit Chiun en anglais. Plus de dix ans de l'âge d'or de la sagesse, déversés dans un indigne récipient blanc, un stupide récipient blanc qui appelle un assassin un simple assassin ! Il y a de simples poètes, de simples rois, de simples milliardaires. Il n'y a jamais de simples assassins.

— Simples, dit Remo.

Des gens pressés d'attraper leur vol pour New York s'arrêtèrent pour les regarder. Les bras de Chiun s'agitaient et la grâce du kimono se déployait comme une bannière à la brise du large.

Remo, dont la nonchalance et les traits accusés avaient tendance à faire défaillir la majorité des femmes, en leur inspirant souvent des désirs à ce jour ignorés, se tourna comme un chat contre Chiun.

Et ils se disputèrent.

Le Dr Harold W. Smith, dont l'identité publique était celle de directeur du sanatorium de Folcroft, la couverture de l'organisation et le siège des énormes ordinateurs, regarda, par-dessus son *New York Times* soigneusement plié, les deux hommes qui s'affrontaient, son unique justicier et son entraîneur oriental, et regretta de leur avoir donné rendez-vous dans un lieu public.

L'organisation était si secrète qu'un seul homme, Remo, avait le droit de tuer et seuls Smith, le Président des États-Unis et Remo savaient exactement ce que faisait l'organisation. Le plus souvent, elle renonçait à une mission nécessaire de crainte d'être dévoilée. Le secret était plus important pour CURE que pour la CIA, parce que la CIA avait constitutionnellement le droit d'exercer. Mais CURE avait été fondée expressément pour agir en dehors de la Constitution.

Et maintenant, terrifié jusqu'à la moelle des os, Smith entendait

son bras vengeur parler à tue-tête d'assassins. Et, au cas où quelqu'un ne serait pas intéressé, il y avait Chiun, le Maître de Sinanju et dernier descendant d'une lignée de plus de deux mille ans de maîtres assassins, vêtu à l'orientale, qui hurlait et glapissait, sa figure parcheminée rouge de colère. Qui parlait d'assassins. Smith avait envie de se fondre entre les pages de son *New York Times* et de disparaître.

Le danger était maintenant que Smith soit vu en compagnie de Remo. Il fallait donc couper court à cette mission.

Il plia son journal et s'intégra dans la file de passagers à destination de New York. Il détourna la tête des deux antagonistes qui ne l'avaient pas vu. Il regarda les pistes sous le satellite circulaire des vols locaux. Il se passionna pour le smog au-dessus de Boston.

Il était presque à la rampe de l'avion quand on lui tapa sur l'épaule. C'était Remo.

— Non, je n'ai pas d'allumettes, dit Smith.

Cela ferait comprendre à Remo que rien n'allait plus. Smith ne pouvait se permettre d'être compromis par une scène comme celle que l'irresponsabilité de Remo avait créée.

— Allez ah, Smitty, dit Remo.

Rester là à feindre de ne pas connaître Remo ne ferait qu'attirer l'attention, pensa Smith. Exsangue, il sortit de la file. Il ne répondit pas à la profonde courbette de Chiun et continua de marcher en regardant droit devant lui. Tous trois montèrent dans un taxi pour aller à Boston.

— Tout le monde a droit au demi-tarif si c'est un tarif de groupe, dit le chauffeur. C'est moins cher.

— Silence, rétorqua Smith.

— Écoutez, insista le chauffeur, c'est notre nouveau tarif communautaire pour fournir à la communauté, à vous autres, un moyen de transport plus équitable dans les moyens économiques du plus grand nombre.

— Pas mal, dit Remo.

— Oui, hein ?

— Vous vous servez de vos oreilles ?

— C'est sûr.

— Alors servez-vous-en maintenant. Je ne vous donnerai pas ce tarif. Mais si vous m'interrompez encore, je vais poser vos deux oreilles sur vos genoux. C'est une promesse très sincère.

— Remo ! protesta Smith et le visage exsangue parvint à pâlir encore.

— Un simple assassin, grommela Chiun en regardant la grisaille du nord de Boston. Il y a cent mille médecins, dont la plupart vous feront du mal, mais il n'y a pas de simples médecins.

Remo regarda Smith et haussa les épaules.

— Je ne vois pas pourquoi vous vous mettez dans tous vos états.

— Pour bien des raisons. Vous créez des problèmes.

— La vie est un problème.

— Tout pays a un roi, un président ou un empereur. Jamais il n'y a eu de pays sans l'un ou l'autre. Pourtant, bien peu ont de bons assassins, une bénédiction et une rareté. Qui parle d'un simple empereur ? Alors qu'en vérité, ce n'est qu'un simple empereur. Un empereur est simplement une personne sans entraînement qui n'a rien fait de plus que de naître. Mais un assassin... ah ! l'entraînement ! Pour être un véritable assassin, dit Chiun.

— Je ne veux pas parler de ça en public, gémit Smith. C'est un de nos problèmes.

— Pas le mien, dit Remo.

— N'importe quel imbécile peut écrire un livre, déclara Chiun. Ce n'est pas un exploit, quand on a le temps et quand on n'est pas agacé par des Blancs bruyants. Mais qui parle d'un simple écrivain ? N'importe qui peut écrire, s'il a du calme et n'est pas dérangé. Mais un assassin...

— Je vous en prie ! Tous les deux ! murmura Smith.

— Quoi, tous les deux ? demanda Remo.

— Chiun parlait aussi.

— Ah ?

Entendant qu'il devait se taire, Chiun tourna vers Smith sa tête fragile. Généralement d'une politesse excessive avec quiconque employait la Maison de Sinanju, cette fois c'était une autre affaire. Tous les quelques siècles, il y avait un empereur assez imprudent pour prier un Maître de Sinanju de se taire. Ce n'était pas d'une très grande sagesse et ne se répétait jamais. Accorder sa loyauté était une chose, permettre qu'on en abuse, en était une autre.

Smith vit le regard fixe de Chiun, ce calme insondable. Cela dépassait la menace. C'était comme si, pour la première fois, Smith était exposé à la force terrible, épouvantable, de ce vieux petit Oriental, parce qu'il avait franchi une ligne invisible.

Ce ne fut pas de la peur qu'il éprouva, face au masque figé du Maître de Sinanju, mais l'impression d'être nu, sans préparation, face à la création. C'était le Jugement Dernier et il était fautif.

— Excusez-moi, dit Smith. Je vous demande pardon.

La vieille tête chenue s'inclina. Les excuses étaient acceptées. Des excuses ne semblaient pas nécessaires pour Remo. Smith ne pouvait l'expliquer, mais c'était ainsi.

Dans un petit restaurant, Smith commanda un repas. Remo et Chiun ne prirent rien. Smith choisit sur la carte le plat le meilleur marché, des croquettes de viande aux spaghettis, et passa une

baguette chromée autour de la table.

— Pas de micro, annonça-t-il. Je pense que nous ne risquons rien. Remo, je ne suis pas du tout content de votre manière de travailler, de ces façons d'attirer l'attention en public.

— Bon, alors restons-en là. Ça fait trop longtemps que je suis avec vous, à faire des trucs qu'aucun autre homme ne ferait. Il y a eu trop de chambres d'hôtel, trop de codes ping-pong, trop de missions urgentes et trop d'endroits où personne ne me connaît.

— Ce n'est pas si simple, Remo, dit Smith. Nous avons besoin de vous. Votre patrie a besoin de vous. Je sais que c'est important pour vous.

— Comme un pet de lapin. Ça n'a aucune importance pour moi. La seule personne qui m'ait jamais donné quelque chose dans la vie c'est... enfin, je ne veux pas m'étendre là-dessus. Mais ce n'est pas vous, Smitty.

Chiun sourit.

— Merci, souffla-t-il.

— Que puis-je faire ? demanda Smith. Sinon que, vous savez, tout ne va pas pour le mieux dans notre pays. Nous avons eu des coups durs.

— Moi aussi, riposta Remo.

— Je ne sais pas comment exprimer cela, je suis vraiment à court de mots. Non seulement nous avons besoin de vous, mais besoin d'une manière particulière. Vous avez attiré l'attention et nous ne pouvons pas nous le permettre.

— Comment ça ? demanda Remo sur un ton belliqueux.

— Par exemple. Il y a eu une séquence hier soir au journal télévisé. Quelqu'un a fait cadeau d'une Toyota jaune à une céramiste de Portland, dans l'Oregon. Les papiers et tout. Parce qu'il n'avait pas envie de la garer. Et il était en compagnie d'un vieil Oriental.

— Vieil Oriental ? protesta Chiun. Le puissant chêne est-il vieux parce qu'il n'est plus un faible arbrisseau vert ?

— Non, dit Smith. Excusez-moi, mais c'est ce que la télévision disait. Remo, je sais que vous avez donné cette Toyota. Je sais que c'était vous. Vous l'avez achetée pour vous déplacer, et puis en arrivant à l'aéroport vous n'avez pas eu envie de la garer, alors vous en avez fait cadeau à une jolie femme qui passait.

— Qu'est-ce que j'aurais dû faire ? La pousser dans le Pacifique ? L'incendier ? Y coller une bombe ?

— Vous auriez dû trouver une solution qui n'aurait pas fait dire à un présentateur de télévision : « Qu'est-ce que vous dites de ça comme cadeau pour la Fête des Mères ? »

— Nous étions en retard pour l'avion.

— Il fallait la garer ou la vendre cinquante dollars.

— Vous avez déjà essayé de vendre cinquante dollars un truc qui en vaut plusieurs milliers ? Personne n'en voudrait. Les gens n'auraient pas confiance.

— Ou la scène dans la salle de l'aérogare, dit Smith.

— Oui. Cette fois, je dois être d'accord avec notre très mirobolant empereur Smith, intervint Chiun pour qui tous les employeurs étaient des empereurs. Il a raison. Quelle insanité a pu te pousser à parler, dans un lieu public, devant une multitude de personnes, de « rien qu'un simple assassin » ? Comment as-tu pu proférer une chose aussi irresponsable et irréfléchie ? Comment ? Explique-toi, Remo.

Remo ne répondit pas. Il fit signe, avec ses mains, qu'il voulait connaître la mission. Il apprit ainsi l'histoire du Dr Sheila Feinberg et des personnes tuées comme par un tigre.

— Deux morts, cela ne nous inquiète pas, dit Smith. Ce n'est pas là le souci.

— Ça ne l'est jamais, marmonna aigrement Remo.

— Ce qui est différent dans ce cas, c'est que des êtres humains, la race humaine telle que nous la connaissons, pourraient être en voie d'extinction.

Les croquettes et les spaghettis arrivèrent et Smith se tut. Le garçon parti, il reprit :

— Nous avons dans le corps des mécanismes de défense qui luttent contre la maladie. Nos plus grands cerveaux pensent que ce qui a transformé le Dr Feinberg a détruit ces mécanismes de défense. En somme, nous parlons d'un microbe plus redoutable que l'arme nucléaire.

Chiun lissa son kimono. Remo remarqua que dans ce restaurant les tableaux étaient peints à même le mur. L'artiste avait une prédilection pour le vert.

— Nous croyons la police peu qualifiée pour s'occuper de cette affaire. Il faut isoler ce Dr Feinberg et ensuite isoler ce qu'elle a découvert par hasard, semble-t-il. Autrement, je crois que l'humanité sombrera.

— Elle sombre depuis que nous sommes descendus des arbres, dit Remo.

— Cette fois, c'est pire. Ces gènes d'animaux n'auraient pas dû l'affecter. Mais ils l'ont fait. Il y a eu en quelque sorte une procédure de déblocage qui a permis à des gènes différents de se mélanger. Or si cela peut être fait, impossible de prévoir ce qui risque de se passer. Il pourrait y avoir une maladie contre laquelle l'homme n'a aucune immunité. Ou une race créée qui serait bien plus forte que l'homme. Je parle sérieusement, Remo. Tout cela est plus menaçant pour l'humanité que tout ce qui est arrivé dans l'histoire de l'espèce.

— Vous savez qu'ils ont mis du sucre dans cette sauce tomate ? dit

Remo en montrant du doigt les pâtes enfouies sous une épaisse couverture rouge brillante.

— Vous n'avez peut-être pas écouté ce que j'ai dit mais vous devriez savoir tous deux que cette chose est capable de détruire le monde. Y compris Sinanju, déclara Smith.

— Je vous demande pardon, je n'ai pas entendu, dit Chiun. Vous plairait-il de répéter cette dernière phrase, ô Très Gracieux Empereur ?

CHAPITRE III

Le capitaine Bill Majors avait entendu bien des propositions au cours de sa carrière, mais jamais aucune aussi directe de la part de quelqu'un d'aussi peu professionnel.

— Écoute, mon chou, je ne paie pas pour ça, répondit-il.

— Gratuit, dit la fille.

Elle était maigrichonne, proche de la quarantaine, et plutôt plate des épaules au nombril. Mais elle avait de grands yeux marron de chat et paraissait toute vibrante. Et puis quoi, la femme de Bill Majors était en Caroline du Nord. Et Bill Majors était un des as des forces spéciales, bien entraîné au close-combat, il n'avait rien à craindre de personne. De plus, il rendrait service à la malheureuse. Elle avait vraiment l'air d'avoir besoin d'un homme. Alors il lui roucoula à l'oreille :

— D'accord, mon chou, et tu pourras me manger si tu veux. Chez toi ou chez moi ?

Elle s'appelait Sheila, disait-elle, et elle paraissait singulièrement furtive, elle regardait à tout instant par-dessus son épaule, elle se cachait des policiers qui passaient et elle glissa de l'argent au capitaine pour qu'il paie la chambre au *Copley Plaza*. Elle ne voulait pas être vue par l'employé.

La chambre donnait sur Copley Square. Trinity Church était sur leur droite, quand ils se penchaient. Le capitaine Majors ferma les rideaux. Il se déshabilla et planta ses poings sur ses hanches nues.

— Alors ? dit-il. Tu disais que tu voulais me manger. Vas-y.

Sheila Feinberg sourit.

Le capitaine Bill Majors sourit.

Il avait un sourire sexuel. Pas elle.

Sheila Feinberg ne se déshabilla pas. Elle embrassa le torse velu de Majors, puis le lécha. La peau était douce. Elle recouvrait du muscle et de l'os. Des os riches en moelle pour se faire les dents, des muscles pleins de vigoureux sang humain. De la bonne chair fraîche, nourrissante comme l'était autrefois la crème fouettée sur la tarte aux pommes chaude à la cannelle.

Mais ça, c'était meilleur.

Sheila ouvrit la bouche. Elle lécha le torse, puis fit courir ses dents sur la chair.

Elle ne put se retenir plus longtemps. Les dents s'enfoncèrent sur une magnifique bouchée de viande humaine. Elle l'arracha d'une brusque torsion de la nuque.

Bill Majors subit un choc instantané. Sa main retomba sur le cou de Sheila, mais ce n'était qu'un faible réflexe. Il frappa de toutes ses forces, mais on n'a plus guère de force quand des incisives vous ont sectionné les ventricules.

De la hanche au sternum, la cavité abdominale de Bill Majors fut nettoyée d'un dernier grand coup de langue.

Dans un ascenseur du *Copley Plaza*, quelqu'un vit une femme à la robe couverte de sang et proposa de l'aider. Mais elle refusa.

Sheila descendit jusqu'au sous-sol et passa de là dans une ruelle. Elle comprenait qu'elle ne pouvait continuer comme ça et, pourtant, elle savait qu'elle ne pourrait pas s'arrêter.

Dans la rue, plusieurs personnes s'offrirent pour lui porter secours, en la voyant ainsi. Elle se réfugia dans un petit magasin d'antiquités. La propriétaire voulut appeler une ambulance. Sheila dit qu'elle n'en avait pas besoin, puis elle assomma cette dame et ferma la porte à clef. Elle entendit pleurer un bébé. L'idée ne lui vint pas de le changer ; elle pensa simplement qu'elle n'avait pas faim pour le moment.

Elle se rendit alors compte qu'elle n'éprouvait rien d'humain pour le bébé, qu'elle n'avait de souci désormais que pour la nouvelle espèce à laquelle elle appartenait maintenant.

C'est dans la boutique d'antiquités poussiéreuse, avec la propriétaire évanouie sous le comptoir, que son dernier lien avec les autres avait été brisé.

Elle fit une liste de ses moyens de survie. Individuellement, les gens sans armes étaient en général sans défense. En groupe, l'être humain n'avait aucun rival sur la terre.

Jusqu'à présent.

Les traits de Sheila Feinberg étaient facilement reconnaissables.

Il fallait en changer.

Chez l'être humain, le mâle était généralement le tueur. Elle devait donc se donner des traits qui le désarmeraient.

Sa main restait ferme et elle était heureuse de son raisonnement, qu'elle avait eu peur de perdre. Mais la liste s'allongea et la nuit tomba sur Boston au printemps, et Sheila Feinberg s'aperçut qu'elle était encore plus rusée qu'elle ne l'avait jamais été.

Des seins. Elle souligna le mot. Cheveux : blonds. Taille : fine. Hanches : rondes. Jambes : longues. Les gros seins serviraient à appâter le mâle de l'espèce humaine.

Soit par raison, soit par instinct, elle était retournée au laboratoire le premier soir, pour emporter et cacher du matériel. La première nuit avait été déroutante. Elle se souvenait des ténèbres qui l'avaient envahie alors qu'elle buvait le contenu de toutes les éprouvettes. Elle se souvenait d'avoir été transportée, elle s'était retrouvée dans une

ambulance et quand l'infirmier s'était penché sur elle, elle avait vu sa gorge et s'était jetée dessus sans se rendre compte de ce qu'elle faisait.

Le bébé se remit à pleurer. Soudain, Sheila avait besoin de lui. Il devait rester seul pendant de longues périodes. Elle sortit dans la ruelle, derrière la boutique d'antiquités. La nuit lui plaisait. Les pleurs venaient du premier étage. La main de Sheila se referma autour d'une grille d'escalier d'incendie et, lentement, à la force du poignet, elle se hissa.

Sa logique lui disait que cet exploit dépassait de très loin tout ce qu'elle avait été capable de faire au temps où elle était entièrement humaine. Si seulement elle pouvait obtenir des gènes de sauterelle ! Ils seraient bien supérieurs à ceux d'un tigre. Une sauterelle sautait plus de vingt fois sa hauteur, un tigre rarement plus de trois fois sa longueur. Les humains ? Ils ne valaient pratiquement rien. À poids égal, l'être humain était physiquement la plus lamentable des créatures. Mentalement, en revanche, il était supérieur à tout.

Et l'espèce *Sheila Feinberg* ? Ce serait quelque chose de totalement différent. Et l'espèce aurait le monde entier à sa disposition !

Le bébé s'était rendormi. Il était très rose et il y avait une demi-journée que Sheila n'avait rien mangé. Mais elle était encore maîtresse de ses facultés. Il lui faudrait s'y cramponner. Elle ne pouvait pas manger ce morceau.

D'un coup d'ongle elle fit sauter un peu de chair au coin des yeux du bébé. La douleur le fit pleurer. Sheila recula dans l'ombre, au cas où la mère humaine entrerait. Il pourrait y avoir aussi le père dans la maison. Et même une arme à feu.

Personne ne vint.

Sheila déposa la chair du bébé dans la solution clef qui, plus tard, combinée avec la matière isolante du laboratoire, deviendrait la substance transformant le code humain. Elle prit la chair du bébé dans sa bouche.

La substance était la salive. C'était la clef secrète, ce qui avait permis aux gènes du tigre de renverser la barrière et de fusionner avec l'humanité de Sheila Feinberg, pour créer un nouveau type de créature.

Personne ne vint et Sheila se glissa par la fenêtre, en remarquant que le bébé humain qui pleurait saignait des yeux.

De retour dans le comble de l'entrepôt où elle s'était cachée le premier soir, elle installa son petit laboratoire. Il n'était pas plus large qu'une poutre mais possédait cet ingrédient essentiel sans lequel toute recherche scientifique est vouée à l'échec. Il possédait l'esprit expert d'un savant.

Elle travailla rapidement, pour isoler d'abord la solution de la chair du bébé. La poutre était juste assez fraîche pour la maintenir en vie.

Puis elle prépara son piège humain.

Il y avait un taxiphone dans le bureau de l'entrepôt. Elle téléphona à une vieille relation.

La relation ne reconnut pas sa voix mais mordit, oh oui, à l'hameçon.

— Écoutez, dit Sheila, vous ne me connaissez pas. Mais je sais que vous frisez la cinquantaine... non, non, ne vous fâchez pas. J'ai quelque chose pour vous. Je peux supprimer vos pattes d'oie. Oui, je sais que beaucoup de femmes de trente ans ont déjà des pattes d'oie. Je peux supprimer les vôtres. Naturellement, ça coûtera cher, très cher. Mais vous ne me paierez qu'une fois que je vous aurai montré que ça marche. Vous aurez une peau de bébé. Si c'est illégal ? Tout ce qu'il y a de plus illégal !

Sheila s'étonnait de sa connaissance de la nature humaine. Si elle avait proposé le traitement gratis, cette femme aurait pensé que ça ne valait rien. Mais comme elle disait que c'était très cher, et illégal par-dessus le marché, la chose devenait irrésistible. La femme était maintenant sûre de pouvoir obtenir une peau de bébé.

Ce qui était plus que n'en pouvait dire le Dr Feinberg. Il y avait une chance que ça marche. Ce qui mènerait au second pas crucial du plan formulé chez l'antiquaire.

Et si ça ne marchait pas ?

Eh bien, elle irait voir cette femme et au moins elle aurait un repas.

La femme l'accueillit sur le seuil de son élégante maison de Brookline.

— Je vous connais. Vous êtes cette cinglée de docteur Feinberg que la police cherche partout. Vous êtes une criminelle. Vous êtes un tueur redoutable. Vous êtes un boucher.

— Je peux vous faire paraître dix ans de moins, dit Sheila.

— Entrez, répondit la dame.

Elle conduisit furtivement Sheila dans un bureau. La femme frisait de très près la cinquantaine, avec la hanche et le sein amples, bien gras et bien persillés. Le Dr Feinberg fit taire sa faim. La femme avait des cheveux teints en roux. Très secs.

— Combien ? demanda-t-elle.

— Cher, répéta Sheila. Mais d'abord, laissez-moi prouver ce que je peux faire.

— Vous n'allez pas m'empoisonner ?

— Croyez-vous que j'aurais traversé la moitié d'une ville qui me traque pour vous empoisonner ? Qu'est-ce qui vous prend ? Pour qui vous prenez-vous ? Vous vous figurez que les gens restent réveillés la nuit pour chercher des moyens de vous faire du mal ? Vous ne pensez pas que j'ai mieux à faire ?

— Je vous demande pardon.

— Vous pouvez.

Sheila tira de son sac une éprouvette scellée, dans une poche plastique pleine d'eau.

— Buvez ça ! ordonna-t-elle.

— Vous d'abord, dit la femme.

— Je n'ai pas de pattes d'oie.

— Je n'ai pas confiance en vous.

— Avez-vous confiance en vos yeux ?

— Bien sûr.

— Est-ce qu'ils ont déjà vu disparaître une ride sur quelqu'un ? Une seule ? Vraiment disparaître ? Pas par chirurgie plastique qui fait ressembler votre figure à un drapé artistique une fois que tout retombe. Une nouvelle peau. Je parle d'une nouvelle peau sans rides.

— J'ai beaucoup d'amis et de relations. On s'apercevra immédiatement de ma disparition.

— Je sais. C'est pourquoi je vous ai choisie. Vous n'allez pas disparaître. Nous nous servirons de vos amis.

— Et si quelque chose tourne mal ?

La femme rongea le bord d'un ongle à la forme idéale. Il était fait de laque artificielle souple et ne se rongea pas bien, mais plutôt s'étirait sous les dents.

— Eh bien vous garderez vos rides. Enfin quoi ! Je vous rends la jeunesse, vous verrez, la jeunesse !

— Je bois tout ?

— Bien sûr.

Sheila dévissa le bouchon.

— Vite, dit-elle. Ce n'est pas tellement stable. Tout. D'un seul coup.

La femme hésitait. Sheila lui bondit dessus, retourna l'éprouvette contre la langue rouge, ferma la mâchoire de sa main puissante, et boucha le nez. Puis elle laissa la mâchoire se rouvrir et la femme avala convulsivement en respirant.

Elle fit une grimace.

— Berk, c'est dégueulasse. Il faut que je fasse passer ça avec un whisky ou quelque chose.

— Non ! Ça ne résistera pas à l'alcool !

La femme cligna des yeux. Elle sourit. Puis elle s'écroula sur l'épais tapis blanc et respira lentement.

Sheila regarda de près le coin de l'œil droit. L'œil était ouvert et la pupille regardait le plafond sans le voir.

Deux choses étaient nécessaires pour que ça marche. Premièrement, la théorie de Sheila, selon laquelle chaque cellule contenait son propre programme, devrait être juste. Deuxièmement la vitesse.

Sheila était elle-même la preuve que tout se passait très vite.

Exactement quoi, elle ne savait pas trop. Mais ça se passait vite.

Elle ne savait pas non plus, avec certitude, si la salive humaine était la clef de la survie du matériau génétique dans un nouveau corps. Elle ne pouvait qu'attendre et observer.

Les paupières de la femme étaient couvertes d'une fine pellicule grasseuse. Sheila la frotta du pouce. Si elle ne se trompait pas, il y aurait non seulement la modification spécifique – c'est-à-dire les cellules du bébé dans leur relation normale avec le reste du corps, ride pour ride – mais aussi, comme pour elle-même, une immense transformation quasi instantanée.

Soudain, les yeux lui parurent plus ridés qu'avant. Au lieu de quelques rides, il y en avait maintenant tout un réseau, avec de petites bosses, comme du papier de soie aspergé d'eau. Elle toucha la patte d'oie. La peau était sèche.

Sheila soupira. Elle avait échoué. Elle se demanda un instant si ses expériences de laboratoire n'avaient pas tout simplement produit une aliénée de plus, au lieu d'avoir créé, comme elle l'avait pensé tout d'abord, une espèce différente. Elle était peut-être folle.

Une folle qui aimait la chair humaine.

Distraitement, elle frotta la peau du contour des yeux. Elle s'effrita sous ses doigts. De petites cellules mortes tombaient. Et alors elle vit. La peau desséchée faisait place à une peau neuve.

Les pattes d'oie avaient disparu. Au coin des yeux, la peau était lisse, une peau de bébé. Les nouvelles cellules avaient repoussé les vieilles, en les ridant davantage.

Sheila tourna la tête de la dame. L'autre œil avait une petite plaque translucide, à la jonction des paupières. Du bout de l'ongle, Sheila la souleva et la grignota comme un amuse-gueule.

Quand la dame reprit connaissance et vit ses yeux, tâta sa peau, se tourna à droite et à gauche pour voir combien elle était belle sous tous les angles (de face, c'était le mieux), elle n'eut qu'un cri pour déclarer ce qu'elle ferait pour le Dr Sheila Feinberg :

— N'importe quoi !

— Bien, dit Sheila. Je sais que vous avez des amies. Et je veux les aider aussi, d'une manière spéciale. Je fonde une clinique spéciale.

— Vous serez riche.

Sheila sourit. Riche, c'était bon pour les humains. Elle se demanda si son espèce aurait un jour une monnaie.

Elle ne cherchait pas à savoir si son espèce était meilleure que l'espèce humaine. Ou pire. Ça n'avait pas d'importance. Sheila Feinberg comprit alors logiquement ce qu'elle avait deviné instinctivement depuis la transformation, ce que presque tout soldat sait après avoir été au combat.

On ne tue pas parce qu'on a raison, parce qu'on est courageux ou

même en colère. On tue pour vivre. On tue les autres parce qu'ils sont les autres.

Elle se dit que son espèce aurait peut-être de la chance, qu'elle ne se détruirait pas comme le faisait les humains, mais réserverait ses efforts à des fins plus utiles...

— Oui, riche, reconnut-elle, préférant laisser la femme humaine croire qu'elle voulait de l'argent.

Sheila avait besoin d'une jeune femme aux gros seins, d'une jeune fille au joli nez, d'une autre aux beaux cheveux de lin, et enfin d'une aux hanches tendres et rondes.

— Tendres ?

— Je veux dire lisses et rondes.

— C'est beaucoup pour une seule fille.

— Oh non. Des filles différentes. Mais blanches.

— Votre méthode ne marche qu'avec des races semblables ?

— Au contraire. Il n'y a pas de différence entre les races. Ce n'est qu'une question d'esthétique. Qui voudrait un sein noir sur un torse blanc ? Ou vice versa ?

— Comme c'est intéressant, dit la femme que cela n'intéressait pas du tout.

Elle souleva son sein gauche, en imaginant l'effet que cela ferait de paraître jeune de nouveau. Elle imagina l'effet produit par des seins devenus très gros. Elle avait toujours déclaré qu'elle était ravie de ne pas avoir une grosse poitrine. Trop vulgaire... Elle disait que les gros seins étaient une difformité culturelle américaine, un goût pervers indigne d'une nation civilisée.

— Je voudrais une taille 105 double D, dit-elle enfin avec un large sourire.

Elle imagina cette « cabine » avancée paradant devant elle et se sentit tout émoustillée.

Sheila avait d'autres soucis. Elle n'avait rien mangé de la journée. Elle tomba sur une vieille femme portant une miche de pain. Elle laissa le pain.

Le lendemain, les candidates arrivèrent.

En vingt-quatre heures, Sheila Feinberg se transforma en une femme que sa mère avait qualifiée de voyante : le nez avait perdu sa bosse, la poitrine était somptueusement arrondie, les hanches invitaient la main de l'honnête homme. Les cheveux étaient longs et blonds comme les blés.

Sheila ne pouvait plus désormais être reconnue par la police et, ce qui était encore plus important, avec sa beauté elle possédait maintenant un redoutable pouvoir sur le mâle humain. Que le gouvernement envoie ses meilleurs hommes à ses trousseaux ! D'abord, il

leur faudrait la retrouver et la reconnaître ; ensuite, ils devraient résister à ses charmes physiques.

Pour le moment, être recherchée n'était pas le pire de ses problèmes. Elle devait trouver un mâle.

Elle souffrait de démangeaisons. Elle résistait à l'envie de se frotter le dos contre les portes et de déposer son odeur dans tout Boston.

En un mot, Sheila Feinberg était en chasse.

Prête à s'accoupler.

Elle fit encore deux repas et quand les carcasses furent trouvées, le ventre entièrement mangé, des agents fédéraux envahirent la ville. Des hommes des Services secrets arrivèrent, bien que les crimes commis n'aient rien à voir avec la protection de la Maison-Blanche. Des agents du FBI, bien que cela n'ait pas de rapport avec les lois fédérales. Des experts de la CIA examinèrent les cadavres, bien que cette agence n'ait pas le droit d'opérer sur le territoire national.

Le maire de Boston, face à un problème qu'il n'avait pas la moindre chance de comprendre et encore moins de résoudre, passa à la télévision pour annoncer au Grand Boston :

— Nous avons doublé la surveillance. Nous avons accru le déploiement de nos forces et nous allons travailler en vue d'une mesure importante destinée à endiguer cette terreur.

Il voulait dire, tout simplement, que la ville allait dépenser encore plus d'argent, que les survivants paieraient plus d'impôts dans l'avenir, voilà.

CHAPITRE IV

Autour de l'École supérieure de science biologique de Boston, où le tristement célèbre Dr Sheila Feinberg s'était livrée à ses expériences sur les chromosomes, la sécurité était resserrée au maximum.

Une multitude d'hommes à la mine grave, armés de pistolets mitrailleurs ou non, agaçaient les passants qui désiraient emprunter la rue longeant le laboratoire. Les barbus aux cheveux longs étaient interpellés. Il n'y avait pas plus de raison d'interroger les cheveux longs que les cheveux en brosse mais les messieurs bien mis ne semblaient pas inquiéter les gardiens de l'ordre.

Ils ne savaient pas ce qu'ils cherchaient.

Aucun d'eux ne savait ce qu'était un chromosome. Un des agents pensait que ça devait être vaguement gauchiste mais il n'en était pas sûr. Ils avaient tous vu des photos du Dr Sheila Feinberg. Au lieu d'une blonde sexy aux avantages protubérants, ils recherchaient une femme à la poitrine plate avec une figure à faire tourner le lait.

Remo et Chiun montrèrent des papiers. C'était un petit truc passe-partout dont ils se servaient quand ils ne tenaient pas à envahir un lieu. La carte indiquait qu'ils appartenaient à un service de renseignements du ministère de l'Agriculture. C'était assez officiel pour permettre d'entrer quelque part, mais pas assez important pour retenir l'attention.

— Celui-là est un étranger, dit l'agent en montrant Chiun du doigt.

— C'est vous l'étranger, répliqua Chiun. Vous êtes tous des étrangers. Mais je suis tolérant.

Chiun, naguère grand amateur des beaux drames télévisés de la journée, avait vu une fois un épisode sur l'intolérance. Il trouva l'intolérance mauvaise. Il la jugea maléfique. Il fit alors vœu de s'efforcer de faire croire que les Blancs et les Noirs étaient les égaux des Jaunes.

L'agent gardant l'ESSBB examina les cartes d'identité.

— Alors comme ça, vous êtes Remo Cloutier et Wango Ho Pang Koo. C'est bien ça, Mr Koo ?

— C'est exact, répondit Chiun.

— Entrez, dit le gardien.

Au passage, un des ongles de Chiun se dressa vivement comme le bout de la langue d'un serpent. Il jaillit et disparut avant que le gardien ne le remarque.

L'homme sentit un picotement sur son poignet. Quand il se gratta,

il eut la main en sang. Son poignet saignait. L'artère ulnaire avait été sectionnée.

Ce n'était pas, naturellement, un acte de violence gratuite contre le gardien. Chiun le considérait comme un cadeau à son employeur.

Chiun, qui n'avait jamais vu aucune forme de gouvernement semblable à celui de l'Amérique et qui était donc stupéfait de la répugnance de Smith à assassiner le Président pour monter lui-même sur le trône, comprenait qu'en principe Remo et lui travaillaient pour le peuple américain. Remo avait dit que l'agent était un employé du peuple.

Ainsi, à la porte de l'ESSBB, Chiun, Maître de Sinanju, avait rendu un serviteur américain un peu plus respectueux de ses employeurs et moins désagréable avec le public en général.

Il lui faisait également savoir, si peu que ce soit, que l'intolérance, venant surtout d'une race inférieure, ne serait pas tolérée en Amérique par un Maître de Sinanju.

Chiun n'avait pas réellement laissé un agent tomber à genoux en appelant au secours pour étancher le flot de sang qui jaillissait de son poignet. En réalité, il avait simplement répandu un brin de compréhension dans une nation qui en avait grand besoin.

Le cas des Blancs n'était tout de même pas désespéré. Chiun reconnaissait qu'ils faisaient bien certaines choses. Les mystères de leurs laboratoires, par exemple. Depuis un siècle et demi, les Maîtres de Sinanju retournaient au petit village de Corée pleins de récits des mystères occidentaux. Au début, ils racontaient que des gens pouvaient parler dans un appareil et être entendus à de nombreux kilomètres. Plus tard ils dirent que des hommes pouvaient voler, qu'on voyait des images sur des écrans de verre et, aussi, que sans aucune préparation mentale, simplement en introduisant une aiguille, une médecine occidentale pouvait endormir une personne pour qu'elle ne sente pas la douleur.

Le laboratoire occidental était une pure merveille. Du beau verre en forme de gros doigts raides. Des bols transparents remplis de choses bouillonnantes. Des lumières crépitant de la puissance de l'univers.

— Ce n'est qu'un laboratoire, petit père, l'informa Remo, narquois.

— Je veux voir le dématérialisateur mystère. J'en ai entendu parler, mais je n'en ai jamais vu. Pourtant, des magiciens dans ces bâtiments magiques en ont depuis des années. Bien des années.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Nous devons trouver le vieux labo du docteur Feinberg et tâcher de savoir ce que nous cherchons.

— Nous cherchons une femme magique occidentale. D'une espèce réellement dangereuse. Car la puissance de l'Occident n'a jamais été dans ses vilains corps blancs, mais dans ses machines magiques.

— Un corps blanc n'a rien de vilain.

— Tu as raison, Remo. La tolérance. Je dois me montrer tolérant envers les gros mangeurs de viande. La pâleur de mort peut être belle aux yeux de ceux qui souffrent de la même pâleur de mort.

Il y avait des gardiens à la porte de l'ancien laboratoire du Dr Feinberg. Ils acceptèrent les laissez-passer.

— J'adore ces endroits, dit Chiun.

Un homme brun d'une quarantaine d'années était tristement assis derrière un bureau, dans le fond de la salle. Il portait des lunettes et regardait droit devant lui.

Quand Remo voulut se présenter, l'homme entama une récitation monotone de ce qu'il avait manifestement répété à des dizaines de questionneurs. Il parla sans regarder Remo et son premier mot fut « non ».

— Non. Il ne reste plus de matériau à employer pour faire un autre de ce que le docteur Feinberg est devenue. Non, nous ne savons pas quel processus l'a fait arriver. Non, nous ne procédons pas à des expériences similaires. Non, je ne suis pas et n'ai jamais été membre du parti communiste, du parti nazi, du Ku Klux Klan ni d'aucun mouvement exprimant la haine ou le projet de renverser le gouvernement des États-Unis. Non, je ne savais pas du tout que cela allait arriver. Non, je ne sais pas où est le docteur Feinberg, je ne connais pas ses amis personnels, je ne sais pas si elle appartenait à un groupe ou mouvement de fous.

— Bonjour, dit Remo.

— Ah ? fit le monsieur. Vous ne voulez pas m'interroger ?

— Si, mais j'ai d'autres questions. Différentes.

— Oui, nous avons d'autres questions, renchérit Chiun.

— Qu'avez-vous fait ici, ces derniers jours ?

— J'ai répondu à des questions.

— Où gardez-vous votre dématérialisateur magique ? demanda Chiun.

— Dans un instant, petit père, dit Remo. Laissez-moi d'abord poser mes questions. Quelqu'un vous a-t-il demandé autre chose que des renseignements ?

L'homme morose en blouse blanche secoua la tête.

— Et vous n'avez rien fait d'autre que répondre à des questions ?

— Rien pour le labo. Ma vie privée est ma vie privée.

— Parlez-m'en en peu.

— Je n'ai pas à le faire.

Remo pinça l'oreille de l'homme. L'homme pensa que si Remo tenait à savoir tout ça, autant le lui raconter. Il était assistant de laboratoire. Sa petite amie avait demandé des fournitures.

L'homme tamponna son oreille en sang avec un torchon.

— Et votre petite amie est Sheila Feinberg ?

— Vous rigolez ? Feinberg, c'était un bloc de béton jusqu'aux épaules, le mont Rushmore au-dessus. Elle était si moche, paraît que les vibrateurs électriques n'en voulaient pas. Elle avait une tête de pruneau enlaidi.

— Qu'est-ce que vous faites pour votre petite amie ?

— Tout ce qu'elle veut. Elle en a une paire qui ferait brûler des dictionnaires à des Jésuites.

— Quoi, par exemple ?

— Ma foi, nous appelons ça un isolant. C'est un composé chimique, comme de la gélatine, qui retarde les changements de température.

— Je vois, murmura Remo qui avait l'impression qu'il y avait là quelque chose de moins innocent qu'il y paraissait.

— Aux affaires sérieuses, maintenant, intervint Chiun. Où est-ce que vous rangez votre dématérialisateur magique ?

— Notre quoi ?

— Vos merveilleux systèmes qui tournent et tournent et font des choses avec d'autres choses.

L'homme fit un geste vague. Chiun avisa un carton de lait sur le bureau. De longs ongles sortirent de la manche du kimono. Il ouvrit le carton de lait, le prit et le vida dans un des récipients, sur une des tables du laboratoire, puis il tourna le lait avec un doigt.

Peu à peu, le fond du récipient de verre parut contenir de l'eau et le sommet de la crème.

— Ils font ça par magie, au lieu que ce soit à la main, expliqua Chiun à l'assistant de laboratoire.

— Ça alors ! s'exclama l'homme ahuri. Vous êtes une centrifugeuse ambulante !

— C'est le mot. Centrifugeuse. Le grand mystère qui peut, en poussant un bouton, faire ce que fait la main. Chez nous, nous n'avons jamais compris comment vous faisiez ça.

— Avec votre seule main, vous avez fait ce que fait une centrifugeuse. C'est incroyable. Comment une main peut-elle séparer des éléments ?

— Facile. Les doigts font ça tout seuls. Et la centrifugeuse ?

— Par les lois de la science.

— Le génie de l'Occident ! s'écria Chiun.

Puis il regarda l'homme accomplir la chose avec son miraculeux appareil. Non, dit l'assistant, ils ne donnaient pas leurs centrifugeuses.

Peut-être, hasarda Chiun, pourrait-on marchander ?

— Que me proposeriez-vous ? demanda l'homme.

— Il y a peut-être quelqu'un qui complotte pour voler votre place ? supposa Chiun d'un air rusé.

— Un emploi d'assistant de laboratoire ? Ça paie tout juste de quoi

manger.

— Petit père, chuchota Remo à l'oreille de Chiun, vous savez que la tradition interdit à la Maison de Sinanju de servir deux maîtres.

— Chut, fit Chiun.

— Qu'est-ce que c'est que cette réponse ?

— Chut.

— Vous ne pouvez pas faire ça, insista Remo.

Chiun contempla la centrifugeuse. On pouvait y mettre n'importe quel liquide et le plus souvent en retirer deux de couleurs différentes. Parfois trois.

En ce moment, et c'était évident aux yeux du plus obtus, elle ne servait pas. À personne. L'assistant de laboratoire n'en avait pas besoin. Il n'était qu'un serviteur dans ce bâtiment. Les serviteurs avaient la réputation de trahir leurs maîtres.

Et, surtout, Remo devait bien comprendre cela, le serviteur ne pouvait absolument pas avoir d'ennemis assez importants pour compromettre le service que devaient Remo et Chiun à l'empereur Smith. Par conséquent, ils pouvaient venger n'importe quel tort fait à ce pauvre serviteur et s'en aller avec la centrifugeuse sous le bras.

— Pas sans trahir la tradition de Sinanju, dit Remo.

Comme Chiun savait que Remo avait raison et parce que Remo venait de prouver qu'il était, en ce moment, plus fidèle à Sinanju que Chiun lui-même, Chiun dit qu'il oublierait la centrifugeuse. Mais pas à cause de ce que Remo avait dit.

— Très bien, dit Remo.

— J'oublierai la centrifugeuse parce que tu es incapable de comprendre que je peux l'accepter en restant fidèle à la tradition. Tu n'es pas encore prêt pour cela. Tu es encore le jeune Çiva, le jeune implacable, le jeune tigre de la nuit et tu ignores encore beaucoup de choses.

— Je sais que nous ne sommes pas censés faire des coups pour ce gars-là pendant qu'En-Haut paie nos frais.

— Tu ne sais rien du tout. Et tu m'as aidé. Je vais écrire mon roman sur un professeur qui donne tout, tout à son élève et à qui on refuse en échange une croûte de pain.

— Vous êtes vraiment de l'Agriculture, tous les deux ? demanda l'assistant. Enfin quoi, ce n'est qu'une centrifugeuse. Vous pouvez en acheter une.

— J'envoie tout mon argent chez nous pour nourrir un village affamé, dit Chiun.

— Dommage.

— Vous ne me plaignez pas ?

— J'ai mes problèmes.

Chiun fut tellement ulcéré qu'on ne plaigne pas une personne aussi

méritante que lui, que lorsque l'assistant déclara qu'il avait des problèmes, Chiun répliqua : « En voici encore un » et le gratifia d'une double hernie. Le malheureux tomba de sa chaise et se roula par terre en proie à la torture.

— Nous avons besoin de lui, protesta Remo. Il ne nous sert à rien, maintenant. Il va falloir qu'il aille à l'hôpital. Nous aurions vraiment pu l'utiliser. Nous avons besoin de lui.

— Je ne trouve pas du tout bizarre, rétorqua Chiun, que tu penses d'abord à tes propres besoins alors que ceux des autres ne sont pas satisfaits. Non, non, pas bizarre du tout.

L'assistant replia ses jambes en chien de fusil. Ses deux mains étaient plaquées sur son bas-ventre. Il gémissait et sanglotait. Des gardiens surgirent en courant. Ils avaient entendu le bruit.

— Il est tombé, dit Remo.

Les gardiens virent l'homme en proie à une souffrance indicible. Ils regardèrent Remo et Chiun avec méfiance.

— Il est tombé très dur, ajouta Chiun.

— Il... il... gémit l'assistant mais il ne put achever sa phrase à cause de la douleur et il n'eut pas la force de désigner Chiun à la vindicte populaire.

— Vous deux, là, que s'est-il passé ? demanda un des gardiens.

Afin de ne pas être dérangé par ces individus, Remo parla en coréen. Il dit à Chiun que le dernier lien entre ce laboratoire et la femme qu'ils cherchaient n'avait pas encore été rompu.

Chiun lui demanda comment il le savait.

Remo expliqua que les filles n'ont pas l'habitude de réclamer du matériel scientifique uniquement parce qu'elles sont la petite amie d'un assistant de laboratoire. Et les assistants de laboratoire n'ont pas l'habitude de distribuer ces choses-là. C'était ridicule.

— Pas tant que ça, murmura Chiun en regardant la centrifugeuse.

— Croyez-moi, insista Remo en coréen. C'est ridicule.

— De quoi parlez-vous tous les deux ? demanda le gardien.

— De centrifugeuses, répondit Remo.

— Je ne vous crois pas. Faites encore un peu voir vos laissez-passer ?

Cette fois, les cartes furent soumises à un examen minutieux.

— Hé, elles ont dix ans !

— Dans ce cas, voici mes papiers d'identité universelle acceptés partout dans le monde les yeux fermés, répliqua Remo.

De la main gauche, il reprit vivement les deux cartes et de la droite il tapota du bout des doigts la tempe du gardien qui s'endormit comme un bébé.

Son camarade déclara que c'était là d'excellents papiers d'identité. Des super papiers. Les meilleurs qu'il avait jamais vus. Pas étonnant

qu'ils soient acceptés les yeux fermés partout dans le monde. Ces deux messieurs avaient-ils envie de quelque chose du labo ?

— Puisque c'est offert de bon cœur, murmura Chiun.

Le soir, au journal télévisé, le « chromosome cannibale », comme l'appelait la presse, faisait de nouveau la une. La police pensait que Sheila Feinberg, dit le chromosome cannibale, avait maintenant deux complices.

— Un maigre homme blanc et un vieil Oriental ont franchi les cordons de sécurité au moyen de fausses cartes presque aussi bonnes que des vraies, selon la police, et ont volé un très important instrument scientifique dans le laboratoire du docteur Sheila Feinberg, annonça le présentateur. La police se refuse à tout commentaire et ne dit pas ce que signifiera la présence de ce nouvel instrument dans l'arsenal de la folie aux chromosomes, mais tous les habitants de Boston et de sa banlieue feraient bien de ne pas sortir de chez eux une fois la nuit tombée. Ne sortez pas seuls. Signalez tout comportement anormal au numéro suivant des services de police...

Remo éteignit la télévision. Chiun sourit.

— Tu sais, dit-il, si on met de la confiture de fraises là-dedans, les pépins iront tout en haut, le jus sucré restera au milieu et la pulpe tombera au fond.

D'un geste, Remo réclama le silence. Déjà, le bruit de la centrifugeuse avait attiré l'attention d'une infirmière à qui il fallut expliquer que c'était un malade en proie à des souffrances intolérables pour qu'elle se désintéresse de l'affaire et les laisse tranquilles.

Ils étaient dans une chambre à côté de celle de l'assistant de laboratoire. Il avait été opéré de sa double hernie et se reposait. Il n'y avait pas de garde de police à sa porte. Remo attendait pour voir s'il recevrait de la visite.

Il entendit des pas dans le couloir, si légers qu'ils faillirent lui échapper. Il risqua un œil. Une femme arrivait, très élégante en robe blanche drapée, l'air de revenir d'une séance de photos de pub pour vendre des robes « très mode » à des ménagères deux fois plus grosses qu'elle.

Elle était parfaitement soignée, idéale sauf pour deux petits détails : un peu trop de poitrine et des cheveux un peu trop dorés. Remo colla son oreille au mur et l'écouta parler à l'assistant de laboratoire.

— Je n'ai pas pu le trouver, chéri. Où l'as-tu laissé ? Dans le débarras de derrière ? Pourquoi là ? Mais bien sûr que je t'aime, voyons. Faut que je me sauve. Au revoir.

Remo l'entendit quitter la chambre d'hôpital. Il perçut ses pas dans le couloir, remarquablement légers et silencieux pour une femme en talons hauts. La plupart faisaient claquer le cuir contre le linoléum

dur.

Remo sortit dans le couloir. Elle attendait l'ascenseur. Il attendit avec elle.

— Belle soirée, dit-il.

Elle sourit froidement.

Il laissa percer un peu de son charme envoûtant, cette séduction que tant de femmes trouvaient délicieusement stimulante. Il sourit, de son sourire le plus sexy, et se détendit légèrement.

— Une soirée trop belle pour la passer dans un hôpital.

Elle ne répondit pas. Il prit l'ascenseur avec elle.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

— Pourquoi ? Vous avez peur de descendre quatre étages avec une inconnue ?

— J'espérais que vous ne resteriez pas longtemps inconnue.

— Vraiment ?

— Oui.

— Ah, fit la blonde bien remplie.

Dehors, les rues de Boston étaient étouffantes. Les vapeurs d'essence gênaient la respiration et l'asphalte fondait sur la chaussée. Le grondement des voitures lancées à tombeau ouvert rappela à Remo que le Massachusetts était renommé pour avoir les plus mauvais conducteurs des États-Unis et la police à la gâchette la plus légère du pays. La blonde se dirigea vers une voiture dans le parking.

C'était un break foncé. Remo la suivit. Il lui effleura le bras. Elle gronda en montrant les dents.

— Écoutez, ma jolie, ne vous fâchez pas. Nous pouvons être amis ou ne pas être amis.

— Ne pas être amis.

Elle monta dans sa voiture. Remo y monta par l'autre côté.

— Comment avez-vous fait ? La portière était verrouillée !

— Je suis un magicien, dit Remo.

— Alors faites-vous disparaître.

— Ça va, ma petite dame, j'ai un boulot à faire. Je crois que vous avez un lien avec cette dame cannibale cinglée qui cavale en liberté dans Boston.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, mais sa voix avait soudain perdu toute assurance.

— Je vous dis que je suis magicien. Encore qu'il ne soit pas besoin d'être sorcier pour deviner qui aurait besoin de toute cette gomina du labo.

— Le gel isolant, murmura-t-elle.

— Ouais.

— Vous savez, vous êtes plutôt mignon.

— Je sais. Je m'y suis entraîné. Les femmes le sentent. Mais, entre

nous, le plus déprimant c'est que maintenant que j'ai cette séduction, eh bien c'est pas terrible. C'est seulement quand on ne l'a pas que ça paraît formidable. Essayez de vous arracher un moment à ma séduction, et revenons-en au gel, hein ?

— Est-ce que quelqu'un d'autre est au courant ?

— Pourquoi ?

— Parce que, ronronna-t-elle.

Elle posa doucement une main contre la poitrine de Remo. Les ongles s'enfoncèrent très légèrement dans le corps admirablement entraîné.

Remo baissa les yeux sur la main et vit ce qu'il voulait voir.

— Il y a combien de temps que vous êtes transformée ? demanda-t-il.

— Quoi ? gronda-t-elle.

— Votre figure n'est pas assortie à vos mains. Vos mains ont plus de trente ans. Votre figure en a vingt-deux, vingt-trois. Combien de temps, mon lapin ? Et où est le docteur Feinberg ? Nous pouvons faire ça gentiment ou pas gentiment.

— Le docteur Feinberg ? Elle est ici même !

Remo s'aperçut alors qu'il était tombé dans le piège commun contre lequel Chiun le mettait en garde depuis toujours. Des yeux qui ne voient pas, des oreilles qui n'entendent pas, un nez qui ne sent pas. La plupart des gens ne voyaient, n'entendaient, ne sentaient que de vagues souvenirs. Ainsi, apercevant quelque chose, ils n'en avaient pas réellement conscience mais le traitaient comme un objet parmi tant d'autres. Le hot dog, par exemple. Le premier hot dog qu'un enfant mange doit être reniflé, tâté, examiné. Ensuite, le gosse mord sans réfléchir. C'est très bien pour les gens, les enfants et les hot dogs, mais pas pour un adepte de Sinanju qui est plus vivant que toutes les autres personnes.

Remo sentit son erreur dans sa poitrine. Les ongles déchiraient les chairs et raclaient les os. Il avait traité cette femme comme une jeune blonde bien pourvue par la nature qui aurait passé plus de temps à sa mise en plis qu'à faire de la musculation. Ce qui était manifestement un tort.

Remo laissa échapper un cri de douleur quand la main ratissa sa figure, les ongles enfoncés dans ses joues pour arracher les chairs. Pire, il céda à la panique. Il avait l'impression qu'un bouton d'or l'avait soudain attaqué à la dague.

En cet instant, affrontant la mort subite sans y être préparé, ce fut comme si Remo n'avait jamais été entraîné. La peur lui fit décocher un simple coup de poing déséquilibré qui passa à côté de la cible.

Un nouveau coup de patte de la créature crachotante et il eut l'impression que son ventre se vidait de son estomac déchiqueté.

Puis la panique s'épuisa. La douleur devint ancienne. Elle l'était parce que des années d'entraînement en avaient fait une habitude. Des degrés de souffrance avaient été subis dans des gymnases, sur des bateaux, aux champs. Quand il avait cru que son corps ne pourrait en supporter davantage, quand ses habitudes alimentaires et sa paresse avaient été pulvérisées dans le corps et l'esprit, il avait finalement laissé s'écouler en lui les grands rythmes de l'univers.

Il avait libéré l'homme ultime.

Maintenant cet homme ultime, né en Amérique mais dans lequel avait été inculquée, forgée, entraînée une puissance millénaire, se réduisait à son essence d'homme et ne se souvenait plus mais vivait. Maintenant, le ventre en sang, la terreur à la gorge, sa propre mort sous les yeux, Remo, fils adoptif de Chiun, Maître de Sinanju, ripostait pour toute la race humaine.

Fini de battre en retraite.

Remo saisit une main ensanglantée qui s'abattait avec une force animale. Un coup de patte meurtrier. Mais alors que la tueuse blonde se battait instinctivement, Remo luttait comme un homme. Dans son esprit, il ralentit le coup, il se força à attraper les ongles de la femme qui visaient sa tête. Sa main gauche s'enfonça contre la peau fine entre les doigts de la femme et rabattit la main en arrière, si vite que le mouvement fut invisible à l'œil humain. D'abord le coup de patte, puis la patte immobilisée dans la douleur.

Remo frappa encore. Ses doigts s'enfoncèrent dans les yeux fous. Un pied rua au plexus solaire ; il sentit craquer de l'os. Il tapa encore dans les côtes. Il repoussa les côtes vers le cœur. Le sang ruisselait sur les sièges déjà ensanglantés.

La voiture se balançait. Une vitre sauta et tomba sur l'asphalte surchauffé et ramolli.

Du sang recouvrait le pare-brise comme la pellicule à l'intérieur d'un verre de sirop de grenadine.

La chose qu'était devenue le Dr Sheila Feinberg glapissait, crachait, gémissait et ne pouvait plus supporter la douleur que l'homme avait tolérée. Elle descendit en chancelant de la voiture.

Remo s'écroula sur le siège.

Ses dernières pensées furent : « Probable que je vais vivre. Mais j'ai tellement mal que je n'en ai pas envie. »

CHAPITRE V

Le Dr Harold W. Smith était programmé depuis l'âge de trois ans et demi. Le dernier petit désordre de sa vie s'était produit à l'école maternelle du canton de Gilford, quand un camarade avait renversé un encrier sur son cahier. À l'époque, on se servait encore d'encriers.

Harold ne rapporta pas.

Harold n'était pas un vilain rapporteur. Il ne discutait pas non plus, encore que les maîtres avaient remarqué un certain entêtement, chez Harold, quand il pensait avoir raison. Il n'avait pas peur des grandes brutes, ni du proviseur qu'il ne manquait jamais d'appeler « monsieur le proviseur ».

Plus tard, quand son pays dut choisir un homme au courage, à l'intégrité, à la loyauté inégalés, et possédant les incroyables qualités de planification nécessaires pour diriger une organisation aussi secrète et dangereuse que CURE, on choisit l'homme qui avait été ce petit garçon de l'école maternelle du canton de Gilford.

La couverture de l'énorme complexe d'ordinateurs qui rassemblait et reliait les informations était le sanatorium de Folcroft situé à Rye dans l'état de New York. Smith était tellement ordonné que les affaires du sanatorium ne l'occupaient qu'un quart d'heure par jour, et par conséquent il pouvait consacrer sa journée de travail normale de quatorze heures à sa véritable entreprise. Il travaillait six jours par semaine et si ces fêtes tombaient un autre jour que le dimanche, il s'accordait une demi-journée à Noël et une demi-journée le Quatre Juillet pour la fête nationale.

Au début de l'organisation, il pouvait parfois jouer au golf. Mais les choses n'allaient plus tellement bien et il perdit progressivement le bon swing qu'il avait eu à vingt ans. Son jeu empirant, il s'en désintéressa. Et il avait aussi moins de temps pour jouer.

Ainsi, en cette journée de printemps, des souvenirs de verdoyants parcours revinrent au Dr Harold W. Smith alors qu'il était assis dans son bureau dominant le détroit de Long Island, aux fenêtres garnies de glace sans tain. À sa gauche, il avait le terminal de l'ordinateur, le seul qui donnait les informations en clair de tous les ordinateurs de CURE et, à sa droite, le téléphone relié à un seul autre appareil dans toute l'Amérique. Qui se trouvait dans la Maison-Blanche.

Smith attendait la sonnerie. Il allait avoir besoin aujourd'hui de tout son courage et de toute son intégrité.

Distraitement, il parcourut l'imprimante de renseignements sur la

bourse des céréales de Chicago. Une famille milliardaire essayait de monopoliser de nouveau le marché du soja. Ça paraissait tellement facile et incroyablement lucratif à ces gens qui voulaient contrôler un des aliments de base du monde moderne, puis faire monter les prix. Ça paraissait toujours facile et pourtant ça ne réussissait jamais.

Ça ne réussissait jamais parce que CURE, et c'était là une de ses fonctions annexes, ne le permettait pas. Cette fois, l'ordinateur ordonnerait à un agent de New York de laisser fuir l'information sur la tentative de monopolisation du marché. D'autres spéculateurs feraient trop monter les prix. Parfois on rappelait aux familles qu'une de leurs sociétés avait fait quelque chose d'illégal quelques années plus tôt et si les familles elles-mêmes n'étaient pas coupables, ce serait déplaisant pour elles d'être trainées en justice. Ce conseil était généralement donné par le district attorney du cru.

Ni l'agent qui faisait fuir la rumeur de mainmise, ni le district attorney menaçant de poursuites ne savait, et ne saurait jamais, pour qui il travaillait.

Seules trois personnes le savaient.

La première était assise à côté du téléphone.

La seconde regardait au fond du gouffre insondable de la mort.

La troisième s'accorda un moment, au milieu d'une lourde journée de travail, pour prendre un téléphone rouge dans un tiroir de la commode de sa chambre.

Le téléphone sonna sur le bureau de Smith.

— Oui, monsieur le Président, dit-il.

— Qu'est-ce qui se passe à Boston ?

Cette voix avait un fort accent du Sud, mais sans chaleur. Ce Président-là parlait doucement mais, avec le mordant de l'acier acéré.

— La personne s'en occupe.

— Ce qui veut dire ?

— Ce que j'ai dit. Notre personne spéciale s'en occupe. Elle sera plus efficace que les équipes que vous vouliez envoyer.

— Je regrette d'avoir envoyé de petites unités, dit le Président. Je regrette d'avoir envoyé si peu d'hommes pour faire croire que nous prenions la situation en main. Je regrette de ne pas avoir laissé mes ministres s'en occuper.

— Vous voulez que je retire notre homme ?

— Non. Quels rapports recevez-vous ?

— Aucun.

— Vous ne deviez pas avoir de ses nouvelles aujourd'hui ?

— Si.

— Alors pourquoi n'a-t-il pas fait signe ?

— Je ne sais pas.

— Vous voulez dire qu'il lui est arrivé quelque chose ? Que ce

faiseur de miracles a échoué ? Smith, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il s'agit d'une crise nationale. Pour le moment, elle est confinée à Boston mais quand elle cessera d'être confinée, ce ne sera pas cette nation qui sera en danger, mais le monde entier.

— Je sais. Il se peut qu'il ne soit pas arrivé malheur à notre personne spéciale.

— Alors quoi ?

— Parfois, il ne retient pas bien le code des numéros de téléphone. Parfois, il oublie de téléphoner. En général, il ne s'en donne simplement pas la peine.

— Dans un cas de crise nationale ? s'exclama le Président horrifié

— Oui.

— Et c'est cet homme qui se tient entre la race humaine et son extinction possible ?

— Oui.

— Et l'Oriental ?

— Il ne croit pas au téléphone.

— Et vous estimez que ces deux-là sont satisfaisants pour cette mission ? C'est ce que vous me dites, Smith ?

— Non, monsieur le Président, je ne vous dis pas qu'ils sont satisfaisants.

— Alors, nom d'une cacahuète salée, qu'est-ce que vous me racontez ?

— Je vous dis, monsieur le Président, que j'ai assumé pour cette organisation la défense de la race humaine. C'est de cela qu'il s'agit, de la défense de l'espèce et de rien d'autre. Je vous dis que j'ai assumé cette défense parce que j'ai à ma disposition les deux hommes qui, dans toute l'histoire, sont les plus capables de défendre notre espèce contre une autre qui pourrait se révéler plus forte et plus intelligente. Il n'existe personne de meilleur que mes deux hommes, monsieur le Président. Personne. J'aurais manqué à mon devoir si je ne leur avais pas confié cette mission.

— À ce qu'on me dit, ils ne sont même pas allés voir du côté de la maison des parents, un endroit logique où le docteur Feinberg pourrait aller.

— Monsieur le Président, cette femme, ou plutôt cette femelle de l'espèce, n'a pas plus de liens avec ses parents que vous ou moi avec les babouins ou toute autre espèce. Cette femme est d'une espèce nouvelle.

— Docteur Smith, je trouve que vous vous êtes mal occupé de cette situation et, tenant compte des conditions de votre organisation, je songe à la démanteler.

— Désolé, monsieur le Président, répondit Smith d'une voix glaciale. Quand nous ne servions que notre pays, j'aurais

immédiatement fermé boutique sur un mot de n'importe quel président. Mais ce n'est plus le cas. Vous ne pouvez pas nous supprimer maintenant parce que nous travaillons autant pour un berger sous une tente en peau de yack au fond du désert de Gobi que pour le peuple américain.

— Et si j'employais contre vous la force physique ?

— Monsieur le Président, quelques milliers de Marines avec une dizaine d'années d'entraînement ne seraient guère de force contre les millénaires d'entraînement des Maîtres de Sinanju. Vraiment, monsieur le Président, c'est tout à fait idiot. Autant que vous le sachiez, ils peuvent m'avoir caché en ce moment dans votre Maison-Blanche. Et je crois que vous le savez aussi bien que moi.

— Oui, murmura le Président. Je les ai vus à l'œuvre une fois. Très bien. Je ne puis rien faire maintenant, à part raccrocher. Un dernier mot, Smith...

— Oui, monsieur le Président ?

— Bonne chance. Et que Dieu soit avec vous.

— Merci, monsieur le Président.

Harold Smith attendait que le téléphone sonne. Il attendit toute la journée et quand la nuit tomba sur ce bras de mer appelé le détroit de Long Island, quand sa montre marqua 21 h 01, il sut que la dernière heure de la journée était passée pour l'appel de Remo.

Il n'avait pas de mauvais pressentiments au sujet de ses deux hommes parce que Harold W. Smith ne se permettait pas plus de pressentiments qu'il ne se permettait d'espérer.

Il regarda les lumières de quelques bateaux dans le détroit et, au bout d'un moment, il quitta son bureau et rentra chez lui.

À Boston, le directeur adjoint du bureau local du Fédéral Bureau of Investigation reçut l'ordre de retirer encore plus d'hommes de l'affaire du Chromosome Cannibale. Il se mit à vider des corbeilles de documents dans la corbeille à papiers. Il télégraphia au siège de Washington qu'il avait déjà trop peu d'agents sur l'affaire et qu'elle était si mal couverte qu'il ne pensait pas qu'on découvrirait quoi que ce soit. Et même si on trouvait quelque chose, on ne pourrait probablement pas y remédier.

On lui répondit qu'il devait continuer selon la belle tradition du FBI, dans le cadre des paramètres tracés par Washington. Ce qui, en langage clair que le FBI n'employait pas, signifiait : « Allez vous moucher. Laissez merdoyer la police locale. Nous protégeons notre cul et vous n'avez qu'à en faire autant. »

John Hallahan, directeur adjoint du bureau de Boston du FBI se jura, tard en cette nuit chaude, qu'il ne laisserait pas ses supérieurs s'en tirer comme ça.

Qu'ils essayent de se protéger quand la presse révélerait que le bureau local s'était retiré, malgré la menace que la tueuse aux chromosomes faisait peser sur la ville !

John Hallahan avait 48 ans et savait se protéger. Pour commencer, il mit de l'ordre dans son bureau. Ensuite il dit à quatre subordonnés de rédiger un rapport sur les meilleurs moyens de faire face à cette menace, en tenant compte qu'on réduisait leur main-d'œuvre.

— Vous comprenez naturellement combien toute cette affaire est délicate et j'attends de vous que vous fassiez votre travail avec l'excellence traditionnelle du Bureau.

Quelqu'un pouffa ironiquement.

Peu importait. Hallahan venait de créer son propre écran protecteur. Quand tout exploserait dans les journaux, il y en aurait quatre autres à se partager le blâme. Il serait peut-être expédié au Bureau d'Anchorage en Alaska, mais il aurait toujours sa retraite, son salaire et ses avantages sociaux.

L'équipe de nuit arriva et James Hallahan s'en alla.

La journaliste du *Boston Times* était en retard. Hallahan prit une bière et un petit whisky sec. Puis il commanda un double whisky. Il regarda sa montre. La journaliste du *Times* était vraiment en retard. Le double whisky arriva. Hallahan leva le verre et sentit une main sur son bras. C'était Pam Westcott et elle paraissait avoir perdu dix kilos. Elle marchait bien furtivement, parce qu'en général on pouvait entendre Westcott à cent mètres quand elle cavalcade sur ses gros poteaux.

— Salut, Pam, dit-il. Ça vous rajeunit de vingt ans, d'avoir maigri. Vous êtes superbe.

— Ce n'est pas le régime qui efface les pattes d'oie, Jim.

— Un dry pour la dame, commanda Hallahan.

Pam Westcott vivait de drys d'alcool et de pommes chips. Pour elle, un déjeuner sans quatre cocktails n'était pas un déjeuner. Hallahan avait appris par divers hommes des relations publiques que Pam Westcott était probablement alcoolique mais qu'elle mangeait tant que son obésité tuerait probablement son cœur avant que l'alcool ne ronge son foie. Elle avait quarante ans et en paraissait en général cinquante. Ce soir, on ne lui en donnait pas trente. Elle avait une aisance nonchalante, de l'assurance. Et pas de pattes d'oie.

— Rien pour moi, Jim, merci.

— Annulez le dry, dit Hallahan. Un sac ou deux de pommes chips, peut-être ?

— Merci, non.

— Mince, c'est vraiment le régime !

— Plus ou moins. Riche en protéines.

— Eh bien, un hamburger, alors ?

Pam Westcott secoua ses boucles fauves et se tourna vers le barman.

— Quatre. Et crus. Avec beaucoup de jus.

— Vous voulez dire du sang, Madame ?

— Oui, c'est ça. Des tas.

Hallahan reprit son verre. Une main forte le retint.

— Arrêtez. Plus d'alcool.

— Dites donc, Pam ! vous êtes une ivrogne repentie ?

— Disons que je suis une personne réformée. Ne buvez pas.

— J'ai envie de boire. J'ai besoin d'un verre. J'ai envie de boire un verre et je vais en boire un.

— Vous êtes idiot.

— Hé, dites, vous voulez l'histoire que j'ai promise ? vous la voulez ?

— Oui, mais je veux plus que ça.

— D'accord. Alors voilà le topo, dit Hallahan. Je vous donne l'histoire. Vous la refilez à un confrère pour sa signature, pour que je n'aie pas d'ennuis quand l'affaire éclatera parce que je n'aurais jamais parlé à ce journaliste. C'est le marché.

— J'en ai un meilleur pour vous, Jim.

— Du moment que ça ne m'empêche pas de boire mon verre.

— Justement, si.

— Vous devenez baptiste, ou quoi ?

— Hallahan, vous savez que je suis bonne journaliste. Oubliez mes beaux yeux et mes charmes mutins.

Hallahan réprima un sourire. Pam Westcott n'avait jamais eu de beaux yeux ni de charmes mutins. Du moins jusqu'à présent.

— Je veux vous montrer quelque chose. Venez chez moi ce soir. Laissez l'alcool quitter votre système. Je vais vous donner une chose dont vous me remercirez éternellement.

— Je suis marié, Pam.

— Seigneur ! Allez, Jim !

— J'ai le moral plutôt bas. J'ai besoin de ce verre, Pam.

— Accordez-moi quatre heures.

— Je suis fatigué, Pam. Je n'ai pas quatre heures.

— Combien de verres avez-vous bus jusqu'à présent ?

— Deux. Et une bière.

— Bon. Deux heures et demie. Je vous donnerai la plus grande affaire de votre vie. Vous prendrez votre retraite avec plus de bénéfices que vous ne pouvez imaginer.

Hallahan aurait bien pris le verre mais il se dit que si cette journaliste ne voulait pas qu'il boive et si elle promettait tant, pourquoi ne pas tenter le coup ?

Le barman posa sur le bar une assiette avec quatre hamburgers

crus. Des têtes se tournèrent. Il vida un petit bol en plastique sur la pile de viande hanchée. Du sang de bœuf bien rouge. D'autres têtes se tournèrent, des cous s'étirèrent.

Pam Westcott sourit aux figures pâles des buveurs et, en prenant soin de ne rien renverser, elle souleva l'assiette. Puis la journaliste du *Boston Times* l'inclina, but le sang et, en quelques solides coups de dents, liquida les hamburgers et lécha l'assiette.

Un ivrogne au bout du bar demanda si elle ne voudrait pas faire la même chose à sa viande, un jour. Il y eut des rires, de ces rires d'hommes qui ne comprennent pas très bien ce qui se passe, mais ne veulent pas reconnaître qu'ils sont vaguement mal à l'aise. D'ailleurs, il fallait bien rire aux blagues sexuelles, sinon on passerait pour efféminé.

Pam Westcott habitait près de Beacon Hill, le quartier chic. Elle dit à Hallahan qu'elle ne pouvait révéler ce qu'elle avait découvert avant qu'il ait chassé tout l'alcool de son système.

Bon, dans ce cas, est-ce qu'il pourrait manger un morceau ? Des pommes chips ? Elle n'en avait pas dans la maison.

— Quoi, vous êtes sans pommes chips ?

— Je ne les aime plus.

— Je ne peux pas le croire !

— Croyez-le, Hallahan, croyez-le. Je vais vous montrer bien plus que des pommes chips.

— Ça ne vous intéresse pas, ces meurtres aux chromosomes ? J'ai une belle fuite en or pour vous. Nous abandonnons cette ville au tigre mangeur d'hommes. L'ordre est arrivé aujourd'hui, juste au moment où deux autres personnes étaient tuées aux deux extrémités de Boston. Presque au même instant. Cette chose peut se déplacer à une vitesse incroyable.

— Vous verrez, dit Pam.

Il apprit enfin qu'elle l'avait fait attendre pour lui offrir un autre verre. Il voulut savoir ce qu'il y avait dedans.

— Une vitamine, répondit-elle.

— Vous ne me ferez pas boire ça !

On aurait dit de la gélatine brunâtre fouettée. Elle l'apportait dans un très vieux verre à moutarde qu'elle avait pris dans une boîte en inox posée sur un meuble de la cuisine. La boîte était branchée sur une prise électrique.

— Sous la menace d'un pistolet, je ne boirais pas ça !

— Je ne le pensais pas.

— Et comment ! Ça a plus mauvaise mine qu'un cocktail au cyanure.

Pam Westcott sourit. Puis elle fit basculer Hallahan sur le canapé. Un viol, pensa-t-il. Naturellement, ce serait impossible si l'on

considérait ses sentiments pour Pam Westcott. Et puis une femme ne pouvait violer un homme s'il n'était pas excité et Hallahan ne l'avait plus guère été depuis qu'il avait vu la note du médecin pour son dernier enfant.

Il la repoussa avec juste assez de force pour l'écarter. Mais elle ne bougea pas. Il poussa plus fort. Elle le maintint d'un seul bras.

« Bon, bon, se dit Hallahan, j'ai pas loin de cinquante ans et je ne suis pas dans la meilleure des formes mais je peux tout de même repousser une journaliste du *Boston Times*. Surtout quand elle me tient d'une main et si elle a un verre à moutarde dans l'autre. »

Le bras qui le tenait se tordit pour que la main pince le nez. Il ne pouvait plus respirer. Cette femme le maintenait sans peine. Il essaya de frapper. Ses mains furent saisies. Il leva un genou brutal. C'était une lutte pour la vie. Le genou frappa mais elle ne fit que grogner.

Jim Hallahan ouvrit la bouche pour chercher désespérément un peu d'air et hop, la viscosité brunâtre s'y engouffra. Ça avait un gout de foie de veau oublié deux jours au soleil et mélangé à un pudding au caramel. Il eut un haut-le-cœur mais on lui ferma solidement la bouche. Il ravalait sa bile.

Sa tête tournait comme si quelqu'un la faisait tourbillonner au bout d'une ficelle. La ficelle s'allongeait, s'allongeait, s'allongeait et la tête était au bout.

Il était dans le noir et puis une lumière l'aveuglait. Il avait horriblement mal aux yeux. On lui braquait des phares éblouissants dans les yeux.

— Éteignez les lumières, gémit-il.

Il avait soif et faim. Il n'y avait rien dans son ventre pour apaiser cette faim. Pam Westcott ronronnait à côté de lui. Il sentait son odeur. Une odeur rassurante. Ses propres vêtements, au contraire, sentaient mauvais. Différent. Et ils lui donnaient faim.

— Vous n'avez rien à manger ? demanda-t-il.

— Vous voulez un dry ?

À cette idée, Hallahan fronça le nez de dégoût. Il s'étira. Il bâilla. Pam Westcott lui lécha la figure.

— J'ai quelque chose qui vous plaira, je le sais. Je reviens tout de suite, mon chat.

Hallahan se releva avec une lenteur nonchalante. Affamé, oui, mais aussi plus vivant. Il s'aperçut que depuis le moment où il était entré au FBI il n'avait pensé qu'au FBI. Et voilà que tout à coup, avec stupeur, il s'apercevait qu'il se foutait éperdument du FBI et qu'il en était ravi.

Peu importait qu'il dénonce ou non le FBI. Peu importait qu'il s'élève au sommet de l'organisation.

L'essentiel, c'était manger. La sécurité était importante. La reproduction aussi, à condition de trouver l'odeur qu'il fallait.

Il la renifla avant de la voir mais il la reconnut. C'était un délicieux plat d'intestins d'agneau trempant dans leur sang savoureux.

Il le dévora et se lécha pour se nettoyer. Quand il eut fini, il vit que Pam Westcott lui souriait. Il humait quelque chose de très stimulant et quand elle lui tourna le dos il comprit ce qui serait souhaité et pris.

Ils passèrent dans la chambre, cependant, comme s'ils étaient humains.

Les jours suivants, Hallahan se rappela une vieille plaisanterie, racontant que si on était noir un samedi soir on ne voudrait plus jamais être blanc. Eh bien maintenant, c'était samedi soir tous les soirs et tous les matins. Il y avait des besoins ; ils étaient satisfaits et puis il y avait d'autres besoins.

La plus grosse différence, c'était la disparition du souci. Par moments, on se sentait hostile. De temps en temps, quand on voyait une flamme on avait peur. Mais on ne transportait pas la peur dans son imagination et on ne la laissait pas créer des soucis.

La mort était la mort. La vie était la vie. Manger, c'était manger. Quand il retrouva sa famille le soir après avoir passé la journée avec Pam Westcott, il n'eut pas envie de rester chez lui. Son plus jeune fils pleurait et ça ne lui faisait rien du tout. Il ne comprenait d'ailleurs pas pourquoi le garçon était si bouleversé. Sa mère lui fournirait de la nourriture et un abri. Pourquoi ce gamin s'accrochait-il à sa manche ? Jim Hallahan le repoussa d'un coup de patte et l'envoya valser au fond de la pièce.

Puis il sortit de chez lui et alla à son bureau. Il se mit à travailler avec l'eau à la bouche. Il avait quelque chose à chercher. Un Blanc blessé, le ventre déchiqueté.

Tous les hôpitaux devaient être interrogés. Tous les médecins. Tel fut son ordre à ses subordonnés. Il voulait cet homme, un jeune homme blanc, aux cheveux et aux yeux noirs, aux poignets très épais.

— Quel crime a-t-il commis, chef ?

— Faites simplement ce qu'on vous dit, répliqua Hallahan.

C'était dur, maintenant, de rester assis parmi ces hommes. Mais Pam lui avait appris un tour. Quand ça devenait très difficile, manger un hamburger ou un steak bleu, du foie ou des rognons de bœuf crus. Ça calmerait la faim de chair humaine. Et il n'y avait pas à s'inquiéter, parce que bientôt il y aurait toute la chair humaine qu'il voudrait.

Jim Hallahan n'en doutait pas du tout. Pour le moment, il avait un chef infiniment plus puissant que J. Edgar Hoover lui-même, dans le temps. Ce chef s'appelait Sheila et elle voulait ce jeune homme blanc vivant.

— Il a été blessé et a dû se faire admettre dans un hôpital ces deux derniers jours, dit Hallahan.

— C'est pas la meilleure des pistes, grommela un de ses hommes.

- Laissez tomber tout le reste et trouvez-moi cet homme !
 - Oui, chef. Dites, mon nœud de cravate est de travers ?
 - Non, dit Hallahan en ouvrant le tiroir où il avait rangé du foie cru. Fichez le camp, tous tant que vous êtes. Laissez-moi travailler.
- Dans le couloir, un des hommes demanda aux autres :
- Est-ce qu'il a grondé ? Ou bien est-ce que j'ai rêvé ?

CHAPITRE VI

M^{rs} Tumulty avait une sacrée histoire à raconter et elle n'allait pas la gaspiller pour les oreilles d'une M^{rs} Grogan ou d'une M^{rs} Flaherty du quartier sud. Elle était en route vers le quartier nord.

Si Boston était un creuset américain, ses ingrédients ne s'y mélangeaient, pas plus qu'en Europe, avec des frontières entre chaque groupe. Il y avait les Irlandais au sud, les Italiens au nord et les Noirs à Roxbury et c'est tout juste s'il ne fallait pas de visas pour passer des uns aux autres.

M^{rs} Tumulty marchait d'un pas résolu dans les rues du quartier nord pleines d'odeurs de cuisine exotique et de noms interminables finissant par des voyelles. Elle imaginait des gens, derrière les vitrines des magasins, se livrant à toutes sortes d'actes sexuels. Elle voyait des dagues dans les sacs et les poches. Les gens parlaient avec leurs mains.

— À part leurs noms, disait M^{rs} Tumulty, on ne peut pas distinguer les Italiens des juifs et d'ailleurs, qui le voudrait ?

À son avis, le pays était trop plein de non-Américains. Elle englobait aussi dans ce sac les familles protestantes yankees qui n'étaient vraiment pas assez américaines.

Elle avait aussi à se plaindre de son église. Trop d'italiens. Elle les avait toujours considérés comme des espèces de simili-prêtres, pas des vrais. Pour M^{rs} Tumulty, la tolérance et la compréhension interraciales consistaient à adresser la parole à des personnes dont les parents venaient de Cork ou de Mayo, d'autres comtés d'Irlande.

Quand la grande panique éclata, au sujet des mangeurs d'hommes, avec toutes ces histoires de changement de nature du corps humain par les chromosomes ou on ne sait quoi, M^{rs} Tumulty fut bien certaine que les gens de la télévision étouffaient l'affaire.

Les étrangers étaient toujours comme ça, elle ne le répéterait jamais assez. Des étrangers au nez busqué. Des étrangers bruns. Même les Suédois blonds. Les gens les plus dégénérés de la terre.

Il fallait un très sérieux appât pour attirer M^{rs} Tumulty hors du sein des gens convenables du quartier sud et en territoire étranger. Le bruit courait qu'il y avait beaucoup d'argent à gagner contre certains renseignements.

Ce qu'on appelait « le bruit » était la seule chose qui circulait librement entre les groupes de Boston. Le bruit courait que si l'on savait où se trouvait le coffre spécial de quelqu'un, abandonné quelque part après un cambriolage, il y avait de l'argent à gagner. Le

bruit courait que n'importe quel modèle récent de Lincoln Continental rose valait cinq mille dollars ou que l'adresse de quelqu'un qui n'avait pas remboursé son usurier du coin rapporterait cinq cents dollars.

À Boston, le bruit était un tam-tam reliant les nombreuses tribus composant la ville.

Ce jour-là, le bruit courait à Boston qu'on paierait une somme considérable pour un homme blessé, un homme méchamment déchiqueté, presque comme les victimes de l'animal humain tueur, ce Dr Sheila Feinberg, encore une étrangère.

Et cet homme déchiqueté, M^{rs} Tumulty pouvait en parler. L'autre jour, un vieux Chinois tout maigre avait traîné chez elle un jeune homme ensanglanté. Il l'avait fait d'une drôle de façon. Le vieux Chinois n'avait pas l'air capable de soulever une grosse pomme de terre et pourtant il portait cet homme plus grand que lui comme un bébé, avec sa tête contre son épaule, dans ses bras. Le jeune homme gémissait. Le vieux Chinois avait une drôle de robe de chambre et disait qu'il avait vu l'écriteau « À louer », à la porte de M^{rs} Tumulty.

M^{rs} Tumulty répondit qu'elle ne voulait pas d'ennuis, mais le vieux Chinois à la barbe blanche faite de trois poils était entré sans peine dans la maison.

Naturellement, il y avait de l'argent, payé d'avance et tout, mais ensuite les herbes malodorantes étaient arrivées. Elle alla s'en plaindre.

Et c'était là le plus bizarre. Quand l'étranger l'avait amené, le jeune homme était presque mort. Le soir, il marmonnait. Le lendemain matin, il avait ouvert les yeux. Et sa peau se cicatrisait bien plus vite que de la peau normale.

Quelle espèce de magie noire pratiquait-on là, voulait savoir M^{rs} Tumulty. Mais elle n'osa trop insister. Ses locataires du grenier payaient trop bien.

Cependant, une puissante puanteur émanait du petit appartement des combles. Elle savait que ça coûterait les yeux de la tête pour faire nettoyer les rideaux et les débarrasser de l'odeur. Chaque fois qu'elle montait au grenier, elle essayait de voir mais le vieux Chinois lui barrait toujours la porte. Il y avait des marmites qui bouillaient, là-dedans. Elle était sûre qu'il se passait des choses bizarres parce qu'elle avait vu le cou. Ce n'était qu'une horrible bouillie quand le vieux Chinois avait porté le jeune homme, comme un bébé, dans la maison. Deux jours plus tard, ça n'avait l'air que d'une ancienne brûlure. M^{rs} Tumulty savait bien que les blessures ne guérissaient pas comme ça.

Alors elle écouta aux portes. À vrai dire, elle avait écouté dès le début parce que sait-on jamais, avec toutes ces perversités et ces pratiques sexuelles et tout, pas ? Pendant un moment, il avait parlé

dans son drôle de baragouin chinois, mais ensuite il avait employé un anglais normal et civilisé. Il disait au jeune homme que son cœur devait faire ci, que sa rate devait faire ça et son foie autre chose, comme si une personne était capable de faire faire des choses à ses parties du corps !

Et il répétait toujours les mêmes mots :

« La douleur ne tue jamais. C'est un signe de vie. »

M^{rs} Béatrice Mary-Ellen Tumulty se demandait si ce blessé était celui dont le bruit courait qu'il était précieux pour des gens.

Elle posa la question à l'étranger à la petite moustache noire, qu'elle était venue voir dans ce maudit quartier italien de mécréants.

— M^{rs} Tumulty, répliqua l'individu, vous vous êtes rendu un bon service aujourd'hui. Je crois que c'est l'homme qui a causé tant d'ennuis à la communauté. Nous savons que vous garderez cette affaire pour vous, nous vous faisons confiance.

Il tira de sa poche une grosse liasse de billets de vingt dollars. « Doux Jésus et tous les saints », pensa M^{rs} Tumulty. L'homme détacha un billet et les yeux de M^{rs} Tumulty s'arrondirent de plus en plus tandis qu'il continuait d'éplucher la liasse. Deux, trois, quatre, cinq. Les billets étaient neufs et craquants et s'entassaient bien proprement. Six, sept, huit, neuf, dix. L'homme ne s'arrêterait donc jamais ? C'était délicieux !

Cela poussa M^{rs} Tumulty à la passion furieuse. Quand vingt billets neufs craquants furent posés devant elle sur la table, elle poussa un petit cri d'extase.

— Vous rendez un petit service, maintenant, s'il vous plaît ? dit l'homme.

— N'importe quoi, promit M^{rs} Tumulty, défaillant de bonheur en fourrant les billets neufs dans son sac.

— S'il vous plaît, allez à cette adresse. Vous serez reçue par James Hallahan, du FBI. Vous n'aurez aucun ennui. Répétez-lui simplement ce que vous m'avez dit.

— Absolument, dit-elle et, dans un élan de gratitude, elle bondit de sa chaise et baisa la main de l'homme, comme elle avait entendu dire que ça se faisait chez les Italiens, pas ?

Tout comme s'il était un cardinal de l'Église ou un truc comme ça. Dans le fond, pour ses gens à lui, il était comme un cardinal. Un dirigeant de sa communauté. Une personne respectée et elle ne faisait que manifester son respect.

Des hommes arrachèrent M^{rs} Tumulty à son adoration de la main de l'Italien. En sortant de la pièce, elle jura une éternelle loyauté.

Ce fut donc ainsi que M^{rs} Tumulty fit la connaissance de Salvatore Gasciano dit l'Opep, parce qu'il aimait redresser les torts et régler les disputes au pétrole. Il le répandait et l'allumait. Tantôt sur des

immeubles, tantôt sur des gens récalcitrants.

Mais ça, c'était dans sa jeunesse. Il était rare de nos jours qu'il craque une allumette sur quelqu'un ou vide quelques bidons dans une voiture. Il était maintenant un homme de poids. De raison. Un homme respecté.

Il téléphona au bureau local du FBI et obtint James Hallahan. Il savait que les lignes étaient sur écoute. Tous les bureaux du FBI étaient sur table d'écoute, comme l'en informaient ses informateurs. D'ailleurs, un homme prudent devait partir du principe que ces gens conservaient des archives vocales.

— Bien, dit Sal Gasciano. Nous avons votre homme. Alors est-ce que vous allez un peu lever le pied ?

— Tu es sûr que c'est notre homme ?

— Il y a une dame qui va venir vous voir. Je ne sais pas combien de mecs à Boston ont eu la gorge et le ventre déchiquetés la semaine dernière, mais ce mec était salement déchiré, Hallahan. Alors cessez un peu de mettre des bâtons dans les roues de nos affaires, vous voulez ?

— Si c'est celui-là, nous vous ficherons la paix. Mais je veux encore autre chose.

— Bon Dieu, Hallahan, qu'est-ce que vous avez en ce moment ? Nous sommes blancs pour les questions fédérales. Et maintenant, vous êtes tout le temps sur notre dos. Allez, Jim. Trop c'est trop.

— Une autre chose. Moins que rien.

— Quoi donc ? demanda Gasciano dit l'Opep.

— Tu connais Tony Fats ?

— Sûr que je connais le gros Tony. Qui c'est qui connaît pas Tony Fats ?

— Il y a un grand terrain vague derrière Alfred Street à Jamaica Plains. Qu'il soit là-bas à quatre heures du matin.

— Quatre heures du matin ? Tony Fats ?

— C'est ça. Et bien persillé, dit Jim Hallahan.

— Bon. Mais Tony Fats ne sait rien de rien. Il ne fait que des petits boulots. Il n'a même pas de rapports avec les gens.

— Envoie-le quand même.

— Bon, d'accord, grommela Gasciano et il raccrocha en haussant les épaules.

Persillé ? Est-ce que ce n'était pas ce qu'on disait d'un bon steak ? Et puis après tout, qu'est-ce que ça pouvait faire ? Le monde entier tournait dingue. Aucune importance pourvu que le quartier nord ne change pas. Et garde sa raison.

Tous les autres étaient fous. Un jour les Fédés voulaient tout sur une dame docteur juive qui mangeait les gens, à ce qu'il paraît. Le lendemain, ils ne voulaient plus rien savoir. Lui-même, il avait

personnellement téléphoné à Jim Hallahan pour lui dire de cesser de chercher une personne et d'en chercher quatre ou cinq. Ces crimes de cinglés où des ventres étaient bouffés avaient été commis par plusieurs personnes, forcément. Ils étaient trop éloignés dans l'espace et trop rapprochés dans le temps. Il estimait quatre ou cinq personnes, au moins.

Et qu'est-ce qu'il répondait, ce cinglé de Fédé ? *Porca Madonna*, il ne voulait plus en entendre parler ! un jour, il voulait tout. Le lendemain, rien. Et puis un mec à la gorge arrachée. Et puis Tony Fats à quatre heures du matin, à Jamaica Plains. Comme si l'abruti commandait son dîner.

— Nous travaillons tellement pour le gouvernement fédéral que nous devrions être payés, disait Sal Gasciano, mais il ne trouvait pas ça drôle.

Quand M^{rs} Tumulty se trouva avec l'homme dans la voiture, elle se sentit en sécurité. C'était une automobile noire, discrète, distinguée, et elle était conduite par un nommé Hallahan. Dont la mère était native du comté de Kerry, le meilleur de toute l'Irlande. Oui, bien sûr, son père était de Cork, mais on ne pouvait pas tout avoir.

— Nous n'allons pas au bureau du FBI, dit-il.

— Jeune homme, conduisez-moi où vous voulez, ce sera très bien. Je me sens en sécurité avec le fils d'une femme de Kerry. Ah, vous n'imaginez pas ce qui arrive à Boston avec tous ces étrangers et tout. J'en ai même deux chez moi. Dont un Chinois. Mais je lui loue la chambre. Je prends son argent. Il ferait la même chose pour moi et pire si j'étais en Chine. Pas ?

— Naturellement, dit Jim Hallahan.

Il reniflait une bonne odeur de chair grasse dans une sauce salée. Il demanda son adresse à M^{rs} Tumulty, il se fit décrire l'appartement du grenier par le menu, où étaient les fenêtres, le lit du blessé, comment étaient les immeubles alentour. Et si les voisins étaient indiscrets.

— Aussi indiscrets qu'une bande de gens de Mayo, répliqua-t-elle en faisant allusion à un comté moins bien réputé que le comté Kerry.

Le bon jeune homme ne la conduisit donc pas au siège du FBI mais dans un vieil entrepôt qui, même par cette belle journée, était plein de courants d'air. Elle eut un frisson en entrant et un peu de chair de poule. Le jeune homme avait l'air de se pourlécher, mais peut-être avait-il les lèvres gercées.

Il y avait là des gens qui n'avaient pas l'allure de Fédéraux. M^{rs} Tumulty se fit l'effet d'un premier chrétien jeté dans une arène romaine, sous les yeux de la foule. Ces gens avaient aussi les lèvres gercées.

L'entrepôt avait une drôle d'odeur, comme celle de certaines granges de Kerry. Elle se tourna vers Hallahan pour se rassurer. Il

parlait à une blonde aux seins exorbitants, vêtue d'une robe moulante jaune et noire si indécente que seule une Juive pouvait la porter. Cette femme avait probablement eu un accident car elle avait un pansement à la joue droite.

M^{rs} Tumulty écouta les murmures des personnes qui l'entouraient. Quand elle comprit le sujet de leur conversation, elle se sentit mieux. Des gens discutant de leur déjeuner ne pouvaient être dangereux.

— Qu'est-ce que Hallahan nous a apporté pour midi ? demanda quelqu'un.

— On dirait du ragoût irlandais.

— Ça vaut mieux que le plat cascher d'hier soir.

— Moi, j'aime bien le Français. Ça ne manque pas de délicatesse.

— Seulement après un bain.

— Ce qui veut dire qu'on ne peut avoir du Français que deux fois par an.

— Moi, ce que je préfère, c'est la viande noire.

— Elle n'est pas plus nourrissante que le Blanc.

M^{rs} Tumulty vit l'agent Hallahan s'incliner devant la dame aux appas excessifs, mais d'une manière bizarre. Il baissa la tête, normalement, mais en la relevant il exposa son cou. Très singulier, de la part d'un gamin du Kerry aux yeux bleus, au type bien irlandais et au nez de travers révélant qu'il n'avait pas peur d'un poing viril.

Il revint vers elle et les autres se rapprochèrent. M^{rs} Tumulty fut certaine qu'ils étaient des agents déguisés parce que ceux qu'elle avait vus à la télévision et après le cambriolage d'une banque par des Africains avaient tous des souliers bien cirés et un trench-coat.

Le gamin du Kerry lui posa une main sur l'épaule. Il lui sourit. Elle lui rendit son sourire. Il inclina la tête. Doux Jésus et tous les saints, que faisait-il ?

M^{rs} Tumulty le vit poser ses lèvres viriles contre sa poitrine. Oh non, pas un gamin du Kerry, pensa-t-elle. Pas vraiment. Quelque maniaque étranger déguisé, plutôt. Mais soudain elle ressentit une grande douleur déchirante qui la fit défaillir. Qui lui coupa le souffle.

Elle était démembrée vive et se trouvait en quelque sorte spectatrice. Elle avait l'impression de plonger dans un grand trou noir, plus profond et plus noir que tous les trous qu'elle avait vus de sa vie. Cela ressemblait aux ténèbres d'où elle était sortie il y avait bien longtemps. Elle entendit sa mère qui l'accueillait et lui disait de venir, de ne pas être en retard.

Quand les meilleures parties du corps eurent été mangées jusqu'à l'os, les os nettoyés et léchés, les restes, tendons et cartilages, vidés dans un sac-poubelle, et quand tout le monde se fut bien léché la figure, Sheila Feinberg s'adressa à sa troupe :

— Jim a trouvé l'homme que je veux. Je porterai l'enfant de cet

homme et nous rendrons notre espèce plus forte par consanguinité. Cet homme est le meilleur de son espèce, encore plus fort que nous. Jim l'a retrouvé. Mais il ne sera pas facile à capturer.

— Est-ce que nous l'aurons à manger ? Vous savez, une fois que vous aurez eu sa semence ?

La question était posée par le chef comptable d'une grande compagnie d'assurances, qui était en train de ronger un ongle. Pas un des siens, bien sûr.

— C'est possible, répondit Sheila. Mais il est le meilleur de l'humanité, sa simple capture sera déjà assez difficile.

Hallahan eut une idée.

— Ce n'est peut-être pas simplement un homme. Il a pu être créé, par d'autres expériences comme la vôtre.

— Non. Je suis au courant de ce qui se fait. Ceci n'a jamais été tenté.

— Dans un autre pays ? Les communistes ont peut-être fait ça et cet homme s'est échappé ?

— Non. Nous sommes les seuls.

Un voile de tristesse tomba sur l'entrepôt. Ce ne fut pas un instant bouleversant mais comme un écho nostalgique des choses enfuies à tout jamais. Le silence était total.

— Hé dites ! s'écria soudain Hallahan. À quatre heures du matin, dans le terrain vague d'Alfred Street. J'ai préparé un souper italien. Il s'appelle Tony Fats et il est bien persillé.

Il y eut des rires et Sheila dit que quatre heures du matin, ce serait peut-être un bon moment pour tenter de capturer l'être humain.

— Et le Chinois ? demanda le comptable.

Cela provoqua de nouveaux rires et une plaisanterie, pour savoir s'il était de Canton ou de Nankin, ces deux villes représentant une cuisine chinoise particulière. Mais Sheila, qui était de cette nouvelle espèce depuis plus longtemps que les autres, éprouva ce petit tiraillement de l'instinct, ce pincement de l'émotion animale la plus forte.

Cette émotion était la peur.

L'instinct disait à Sheila que l'homme, avec sa peau fragile et ses muscles faibles, l'homme droit qui était lent, qui vivait en hordes et construisait des bâtiments pour protéger sa fragilité, n'avait pas dominé le monde par hasard mais par sa supériorité..

Pour une raison obscure, qu'elle attribuait à l'instinct atavique du tigre mangeur d'hommes, Sheila avait plus peur du frêle et vieil Oriental que du jeune homme. Hallahan avait rapporté que Mrs Tumulty le disait très vieux. Pourtant, il avait porté l'autre homme dans l'escalier, sans aucun effort.

Quand elle pensait à ce vieillard, la peur venait comme un

roulement de tambours lointains, comme un grand fracas au loin.

CHAPITRE VII

Tony Fats obtint un sursis parce que Sheila Feinberg et ses camarades tigres, à quatre heures du matin, s'intéressaient plutôt à Remo et à Chiun.

L'ancienne artère résidentielle du sud de Boston, tombée en décadence, était absolument silencieuse et l'était depuis une heure, tandis que Sheila et sa bande rôdaient sans bruit autour de la maison de M^{rs} Tumulty. Le cercle se rétrécissait et se resserrait à chaque tour de la vieille bâtisse de bois.

Dans l'appartement des combles, Remo observait les préparatifs complexes de Chiun. Le vieux Coréen arracha le siège de bois d'une chaise de cuisine et le coupa, avec le tranchant de sa main, en quatre morceaux allongés. Puis il planta un couteau à découper au centre de chaque planche et, avec de la ficelle, les fixa à l'encadrement de chacune des quatre fenêtres, la pointe du couteau contre la vitre.

Sur le palier, autour de la porte du logement, Chiun versa le contenu d'une boîte de poivre noir moulu.

Remo se rallongea, la tête profondément enfoncée dans l'oreiller.

— Très intéressant, dit-il. Mais pourquoi ne pas fuir tout simplement ?

— Si nous fuyons, nous nous jetons dans leurs bras. S'ils attaquent les premiers, nous saurons de quelle direction ils viennent et la direction par où nous pourrons fuir.

— Voilà bien du tintouin pour quelqu'un qui, d'après vous, n'a pas grande importance. Vous pouvez espérer qu'ils viendront ! Sinon, nous aurons de sacrées explications à donner à la mère MacChose ou je ne sais quoi.

— Ils viendront, assura Chiun en s'asseyant sur une chaise au chevet de Remo. Ils sont là dehors en ce moment. Tu ne les entends pas ?

Remo secoua la tête.

— Comme tu es lent à guérir. Comme tu as vite perdu ton tonus et ta technique. Ils sont là. Ils sont là depuis une heure et ils vont bientôt attaquer.

Chiun posa une main aux longs ongles sur le front de Remo puis contre sa gorge. Les médecins occidentaux appelaient ça prendre le pouls. Chiun disait qu'il écoutait l'horloge de la vie. Il secoua la tête à son tour.

— Nous allons les attendre.

Remo ferma les yeux. Il comprenait enfin. Si Chiun voulait simplement partir, il pouvait quitter n'importe quoi n'importe quand. Mais il avait peur de ne pouvoir passer au travers des tigres de Sheila Feinberg avec Remo comme excédent de bagages. Alors il restait avec lui, il concédait aux hommes-tigres l'avantage de l'assaut, il risquait sa vie en employant une manœuvre de fortune, en espérant qu'elle lui permettrait de sortir avec Remo. Ensemble.

La survie était l'essence même de l'art de Sinanju, mais pour être exécuté à la perfection il fallait n'avoir qu'une seule idée en tête. La survie est toujours plus difficile quand on trimbale une valise. En cas de bataille, Remo ne serait pas de plus de secours qu'une valise.

Remo eut soudain envie d'une cigarette, mais vraiment très envie. Ce n'était pas simplement le souvenir impulsif d'une vieille habitude perdue mais un désir qui lui pinçait l'intérieur de la bouche. Il secoua la tête pour chasser cette envie et posa une main sur celle de Chiun. Le vieux Coréen le regarda.

— Merci, murmura Remo.

Peu de mots étaient nécessaires, entre les deux seuls Maîtres de Sinanju actuels.

— Pas de sensiblerie, dit Chiun. Quoi qu'en dise la légende, ces tigres de nuit vont découvrir qu'ils ne rôdent pas autour d'une bergerie.

— La légende ? Quelle légende ?

— Une autre fois. Arrête de jacasser. Ils approchent.

En bas, dans la rue, le Dr Sheila Feinberg se passa une patte derrière l'oreille gauche et donna ses dernières instructions d'une voix féline chuchotée :

— Gardez-le jeune pour la reproduction. Si le vieux tombe, ne le mangez pas sur place. Je crois qu'il y aura plus d'ennuis si son corps est retrouvé.

Elle fit un signe. Un homme s'écarta du groupe massé dans l'ombre. Il allait fermer l'unique issue d'évasion.

Les six autres s'approchèrent lentement de la maison, en humant cérémonieusement l'air, en se formant sans ordres, par pur instinct, en trois équipes.

À part de faibles feulements tout au fond de la gorge, ils ne faisaient pas plus de bruit qu'une feuille d'érable tombant à la surface d'un marécage.

Deux montèrent par l'escalier d'incendie sur le derrière et deux par l'escalier de secours de côté. Sheila Feinberg et une femme arrachèrent la serrure de la porte d'entrée et s'engagèrent dans l'escalier.

Dans l'appartement des combles, Chiun plaqua une main sur la bouche de Remo pour faire taire sa respiration. Au bout de quelques secondes, il l'ôta.

— Ils sont six, annonça-t-il. Lève-toi. Nous devons nous préparer à partir vite.

Remo se leva. Dès qu'il fut debout, la douleur lui martela la tête. Il avait l'impression que sa gorge et son ventre, pourtant déjà cicatrisés, n'étaient qu'une mince feuille de papier de soie contenant une douleur palpitante et brûlante. Il chancela un peu puis il essaya de respirer profondément tandis que Chiun le poussait avec douceur près d'une des fenêtres de côté.

Rapidement, Chiun alluma trois bougies qu'il posa au milieu du plancher et il éteignit l'électricité.

— Pourquoi les bougies, Chiun ?

— Chut, répondit Chiun.

Ils attendirent.

Pas longtemps.

M^{rs} Marjorie Billingham, présidente du comité d'entraide de la paroisse catholique de Saint-Aloysius, était une femme de quarante ans qui s'inquiétait depuis dix ans, et par ordre d'importance, d'un mari infidèle, de pattes d'oie et de cinq kilos superflus. Elle avait perdu les pattes d'oie et elle était en train de perdre les kilos grâce à son nouveau régime tout-viande. Elle ne se souciait plus de son mari parce que s'il la trompait encore, elle le mangerait, tout simplement. M^{rs} Marjorie Billingham fut la première à surgir.

Elle se rua par le carreau de la fenêtre de côté avec un rugissement meurtrier grondant au fond de sa gorge comme le ronflement d'un incendie de forêt. Mais le son se changea en cri aigu quand le couteau monté par Chiun derrière la vitre pénétra dans un sein dépouillé de sa graisse superflue et se planta dans le cœur.

Des grondements à la porte et à la fenêtre de derrière répondirent au hurlement d'agonie. Puis il y eut des éternuements sur le palier. Chiun tendit la main derrière lui pour toucher celle de Remo.

Une seconde silhouette apparut à la fenêtre défoncée. La manche du kimono bleu voleta, la main de Chiun se referma autour d'une gorge. Comme s'il jetait une boule de papier froissé à la corbeille, il jeta la personne dans la pièce. Elle fit un saut périlleux et retomba à quatre pattes, comme un chat, se tourna vers Chiun et Remo et cracha, après quoi son corps se souvint que sa gorge avait été arrachée. Elle tomba lourdement et roula sur elle-même vers les trois bougies allumées.

Deux se renversèrent. La cire chaude se répandit sur un vieux journal étalé par terre qui s'embrasa quand la flamme le toucha. Le papier et la cire grésillèrent, les flammes montèrent et Chiun poussa Remo devant lui par la fenêtre sur l'escalier d'incendie.

— Monte, ordonna-t-il.

Remo commença à gravir les échelons de fer vers le toit. Chiun

resta dans l'ouverture de la fenêtre, couvrant sa retraite, au moment où la porte d'entrée s'ouvrit à la volée. Sheila Feinberg bondit dans la pièce. Au même instant, les fenêtres de derrière se brisèrent et deux autres silhouettes surgirent, la figure convulsée par un rictus mauvais, les lèvres retroussées sur des dents qui brillaient à la lumière des flammes.

Une autre femme entra derrière Sheila Feinberg. Tous s'immobilisèrent. Le feu se communiqua du journal à un coin de drap de lit, puis à un tampon de coton imprégné d'huile de pin qui avait servi à nettoyer les plaies de Remo.

Derrière le lit, le vieux papier peint desséché s'embrasa instantanément. La pièce fut illuminée par des flammes bondissantes projetant des lueurs rouges, jaunes et bleues sur tous les murs. Les quatre tigres humains grondèrent et avancèrent d'un pas vers leur mort, vers Chiun, mais un jaillissement de feu les arrêta. Chiun fila par la fenêtre et suivit Remo dans l'escalier de secours. Derrière lui, l'incendie crépita et rugit de plus belle.

En sautant sur le toit de tuiles, après avoir enjambé la petite balustrade de bois qui le contournait, Chiun regarda en bas et vit une langue de feu monter de la fenêtre brisée. Remo entendait vaguement des miaulements de détresse.

Il haletait comme un gros homme chargé d'un fardeau quand Chiun le rejoignit.

— Ils ne suivront pas, dit-il. Nous devons passer sur la maison voisine et descendre. En seras-tu capable, mon fils ? demanda-t-il avec une douceur insolite.

— Allez, je vous suis, répliqua Remo avec une assurance qu'il n'éprouvait pas du tout.

Il avait les jambes douloureuses après la brève ascension, des courbatures dans les bras pour s'être hissé sur le toit. Son ventre lui donnait l'impression d'avoir reçu des coups de marteau pendant des jours et il sentait ses blessures se rouvrir. Il espéra que la distance n'était pas trop grande entre les deux maisons. S'il y avait plus d'un pas, il ne pourrait le franchir.

Ce n'était qu'un pas et Chiun passa le premier. Il se retourna pour tendre une main à Remo et resta figé, puis il retira sa main. Il regarda de l'autre côté du toit le coin où les ombres étaient les plus denses, l'obscurité presque totale. À la faible clarté des étoiles, Remo vit aussi. Il recula sur le toit de la première maison. Dans le coin de l'autre, il y avait deux petits points lumineux. Deux yeux. Des yeux de chat.

Chiun écarta les bras. Les larges manches du kimono bleu tombèrent en plis lourds vers sa taille.

Les deux points lumineux se déplacèrent. Ils s'élevèrent, tandis que l'homme-tigre se redressait de toute sa hauteur et se profilait contre le

ciel nocturne. Avec un son qui était à demi un rire triomphant, à demi un ronflement satisfait, il s'avança.

James Hallahan, directeur adjoint du bureau de Boston du FBI, déclara à Chiun :

— Et maintenant, tu vas être un repas.

Il avançait lentement, vers le milieu du toit, sans faire le moindre bruit malgré sa corpulence.

Chiun ne bougea pas. Il avait toujours les bras écartés comme pour protéger Remo.

— Ce qui n'est pas un homme est moins qu'un homme, dit-il. Laisse-nous, créature.

— Je laisserai tes os, répliqua Hallahan et il ouvrit sa bouche pour rire.

Il chargea. Avec une ruse animale, il savait que le vieil Oriental s'écarterait de la charge. Alors il l'ignorerait tout simplement, il sauterait d'un toit à l'autre et il s'emparerait du jeune homme blanc qui lui servirait de bouclier et d'otage.

Mais Chiun ne bougea pas quand Hallahan fut sur lui. Les bras s'agitèrent comme des ailes de moulin à vent. Ils paraissaient lents mais un hurlement retentit quand un des bras tendus de Hallahan se cassa avec un craquement sec, frappé par le bras maigre et osseux de Chiun avec une force de madrier. Hallahan recula, rugit de nouveau et revint à l'assaut, son bras valide tendu devant lui, les lèvres retroussées sur les dents et la tête tournée de côté comme pour rapprocher sa bouche de la gorge de Chiun et la déchiqueter.

Remo entendait derrière lui le grondement de plus en plus violent des flammes. Puis en bas, dans l'espace étroit séparant les deux immeubles, il vit une petite langue de feu se darder par la lucarne du palier devant l'appartement des combles.

Hallahan était presque sur Chiun, sa main droite devant lui, les doigts crochus, presque dans une position de Kung fu. Pendant un instant, on put croire qu'il avait écrasé Chiun sous sa masse et son poids. Puis il y eut une suite de petits craquements secs. Remo reconnut le bruit de doigts fracturés. Le corps de Chiun s'inclina et son élan emporta Hallahan par-dessus le dos du Coréen et le bord du toit. Alors qu'il passait en vol plané devant lui, Remo vit sa bouche encore grande ouverte et prête à mordre. Il éprouva une singulière émotion. Il avait appris à devenir un Maître de Sinanju, un maître des hommes, mais il restait civilisé et il affrontait à présent un ennemi qui partageait l'instinct de mort et la soif de sang d'un fauve de la jungle. La nouvelle émotion était tout simplement de la peur.

Remo n'eut pas le temps d'y réfléchir. Avant même que le corps de Hallahan s'écrase dans la ruelle, Chiun l'aidait à passer sur le toit voisin.

À deux rues de là, les sirènes annonçaient l'arrivée des pompiers.

Le bruit s'était tu quand, quelques minutes plus tard, ils se trouvèrent dans un taxi roulant vers la banlieue. Remo essayait de fermer les yeux. Chiun regardait sans cesse par la lunette arrière, à droite et à gauche, comme s'il s'attendait à voir une meute de bêtes sauvages prendre en chasse le taxi à quinze *cents* la prise en charge dans lequel ils étaient montés.

Plus tard, dans une chambre de motel, Chiun déposa doucement Remo sur le lit et annonça :

— Le danger est passé.

— Ils n'avaient pas l'air de grand-chose, Chiun. Vous vous en êtes facilement débarrassé.

Chiun hocha tristement la tête.

— Ce sont des tigres. Mais pas encore des tigres. Des petits seulement. Quand ils seront grands, nous aurons beaucoup à craindre. Peu importe puisque nous ne serons plus ici.

Remo tourna la tête et ce mouvement fit mal à sa gorge blessée.

— Ah ? Où serons-nous ?

— Nous ne serons pas ici, répéta Chiun comme si cette explication suffisait.

— Vous l'avez déjà dit.

— Il est temps de repartir. Nous avons fait tout ce que nous pouvions pour ta Constitution et maintenant nous devons nous occuper de nos affaires.

— C'est ça, nos affaires, Chiun. Si ces gens... ces créatures doivent devenir aussi dangereuses que vous le dites, en grandissant, alors c'est maintenant le moment de les arrêter. Autrement, nous ne serons en sécurité nulle part.

L'expression faussement innocente de Chiun persuada Remo que sa logique était sans défaut, mais Chiun dit obstinément :

— Nous partons.

— Pourquoi ?

— Comme tu le sais, tu es Çiva, l'implacable. Mais même Çiva doit marcher avec prudence dans la jungle où rôdent les autres tigres de la nuit.

— Et vous croyez que ce docteur Feinberg et toute sa bande de vampires...

— Ils ne sont encore que des chatons, Remo. Je ne veux pas être ici quand ils seront adultes.

— Jamais je n'ai eu à écouter de pareilles conneries, Chiun !

— Je suis heureux que tu sois de cet avis, Remo. Dès que tu te sentiras un peu mieux, nous irons quelque part pour en parler. Quelque part au loin.

Remo se sentit brusquement fatigué, trop fatigué pour répondre. Il

ferma les yeux et s'endormit. Sa dernière pensée ne fut pas pour Sheila Feinberg et sa bande mais pour une cigarette. Sans filtre. Bourrée de nicotine et de goudrons rongeurs de poumons.

Il ne devait pas dormir longtemps.

— Remo, comment forces-tu cet objet à te laisser parler à Smith ?

Remo ouvrit un œil. Chiun pointait un index à l'ongle long vers le téléphone. Le doigt frémissait, comme s'il était personnellement exaspéré à la pensée de devoir se servir de l'instrument. Le doigt exprimait tout le scandale du monde, comme s'il cherchait à faire honte à une fourmi qui venait de grimper dans la salade de nouilles.

— À cette heure ? marmonna Remo d'une voix ensommeillée. Vous voulez négocier un nouveau contrat ? Parce que l'ancien ne couvre pas les tigres ?

— Nous ne sommes pas amusés par tes faibles essais de plaisanterie. Comment ?

— C'est très facile, marmonna Remo, le cerveau encore embrumé de sommeil. Quel jour de la semaine sommes-nous ?

— Mardi, mercredi, avec ta façon de les nommer, qui peut savoir ?

— Eh bien, il faut que vous le sachiez, avant de pouvoir appeler Smith. C'est la clef de tout le système à la con.

— Très bien. Nous sommes mercredi.

— Et est-ce que c'est un mois en R ou sans R ?

— Il n'y a pas d'R en mai. Alors comment est-ce que j'appelle Smith ?

— Eh bien, du moment que nous sommes mercredi et que c'est un mois sans R, vous formez simplement le code 800 et ensuite les sept premiers chiffres de mon vieux matricule de l'armée. Si c'était un mois en R, il faudrait chercher dans le *Wall Street Journal* le nombre total d'actions échangées au grand tableau et former les sept premiers chiffres.

— Quel est ce tableau qui effectue des actions ? demanda Chiun.

— Le grand tableau. C'est la Bourse de New York.

— Pourquoi ont-ils choisi ça ? Ils sont vraiment fous.

— Ah ! Voilà que vous tombez dans le même piège que moi. Au lieu de faire simplement ça et de former le numéro, je me demande toujours pourquoi ils ont choisi la Bourse de New York et pas celle de Chicago ou de Tokyo. Je me pose des questions comme ça et bientôt j'oublie le code, ou bien il est plus de minuit et le code a changé et je ne me souviens pas de l'autre. Smith dit que c'est le produit d'un cerveau agité.

— Smith a tort comme toujours. C'est le produit de pas de cervelle du tout. Nous sommes mercredi, en mai, sans R, alors comment est-ce que je parle à Smith ?

— Je viens de vous le dire. Vous formez le code 800 et puis les sept

premiers chiffres de mon vieux matricule de l'armée.

— Et quel était ton matricule ?

— Vous savez maintenant pourquoi je n'appelle jamais Smith le mercredi. J'ai oublié mon matricule. Appelez-le demain.

— Demain il sera peut-être trop tard, murmura Chiun.

Mais Remo n'écoutait pas. Il s'était retourné contre le mur et le sommeil l'enveloppait comme une vague de l'océan. Il donnait en respirant péniblement, bruyamment. Pour Chiun, qui considérait la respiration comme la clef secrète de l'art et de la science de Sinanju, ces halètements laborieux révélaient jusqu'où Remo était tombé à cause de ses blessures, et tout le chemin qu'il aurait à parcourir pour retrouver sa forme.

S'il avait le temps.

Chiun décrocha le téléphone et forma le numéro des renseignements.

CHAPITRE VIII

Le Dr Harold W. Smith avait passé la nuit dans son bureau, à lire les derniers rapports de Boston. Il n'y avait plus aucun doute. Le Dr Sheila Feinberg avait créé d'autres créatures comme elle.

Le chiffre croissant des morts le prouvait ; séparés dans l'espace mais pas dans le temps, ce ne pouvait être l'œuvre d'une seule créature.

Maintenant, dans une population déjà à moitié folle de terreur, il allait y avoir un tollé général à l'annonce de la mort mystérieuse de James Hallahan, le directeur adjoint du bureau de Boston du FBI. Une maison avait été incendiée et dans les décombres les pompiers avaient trouvé les corps de deux personnes. Dans la ruelle, le cadavre de Hallahan. Peut-être avait-il traqué les hommes-tigres, avait-il été surpris et était-il tombé du toit en tentant de fuir.

Mais pourquoi n'avait-il pas porté de chaussures ?

Toujours pas de nouvelles de Chiun et de Remo. Les jours se traînaient. Smith était contraint d'affronter la possibilité que ses deux armes les plus fortes, Remo et Chiun, s'étaient trouvées sur le chemin des êtres-tigres et avaient été...

Mangées ?

Était-ce possible ? Remo et Chiun ? Un repas pour quelqu'un ?

Harold W. Smith ne permettait à aucune pensée facétieuse de passer par sa tête et de troubler le bel enchaînement de sa logique précise habituelle. Mais il ne put chasser l'image de Remo et Chiun, sur un plat, posé sur une table, entourés de gens bavant de convoitise.

Smith rit. Par cet acte bref, fugace, insolite, Smith finit par comprendre une chose qu'il ne s'était jamais permis de considérer.

Il ne croyait pas que Remo était la réincarnation de Çiva, non. C'était un conte de fées de Chiun. Mais il s'apercevait maintenant qu'il avait cru Remo et Chiun indestructibles. Ces deux êtres bien réels, très humains, s'étaient dressés pour Smith et pour CURE contre les maladies, les engins nucléaires, les forces de l'univers, les gangsters, les arsenaux et les systèmes électroniques. Ils avaient toujours vaincu.

Et ils vaincraient encore.

Sinon, personne ne le pourrait. La race humaine serait condamnée et aucune mesure n'y changerait quoi que ce soit.

Harold Smith rejeta donc tout souci, pour la première fois de sa vie sans doute, et rit encore. Tout haut.

Sa secrétaire, percevant un son bizarre, crut que Smith s'étranglait

et fit irruption dans le bureau.

— Vous vous sentez bien, docteur ?

— Oui, miss Purvish, dit Smith et il pouffa. Ha ha ha, je vais très bien et tout ira très bien. Vous ne... ha ha ha... vous ne le pensez pas ?

Sa secrétaire hocha la tête et prit mentalement une note. Il lui faudrait rapporter le comportement insolite de Smith à la personne de la Fondation nationale pour la Recherche scientifique qui la payait pour téléphoner une fois par mois un rapport sur l'état mental du Dr Smith.

Elle n'avait jamais rencontré la personne et ne savait pas pourquoi la connaissance de l'état mental de Smith valait cent dollars par mois. Mais elle aimait bien les cent dollars.

Si on lui avait dit la vérité, que Smith lui-même lui payait cette somme, elle ne l'aurait pas cru. Mais c'était ainsi que CURE fonctionnait, avec des milliers de gens repassant des tuyaux au FBI, au ministère de l'Agriculture, à l'immigration, aux douanes, déversant le tout dans un pipe-line transportant de l'information. Et au bout du pipeline, guettant tous les rapports, il y avait les ordinateurs de CURE. Et Harold W. Smith. Qui lisait et vérifiait tout.

Mais qui vérifiait le vérificateur ?

Dès le début, Smith avait compris que le pouvoir pratiquement absolu de sa situation pouvait déformer le jugement d'un homme. S'il commettait une erreur de jugement, s'en apercevrait-il ? Un jugement déformé risquait d'empêcher de reconnaître un jugement déformé.

Il eut donc l'idée fort simple de faire transmettre par miss Purvish des rapports réguliers sur son attitude et son comportement. Les rapports outrepassaient la Fondation nationale pour la Recherche scientifique et aboutissaient directement à Smith qui avait ainsi une occasion généralement interdite au directeur d'une importante organisation : savoir ce que sa secrétaire pensait réellement de lui.

Depuis dix ans, elle le trouvait parfaitement normal, normal étant impassible, ladre et totalement dépourvu d'humour. Dix ans, cinq cent vingt rapports, disant tous : « Sujet parfaitement normal. »

Il savait que le prochain rapport serait : « Sujet a ri. Comportement bizarre, jamais vu. »

Le fait qu'un rire était un comportement jamais vu pour Harold Smith lui parut si comique qu'il rit encore et continua de rire jusqu'à ce que miss Purvish l'appelle par l'interphone.

— Excusez-moi de vous déranger, docteur, mais j'ai là une communication à laquelle je ne comprends rien. Je crois que c'est pour vous.

— Oui ?

— Autant que je puisse le savoir, nous avons quatorze opératrices

en même temps sur la ligne, ainsi qu'une personne parlant une langue que je ne connais pas. Tout le monde a l'air de vouloir joindre une espèce d'empereur nommé Smith parce que s'ils n'y arrivent pas, ils seront tués. Vraiment, je n'y comprends rien, Monsieur.

Smith pouffa.

— Moi non plus, prétendit-il, mais je prends la communication. J'ai besoin de rire un peu.

— Oui, Monsieur. Sans doute, Monsieur, bredouilla-t-elle.

Encore une note pour son rapport sur la détérioration rapide de l'état mental de Smith.

— Allô ? dit-il et il fut aussitôt submergé par un déluge de paroles.

Toutes les opératrices parlaient en même temps. Il ne comprit pas un traître mot, jusqu'à ce qu'il entende un rugissement royal.

— Silence, poules caquetantes ! Ôtez-vous de mon ouïe !

C'était la voix de Chiun. Comme si on tournait un bouton, la ligne se dégagea et Smith et Chiun purent parler sans être interrompus. Smith pressa un bouton qui mettait miss Purvish dans l'impossibilité de les écouter.

— Bonjour, dit Smith.

— Salut à l'Empereur, de la part du Maître de Sinanju.

— Vous allez bien ? demanda Smith. Et Remo ?

— Je vais très bien, comme toujours. Pas Remo.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il a été blessé par une de ces personnes-bêtes. Nous devons retourner à Folcroft.

— Non, protesta vivement Smith. C'est trop dangereux. Nous ne pouvons pas faire ça.

— Hier soir ils ont attaqué et tenté de nous tuer. Bientôt, ils réussiront. Nous devons être partis de cette ville de haricots et de gens qui ne savent pas comment parler.

— Hier soir ? C'était dans cette maison où il y a eu le feu ?

— Oui.

— On a trouvé un cadavre dans la ruelle. Un agent du FBI, Hallahan. Savez-vous ce qui lui est arrivé ?

— Oui. Je l'ai éliminé.

L'estomac de Smith se crispa.

— Pourquoi ?

— Il était l'un d'eux, répondit Chiun. Ils sont nombreux, maintenant.

— Ah !

— Nous devons retourner à Folcroft où Remo serait en sécurité.

— Où êtes-vous en ce moment ?

— Dans un hôtel où on entre en voiture, dit Chiun.

— Un motel. Comment y êtes-vous arrivé ?

— Dans un taxi conduit par un chauffeur qui, miséricordieusement, n'a pas parlé une fois.

— Alors ils vous retrouveront. Le chauffeur se souviendra de vous deux.

— Oui. Nous devons retourner à Folcroft. Si c'est interdit, nous quitterons le pays, pour ne jamais revenir.

— Non. D'accord, dit Smith.

Il donna à Chiun des ordres complexes, pour qu'ils se rendent en taxi à une des entrées de l'autoroute du Massachusetts et y prennent là une limousine de grande remise. Cette limousine de Boston serait rejointe sur la route par une autre voiture de grande remise du Connecticut qui terminerait le trajet jusqu'à Folcroft.

— Vous avez bien compris tout ça ?

— Oui, dit Chiun. Un dernier mot, Empereur, mais si peu de chose que ce n'est pas un souci pour vous.

— Quoi donc ?

— Qui va payer tous ces taxis et ces limousines ?

— Moi, répondit Smith.

— Est-ce que je dois avancer l'argent aux chauffeurs ?

— Ce serait plus pratique.

— Vous me rembourserez ?

— Oui.

— Je demanderai des reçus, dit Chiun et il raccrocha.

Smith en fit autant de son côté, il n'avait plus du tout envie de rire.

CHAPITRE IX

Sheila Feinberg marchait de long en large, près du mur de brique frais du vaste entrepôt désert. Elle ôta ses souliers à talons plats. C'était plus agréable de sentir le sol sous sa plante de pieds.

— Où sont-ils allés ? demanda-t-elle.

— J'ai suivi leur trace jusqu'au Colony Day Inn, répondit un homme.

Les huit autres personnes le regardèrent. Elles étaient toutes assises par terre en demi-cercle et Sheila allait et venait devant eux.

— Et ensuite ? demanda-t-elle.

— Ils en sont partis.

L'homme bâilla largement. Ce n'était pas un signe de fatigue mais le besoin d'oxygène d'un grand fauve qui ne fait pas assez d'exercice.

— Où sont-ils allés ? demanda Sheila.

Elle se tourna vers le mur comme pour compter les briques, les gratta avec ses ongles dans un geste de colère et pivota de nouveau.

— Nous devons les retrouver ! C'est tout. Nous le devons. Je veux ce jeune. Si seulement Hallahan n'était pas tombé de ce toit ! Il les aurait retrouvés !

— Mais moi je sais comment, dit l'homme d'un air plutôt vexé.

Sheila tourna brusquement la tête vers lui comme s'il l'attaquait. Il soutint un instant son regard, puis il se tassa sur lui-même et baissa la tête. Il parla sans relever les yeux :

— Ils sont allés en taxi jusqu'au péage de l'autoroute du Massachusetts et ont pris là-bas une limousine. J'ai parlé au chauffeur de taxi. La limousine était de Boston et elle a pris la route du sud. Il faut que j'attende le retour du chauffeur de la limousine, pour savoir où il les a conduits.

— Restez sur la piste, ordonna sèchement Sheila. Je sais que vous ferez un bon travail.

L'homme se redressa avec un sourire béat, comme si on lui avait gratté le cou. C'était agréable d'être remarqué et félicité. Surtout par le chef de meute.

Cela signifiait que ce soir, peut-être, il aurait droit aux premières bouchées. Avant que tous les bons morceaux soient partis.

*

* *

Le soleil traversait la glace sans tain de la fenêtre de la chambre d'hôpital. Au-delà, c'était le détroit de Long Island, aussi lisse que de l'ardoise par une journée sans air de New York. L'humidité était telle que les gens avaient l'impression qu'on leur plaquait une serviette chaude sur la figure.

Dans la chambre régnait une fraîcheur climatisée. Remo le remarqua en se réveillant et il remarqua aussi que pour la première fois depuis des années il ne sentait pas la légère odeur de charbon de bois de l'air puisé.

Il cligna des yeux et regarda autour de lui.

Smith était assis dans un fauteuil à côté du lit. Il parut soulagé de voir Remo se réveiller. Sa figure habituelle de citron pressé fut remplacée par un citron entier, pas encore coupé ni pressé. Pour Smith, citron entier, c'était la joie ; coupé, pressé, tordu et vidé, c'était la normale.

— Vous ne pouvez pas savoir comme c'est amusant de se réveiller et de vous voir assis là, dit Remo surpris par sa voix pâteuse car il n'avait pas l'habitude de dormir si profondément. Il y a des gens, par exemple, qui se réveillent et qui voient la femme qu'ils aiment. Ou le chirurgien qui vient de leur sauver la vie après une opération de quatre jours. Moi je vous vois, assis là comme un boa constrictor guettant une souris. Ça vous emplit d'aise le cœur.

— J'ai vu vos blessures. Vous avez de la chance de voir qui que ce soit.

— Ah, ça ? Chiun s'en est occupé, dit Remo et il regarda de nouveau autour de lui. Où est-il, d'abord ?

— Il est descendu au gymnase. Il a dit qu'il voulait revoir cet endroit où tout a commencé à aller mal pour lui. Je crois que c'est le gymnase où vous avez fait connaissance, tous les deux.

— Ouais. Alors n'y pensons surtout pas. Dites, vous avez une cigarette ?

— Désolé. Je ne fume plus. J'y ai renoncé quand le rapport du ministère de la Santé a été publié. J'ai pensé que vous représentiez tout le danger que je pouvais permettre à ma santé.

— Ça fait plaisir de retrouver l'accueil du foyer, dit Remo. Poussez une gueulante dans le couloir et trouvez-moi une cigarette, vous voulez ?

— Depuis quand fumez-vous ?

— Comme ça. De temps en temps. Plus ou moins, prétendit Remo.

Il avait réellement envie d'une cigarette et il ne comprenait pas pourquoi. Il y avait des années qu'il ne fumait plus. Des années d'entraînement avaient fini par lui faire comprendre que la respiration était tout. Tous les tours, tous les trucs, toute la magie, tout l'art de Sinanju reposaient sur la respiration. Sans elle, rien n'était possible. La

première chose qu'il avait apprise, c'était à ne pas respirer de la fumée.

Mais il avait néanmoins envie d'une cigarette.

Smith hocha la tête et sortit dans le couloir. En son absence, Remo examina la chambre. Il s'aperçut, avec un petit choc, que c'était justement celle où il s'était réveillé après avoir été sauvé d'une chaise électrique bidon.

Par sentiment ? En souvenir du bon vieux temps ? Pas de la part de Smitty. Remo était dans cette chambre, parce que cette chambre avait été libre. Si la seule place libre avait été la chaudière, Remo dormirait dans la chaudière à côté du tas de charbon.

C'était une chambre d'hôpital ordinaire. Blanche. Un lit, un fauteuil, une commode, une fenêtre. Mais la fenêtre était une grande glace sans tain à travers laquelle Remo pouvait voir le paysage mais qui, de l'extérieur, était un miroir.

Smith revint avec deux cigarettes.

— Vous les devez à l'infirmière de ce couloir. Je lui ai dit que vous les lui rendriez. Elle a dit que ça ne faisait rien, mais je l'ai assurée que vous les rendriez demain. Au fait, elle croit que vous vous appelez M^r Wilson et que Chiun est votre valet de chambre.

— Ne le lui dites surtout pas ! s'exclama Remo et il arracha les cigarettes de la main de Smith.

L'une d'elles glissa et tomba par terre. Remo mit le bout filtre entre ses lèvres. Smith lui donna du feu, avec une pochette d'allumettes qui en contenait exactement deux. Remo se demandait parfois si cet homme était humain. Deux cigarettes, deux allumettes. Smith aurait été capable de consacrer une heure, de parcourir tous les couloirs à la recherche d'une pochette d'allumettes gratuites où il n'en restait que deux.

Remo aspira sa première bouffée pendant que Smith ramassait la cigarette et la plaçait, ainsi que l'allumette, dans le tiroir de la table de chevet.

La première bouffée fit tousser Remo. Il se demanda si ça avait toujours eu aussi mauvais goût. Oui, il le savait. Dans le temps, quand il fumait, il lui était souvent arrivé d'y renoncer parfois pendant des semaines. La première bouffée, quand il faiblissait et remettait ça, était toujours une grosse productrice de quintes, comme le dernier cri d'avertissement du corps avant la capitulation. La seconde bouffée était meilleure et à la quatrième c'était comme si on ne s'était jamais arrêté, pas même une heure. C'était de nouveau comme ça.

— Essayez de me procurer un paquet, vous voulez bien ? Vous le mettrez sur ma note d'hôpital.

— Je vais voir ce que je peux faire, dit Smith puis il mit Remo au courant des événements de Boston.

Les meurtres continuaient. La police avait abattu un des êtres-tigres.

— C'était une ménagère. Malheureusement, elle est morte. Alors nous n'avons pas pu l'examiner pour voir s'il y aurait un antidote.

— C'est malheureux.

— Maintenant tout le monde réclame à grands cris une intervention fédérale massive, et avec Chiun et vous en dehors du coup, je suppose qu'il n'y a pas le choix. Que vous est-il arrivé, au fait ? demanda Smith.

— J'étais dans une voiture avec une de ces personnes. Je crois que c'était la douce Sheila, même si elle avait une autre allure. Elle m'a griffé la gorge et a essayé de m'arracher le ventre. Elle a fait de l'assez joli travail.

— Et elle ?

— Je l'ai un peu cognée mais elle s'est échappée.

Smith sentit un gros poids tomber de son gosier dans son estomac. Remo était le meilleur et il avait failli être tué. Quel espoir auraient les autres ? Il n'y avait pas de limites au nombre d'êtres-tigres que Sheila Feinberg pouvait fabriquer. Maintenant, chaque membre de sa bande était une nouvelle source génétique pour d'autres. La seule solution serait de tuer toute la meute et de s'assurer que Sheila Feinberg était bien éliminée. Sans ses connaissances scientifiques, la progression géométrique cesserait.

Mais qui pourrait faire ça ? Sinon Remo, qui ? La loi martiale, si on l'imposait, ne risquait guère de débusquer Sheila et les siens. Ils ressemblaient à des êtres humains ordinaires. L'agent Hallahan du FBI en était la preuve. Le jour où il avait tenté de tuer Remo et Chiun, il avait travaillé toute la journée à son bureau, comme les autres jours.

Mais si on ne mettait pas fin à leurs agissements, et bientôt, ce ne serait plus seulement Boston qui serait en danger. Ils pouvaient prendre une voiture, un avion, aller n'importe où dans le pays, dans le monde entier. On ne pouvait pas imposer la loi martiale à toute la planète.

Et même si on le pouvait, ça ne marcherait probablement pas.

La solution, c'était de prendre d'abord Sheila Feinberg. Ça arrêterait la création de nouveaux monstres. Ensuite, ceux qui existaient pourraient être traqués, lentement mais sûrement.

— Est-ce que vous allez la reprendre en chasse ? demanda Smith. En serez-vous capable ?

— Hein ? fit Remo.

Il n'écoutait pas. Il regardait la fumée monter du bout incandescent de sa cigarette, il en savourait le goût.

— Je vous demande si vous pouvez reprendre Feinberg en chasse.

— Je ne sais pas. Je suis plutôt faible. On dirait que j'ai perdu la

forme. Et je ne crois pas que Chiun me laisserait y aller. Il est passablement effrayé par une vieille légende.

— Chiun est toujours troublé par une légende ou une autre.

— Même si je la retrouvais, je ne sais pas ce que j'en ferais. Je n'ai pas pu l'avoir l'autre fois.

— Vous pourriez appeler au secours, dit Smith.

Remo le regarda, d'abord avec colère, comme si Smith attaquait sa compétence. Puis l'expression changea. Après tout, pourquoi ne pas appeler au secours ? Si jamais il retrouvait Sheila, il en aurait besoin.

— Je ne sais pas, Smitty.

— Pourquoi vous ont-ils attaqués, d'abord ? Ils n'auraient pas dû penser que vous représentiez une menace particulière pour eux. Même après avoir blessé Feinberg. Pourquoi ne vous ont-ils pas laissés tranquilles ? S'ils sont vraiment des animaux, la vengeance n'a pas de sens. C'est un sentiment humain, pas animal. Les animaux fuient le danger. Ils n'y retournent pas rien que pour se venger.

— Je leur plais peut-être. Avec mon charme fou, hasarda Remo.

— Douteux, douteux. Extrêmement douteux, murmura Smith.

Remo avala une dernière bouffée de fumée, vit la braise de la cigarette atteindre le filtre en plastique qui se fondit en colle brunâtre et écrasa le mégot dans le cendrier.

— Je vais vous laisser, maintenant, dit Smith.

— N'oubliez pas ce paquet de cigarettes, dit Remo mais Smith ne l'entendit pas.

Il considérait un problème dont il connaissait déjà la solution mais qu'il ne voulait pas affronter.

Il traquait la meute de Sheila Feinberg et la meute traquait Remo. Pour les avoir, il devrait utiliser Remo comme appât.

C'était clair, logique, ne laissait aucun choix. C'était risquer Remo ou risquer la nation tout entière, le reste du monde.

Smith savait ce qu'il devait faire. Ce qu'il avait toujours fait. Son devoir.

Le piège fut tendu dans les petites annonces du *Boston Times*.

« S.F. Patient à Folcroft, Rye. »

Le piège ne brillait pas par sa subtilité et quand un membre de la bande montra l'annonce à Sheila Feinberg elle le flaira tout de suite.

— C'est un piège, dit-elle.

— Alors nous le négligeons, dit l'autre femme, une brune appétissante aux hanches étroites et aux jambes longues. Ce n'est pas la viande qui manque à Boston.

Mais l'éternel instinct de la survie avant tout faisait place chez Sheila Feinberg à un autre instinct, le désir de se reproduire. Elle sourit aimablement à la brune, en exhibant de longues dents blanches

qui avaient l'air d'avoir été polies sur de tendres os, et répliqua :

— Non, nous ne le négligerons pas. Nous irons. Je veux cet homme.

CHAPITRE X

Remo contempla le haut plafond du gymnase de Folcroft, où les agrès étaient remontés et attachés, et frotta le bout d'un mocassin italien sur le parquet verni.

— C'est ici que nous nous sommes connus, dit Chiun.

Il portait un kimono jaune du matin et admirait le gymnase comme si c'était un fils adoré.

— Ouais, grogna Remo. Et j'ai essayé de vous tuer.

— C'est exact. Tout de suite, j'ai vu qu'il y avait quelque chose en toi que je pourrais tolérer.

— Mais je n'y suis pas arrivé et vous m'avez bien rossé.

— Je me souviens. C'était très satisfaisant.

— Parlez pour vous, marmonna Remo.

— Oui. Je t'ai donné ma jeunesse, mes meilleures années. Elles se sont effritées en irritation, en agacement, en manque de respect, gaspillées pour quelqu'un qui mange de la viande et fume en cachette comme un enfant.

Remo, qui ne savait pas que Chiun avait remarqué qu'il fumait, se défendit vivement :

— Rien que deux cigarettes. Je voulais voir quel goût elles avaient, après si longtemps.

— Et quel goût avaient-elles ?

— Un goût délicieux.

— Tu as renoncé à respirer afin d'absorber des particules de crottin de cheval en combustion ? C'est la vérité, Remo, ils fabriquent ces choses avec du crottin de cheval et de la bouse de vache.

— Ils les fabriquent avec du tabac et je n'ai pas renoncé à respirer, non, je n'en ai pas l'intention. Je ne peux pas faire les deux ?

— Comment peux-tu respirer ? Respirer, c'est absorber de l'air mais ta grande bouche blanche est occupée à absorber de la fumée. Ils te racontent qu'ils font ça avec du tabac. C'est du crottin et de la bouse. C'est la manière américaine, les gros bénéfices qui font tourner tout ton pays.

— Vous parlez comme un communiste.

— Est-ce qu'ils fument des cigarettes ?

— Oui. Faites de crottin et de bouse de vache. J'en ai goûtées.

— Alors je ne suis pas communiste. Rien qu'un pauvre professeur incompris et mal payé, qui n'a pas réussi à gagner le respect de son élève.

- Je vous respecte, Chiun.
- Cesse de fumer.
- Certainement.
- Bien.
- Demain.

Une paire d'anneaux pendaient devant Chiun. Sans se tourner vers Remo, il leur donna une chiquenaude. Les anneaux de plastique dur se balancèrent si rapidement qu'ils devinrent flous, visant la tête de Remo comme le double punch d'un boxeur. Il vit d'abord arriver celui de droite et se glissa sur sa gauche pour l'éviter. Il fut aussitôt frappé au front par l'anneau venant de gauche. Quand il se redressa, l'anneau droit, revenant vers sa position de départ, lui cogna durement la nuque.

Chiun le regarda d'un air écoeuré.

— Continue de fumer. Quand ils viendront te chercher, ils te prendront comme une côtelette de porc.

— Vous êtes tellement sûr qu'ils viendront ? demanda Remo en se frottant la tête.

— Ils viendront. Tu es sans espoir. Et ne me demande pas de t'aider parce que je ne veux pas supporter ton haleine.

Chiun passa devant Remo et sortit du gymnase. Remo, qui se frottait toujours le front, regarda les anneaux qui se balançaient gentiment et se demanda s'il avait déjà tant perdu de sa forme.

Smith posta des gardiens supplémentaires dans le couloir, devant la chambre de Remo, et distribua des photos du Dr Sheila Feinberg, à afficher sur le mur du pavillon de garde de Folcroft. Si cette femme se présentait, elle devait être admise sans aucune difficulté mais Smith devait en être immédiatement averti.

Il envisagea d'affecter un garde du corps personnel à Remo, qui resterait constamment avec lui, mais il se dit que Chiun considérerait cela comme une insulte. Donner un garde du corps à Remo alors que Chiun était là, c'était comme si on ajoutait une patrouille de boy-scouts à la Septième Armée pour la renforcer.

Il n'y avait plus qu'à attendre. Ce que fit Smith dans son bureau, en lisant les rapports sur deux nouvelles morts à Boston la nuit précédente. Le gouverneur venait de déclarer la loi martiale, ce qui signifiait que la ville serait presque aussi bien protégée et quadrillée qu'au temps où l'on n'exigeait pas que les policiers pratiquent la psychiatrie, la sociologie et la rédemption. Si Dostoïevski vivait encore, pensait-il, il intitulerait simplement son chef-d'œuvre *Crime*. Pour la majorité du grand public, *Crime et Châtiment* ne voulait rien dire du tout. Les gens n'avaient jamais entendu parler de châtiment.

Smith attendait.

Il y avait eu neuf ans de dures décisions, prises audacieusement et promptement. Et maintenant, alors que tout avait été dit et fait, Jacki Bell n'arrivait pas à se décider entre le strict tailleur marron, dont la vertu était l'allure professionnelle, et la robe jaune décolletée qui avait l'avantage de la fraîcheur.

Elle opta pour la fraîcheur et, tout en s'habillant, elle pensa à sa chance. Elle avait eu la chance de se tirer d'un mariage débilitant, la chance de rester financièrement à flot pendant ses années d'études, la chance et l'intelligence de tenir le coup et de devenir Jacki Bell, bachelière, Jacki Bell, licenciée et, finalement, le Dr Jacqueline Bell.

Sa chance ne la quittait pas, qui lui avait mis sous les yeux *l'American Psychoanalytical Journal* et l'offre d'emploi au sanatorium de Folcroft. Il y avait eu de nombreux postulants, mais elle avait eu la chance d'être choisie par le Dr Smith.

Si on lui avait demandé qui, à son avis, devrait être son premier patient à Folcroft, elle aurait désigné sans hésiter le Dr Harold W. Smith.

Pendant toute l'entrevue, il avait parlé sans la regarder. Il lisait des rapports qui arrivaient par un terminal d'ordinateurs sur son bureau. Il regardait le téléphone comme s'il s'attendait à ce que l'appareil bondisse et tente de l'étrangler. Il tripotait des crayons, regardait par la vitre curieusement teintée et, finalement, après avoir posé trois fois la même question, il lui avait annoncé que la place était à elle.

En s'examinant dans la glace en pied, derrière la porte de sa chambre dans l'appartement de trois pièces qu'elle avait eu la chance de trouver, elle haussa les épaules, en pensant qu'il y avait de pires cas que celui du Dr Smith. Au moins, il lui restait suffisamment de raison pour l'embaucher.

Elle avait essayé de savoir quel genre de doctorat il détenait, puisqu'il n'était pas médecin. Mais il n'avait pas offert d'explication et lui avait simplement dit qu'elle serait entièrement libre. Il ne regarderait pas par-dessus son épaule. Il ne remettrait pas en question ses décisions professionnelles et, en fait, il serait très heureux de ne plus avoir à lui parler.

Cela convenait très bien à Jacki Bell. Il ne l'entendrait pas se plaindre. Elle s'estimait heureuse d'avoir la place.

Dans le temps, le baccalauréat garantissait un emploi. Et puis les lycées et collèges devenant des endroits où l'on dispensait une « éducation pertinente » – avec par exemple des cours de feuillets pour des élèves sachant à peine lire et écrire – le bac s'était dévalué. Il fallait une maîtrise pour décrocher un emploi. Et le même sort frappa la maîtrise. Maintenant, il fallait le doctorat. Mais ça ne durerait pas. Lui aussi serait bientôt jugé sans valeur. Aucun diplôme ne pouvait plus garantir un emploi parce qu'aucun diplôme ne garantissait que

son détenteur possédait une éducation dépassant un-deux-trois-plusieurs.

La seule bonne chose dans tout ça, songea Jacki Bell, c'était que les docteurs ès éducation qui avaient tout déclenché étaient dans le même bain que les autres. Eux aussi découvraient que leurs doctorats ne valaient rien et avaient du mal à trouver du travail. Naturellement, étant des hommes cultivés, ils estimaient qu'ils n'y étaient pour rien. Tout ça, c'était la faute de la vilaine société capitaliste corrompue.

Elle se souvint d'un adage, qu'elle avait lu un jour dans un ouvrage d'essais politiques : « Celui qui crée le déluge se fait souvent mouiller. »

Le Dr Jacqueline Bell fut satisfaite de son image dans la glace et fit bouffer ses cheveux.

On sonna à sa porte.

Elle n'attendait personne mais ce devait être quelqu'un du sanatorium. Comme elle n'avait pas grandi à New York, Chicago ou Los Angeles, elle alla ouvrir sans demander qui était là.

Une femme se tenait sur le paillason, une très belle blonde aux yeux en amande, au corps si pulpeux et si magnifiquement distribué dans une robe moulante que Jacki se sentit immédiatement minable. L'inconnue sourit, en montrant les dents les plus parfaites que Jacki ait jamais vues.

— Docteur Bell ? murmura la dame.

— Oui.

— Enchantée de vous connaître. Je suis le docteur Feinberg.

— Ah bon. Vous êtes de Folcroft ?

— Oui. On m'a demandé de passer vous prendre, en venant.

— C'est vraiment mon jour de chance, dit Jacki. Il fait si chaud que ça ne me disait rien de faire le trajet à pied.

Elle s'écarta et fit entrer le Dr Feinberg.

— Nous sommes en avance, vous savez. Avez-vous déjeuné ? Vous ne voulez pas manger un morceau avec moi ?

Le sourire du Dr Feinberg s'élargit.

— C'est précisément à cela que je pensais.

— Que font ces gens en uniforme bleu dans les couloirs ? demanda Chiun. C'est vous qui les avez placés là ?

— C'est moi, ô Maître de Sinanju, répondit Smith.

— Pourquoi ?

Chiun avait cessé de donner de l'« empereur » à Smith. C'était très bien quand il était loin de Folcroft et ne le voyait que rarement. Mais à proximité, il renonçait au protocole, de crainte que Smith pense qu'il lui était supérieur.

— Parce que j'ai peur que ces gens retrouvent Remo. Je veux qu'il

soit protégé.

— Comment pourraient-ils le trouver ici ?

— Parce que je leur ai dit qu'il était ici, répondit Smith.

— C'est une très bonne raison.

— Chiun, il nous faut ces créatures. Je sais que vous allez être inquiet, parce qu'il est possible que je mette Remo en danger. Mais je dois voir plus loin. Je dois penser à la nation tout entière.

— Et, à elle seule, combien de Maîtres de Sinanju a produit cette merveilleuse nation ? demanda Chiun.

— À elle seule, aucun.

— Et malgré tout, vous pensez que ce pays vaut la vie de Remo ?

— Si vous tenez à l'exprimer ainsi, oui.

— Il vaut la vie de Remo et la mienne ?

— Oui.

— Celle de Remo, la mienne et la vôtre ? insista Chiun.

Smith hocha la tête.

Chiun cracha sur le parquet du bureau de Smith.

— Combien de vies faut-il avant qu'il ne vaille plus ce nombre de vies ? La vie de Remo, simplement parce que quelques grosses personnes dans une ville au climat froid se sont fait manger ?

— Il ne s'agit pas seulement d'elles ni de Boston. Si nous n'arrêtons pas ces... ces créatures, elles pourraient se répandre dans tout le pays. Dans le monde entier. Envahir jusqu'à Sinanju.

— Sinanju ne risquera rien, assura Chiun.

— Elles peuvent aller jusqu'en Corée, Chiun.

— Mais Sinanju existe là où Remo et moi existons. Là où nous sommes, il y a Sinanju. Je veillerai à la sécurité de Remo. Pour vous et votre empereur, il n'y a peut-être pas de sécurité, mais Remo et moi survivrons.

Pendant un moment, les deux hommes s'affrontèrent du regard jusqu'à ce que Smith doive se détourner des yeux noisette brûlants de Chiun.

— Je voulais vous demander quelque chose. Remo me semble aller mal. Pas seulement à cause de ses blessures. Il fume. Hier soir il a mangé un steak. Quand est-ce qu'il a mangé de la viande pour la dernière fois, à part du canard ? Que lui arrive-t-il, Chiun ?

— Son corps a subi un choc, un choc si grand que le corps a oublié. Smith parut interloqué.

— Je ne comprends pas.

— Parfois, quand quelqu'un subit un choc mental, il souffre de ce que vous appelez la maladie d'oubli.

— L'amnésie ?

— Oui. Le corps peut souffrir de la même maladie. C'est ce qui arrive à celui de Remo. Son corps revient à ce qu'il était avant que

j'entreprene son entraînement. Il n'y a aucun moyen d'empêcher ça.

— Vous voulez dire... Est-ce que ça signifie que c'est fini pour lui ? Que Remo est fini ? Qu'il ne retrouvera plus ses talents spéciaux ?

— Personne ne peut le dire, répondit Chiun. Son corps peut entièrement retourner en arrière ou s'arrêter en chemin. Il peut s'arrêter n'importe où et ne plus jamais changer, ou alors atteindre le fond et revenir tel qu'il était juste avant ses blessures. Il n'y a aucun moyen de le savoir parce que chaque homme est différent.

— Oui, je sais.

— Je pensais que vous aviez oublié, dit Chiun, puisque vous considérez Remo comme n'importe quel homme, n'importe quelle cible pour ces créatures-tigres, sans reconnaître qu'il est aussi un Maître de Sinanju.

Les yeux de Chiun fulguraient. Smith sentit, comme cela lui arrivait souvent face à Remo et Chiun, qu'il avait devant lui une force élémentaire de vie et de mort. Smith eut l'impression d'être sur une corde raide.

— Heureusement, il est Çiva, le dieu implacable, n'est-ce pas ?

Il sourit faiblement, introduisant ce sourire dans la conversation comme une petite offrande propitiatoire.

— Oui, il l'est, répliqua Chiun en se levant. Mais même le mortel tigre de la nuit peut être victime des êtres-tigres. Ce qui lui arrivera sera sur vos mains et sur votre tête. Maintenant, si vous êtes sage, vous allez éloigner ces gardes et leurs fusils de la chambre de Remo, parce que je serai là.

Sur ce, Chiun tourna les talons et s'en alla, son kimono traînant derrière lui comme s'il était une jeune mariée galopant vers l'autel parce qu'elle était en retard et que le mariage commençait sans elle.

Sur le seuil, il se retourna.

— Quand Remo ira assez bien, nous partirons tous les deux. Vous vous occuperez vous-même de vos êtres-tigres, parce qu'il sera ailleurs.

— Où irez-vous ? demanda sombrement Smith.

— N'importe où. Hors de votre emploi.

Sheila Feinberg se retint de rire quand elle vit sa photo dans le pavillon de garde, juste à l'intérieur du grand mur entourant le parc du sanatorium de Folcroft.

C'était une photo de la vieille Sheila Feinberg, avec son nez busqué, ses poches sous les yeux et la coiffure désespérée. Elle reçut un choc en constatant à quel point elle avait été moche avant sa métamorphose. La photo lui apprenait aussi que Folcroft était un piège géant attendant de se refermer sur elle.

— Qui c'est ça, votre femme ? demanda-t-elle au gardien, un

homme maigre au ventre disproportionné de buveur de bière, avec des auréoles de sueur sous les aisselles de sa chemise bleue.

— Non, Dieu soit loué, répondit-il en souriant à la belle blonde. Une bonne femme que nous devons guetter. Une malade évadée, peut-être, ou quelque chose comme ça. Regardez cette gueule ! Elle ne reviendra pas. Probable qu'elle est allée se montrer dans une foire. Et d'abord, je ne suis pas marié, prétendit-il en clignant de l'œil à Sheila.

Il examina de nouveau la lettre d'affectation au service de psychothérapie.

— Tout ça est bien en ordre. Vous allez entrer, docteur. Votre service est dans l'aile droite du bâtiment principal. Quand vous serez installée, procurez-vous une carte d'identité. Comme ça, vous n'aurez plus d'ennuis au portail. Naturellement, quand je suis de service, vous n'en aurez jamais parce que je ne risque pas de vous oublier.

Il rendit la lettre. Sheila se rapprocha pour la prendre et le frôla de ses seins.

Le gardien la regarda s'éloigner et éprouva une petite chaleur dans le bas-ventre, qu'il n'avait plus ressentie depuis sa deuxième année de mariage, il y avait huit siècles, et qu'il ne croyait plus possible de ressentir. Allez savoir ! Il avait au moins appris une chose en travaillant à Folcroft, c'était que les psychiatres étaient encore plus dingues que les malades qu'ils soignaient. Celle-là aimait peut-être les vieux gardiens maigrichons au ventre de buveur de bière. Il regarda de nouveau son nom sur le registre d'entrée. Jacki Bell. Dr Jacki Bell. Ça sonnait joliment bien.

Une blouse blanche et un bloc-notes sont des passeports dans n'importe quel complexe hospitalier du monde. Quand elle les eut trouvés dans un placard, Sheila Feinberg put se promener à sa guise dans tout Folcroft.

Elle s'aperçut tout de suite que le grand bâtiment principal en équerre était divisé en deux parties. Tout le devant était consacré à la raison d'être de l'établissement, les soins aux malades. Mais l'aile sud, c'était une autre affaire.

Elle contenait au rez-de-chaussée des ordinateurs et des bureaux. Au premier, il y avait des chambres d'hôpital et au sous-sol, construit sur la pente naturelle du terrain, un gymnase s'étendait presque jusqu'à l'extrémité de la propriété, où de vieilles jetées de bois allongeaient leurs doigts noueux dans les eaux paisibles du détroit de Long Island.

Et, tout autour de l'aile, il y avait un cordon de gardes.

À une autre époque de sa vie, Sheila Feinberg aurait pu se demander ce qui se passait au juste pour exiger une telle sécurité dans un sanatorium, mais elle ne se préoccupait plus de ce genre de choses. Elle ne s'intéressait qu'à retrouver Remo et elle savait qu'il était dans

l'aile sud du bâtiment.

Elle retourna dans le bâtiment principal et, dans les bureaux des Services spéciaux, elle posa pour une photo Polaroid.

— C'est intéressant, ici, dit-elle à la jeune employée.

— Pas mal. On vous fiche la paix, ce qui est bien mieux que dans certaines places où j'ai été.

— C'est mon premier jour, confia Sheila. Au fait, qu'est-ce qu'il y a dans l'aile sud, pour qu'ils aient tant de gardiens ? Quelque chose de spécial ?

— C'est toujours comme ça. À ce qu'il paraît, ils ont un très riche patient là-dedans.

La jeune fille coupa les bords de la photo avec un petit massicot et la monta sur un carton épais, au moyen d'un ciment à caoutchouc.

— Ils effectuent de la recherche pour le gouvernement, là-bas, avec des ordinateurs et des trucs. Probable qu'ils ne veulent pas qu'on détériore leur matériel.

Sheila était plus intéressée par le riche patient.

— Ce monsieur riche est dans cette aile ? Il est marié ? demanda-t-elle en souriant.

La jeune employée haussa les épaules, tout en glissant le carton avec la photo dans un appareil ressemblant à une enregistreuse de carte de crédit. Elle abaissa un levier et le dessus de l'appareil se rabattit. Il y eut un léger sifflement et une âcre odeur de plastique surchauffé.

— Je ne sais pas s'il est marié. Il a son valet de chambre avec lui. Un vieil Oriental. Tenez, docteur. Épinglez ça sur votre blouse et vous pourrez aller n'importe où.

— Même dans l'aile sud ?

— N'importe où. Vous ne pouvez pas soigner vos cinglés si vous ne pouvez pas les approcher, pas ?

— En effet. Il faut que je les aborde.

Sheila sauta le déjeuner dans la grande salle à manger et descendit la colline derrière les bâtiments, vers les vieilles jetées. De toute évidence, elles ne servaient plus mais paraissaient encore assez solides. Elle nota cette information dans sa mémoire.

En se retournant vers le grand bâtiment, elle fut surprise de voir que les fenêtres de l'aile sud étaient des miroirs, des glaces sans tain. De l'intérieur, on pouvait voir à l'extérieur mais personne ne pouvait regarder de dehors à l'intérieur. Elle songea un instant que l'homme blanc pourrait être en train de l'observer. Au lieu de l'effrayer, cette pensée l'excita. Elle bâilla, un grand bâillement de félin, et sourit aux fenêtres du premier, au-dessus du gymnase.

Après le déjeuner, son insigne lui permit de franchir le cordon de gardes autour de la porte du premier étage de l'aile sud. Elle se trouva

dans un corridor d'hôpital tout à fait banal, avec son odeur traditionnelle de renfermé et de désinfectant.

Elle n'avait pas besoin de voir Remo pour savoir où il était. Elle le sentit, en longeant le couloir. Elle suivit l'odeur jusqu'à une chambre tout au fond. C'était bien l'odeur de Remo mais un peu différente. Il y avait aussi une âcre senteur de brûlé. Elle reconnut de la fumée de cigarette.

Elle s'approcha de la porte. Pendant un moment, l'envie de pousser cette porte et d'entrer fut presque irrésistible. Elle se retint en flairant une autre odeur, de jasmin et d'herbes aromatiques, venant du vieil Oriental. Elle l'avait sentie dans l'appartement des combles, à Boston, après avoir dégagé son nez du poivre répandu sur le palier.

La chambre portait le numéro 221-B. Sheila suivit un autre couloir et découvrit un escalier donnant sur une issue de secours. Au coin du bâtiment, le palier de l'escalier d'incendie longeait toute la façade pour passer devant les fenêtres des chambres du premier étage.

Idéal, pensa-t-elle. Idéal. Elle retourna au service de psychothérapie pour tuer le temps et tirer des plans.

Dans la chambre 221-B Chiun annonça à Remo, qui tirait sur une cigarette :

— Ils sont ici.

— Comment le savez-vous ?

Remo commençait à avoir un peu assez de la crainte de Chiun de ces êtres-tigres. Ce qui serait bien, pensait-il, ce serait des vacances dans les Caraïbes. Et un grand *pina colada*.

— Comme tu l'aurais su il y a à peine une semaine. Grâce à mes sens, rétorqua Chiun.

— Laissez tomber, dit Remo.

— Ils sont néanmoins ici, répéta tristement Chiun.

Comment pouvait-il sauver Remo des tigres si Remo était non seulement incapable de se protéger mais s'en fichait éperdument ? Quelques instants plus tôt des pas dans le couloir s'étaient approchés de la porte, arrêtés et rapidement éloignés. Ce n'était pas les pas d'un être humain normal. Au lieu de l'infinitésimal laps de temps entre la pose du talon et celle des orteils, ces pas se posaient d'un coup, avec un son étouffé mais continu, comme si la plante du pied était ronde et bombée. Comme les coussinets d'un tigre.

— Vous vous occuperez d'eux, dit Remo. En ce moment, je pense à des côtes de porc. Avec de la compote de pommes et de la purée. Oui, des côtes de porc.

Trois membres de la bande de Sheila Feinberg qui l'avaient accompagnée à Rye pénétrèrent ce soir-là dans Folcroft, en escaladant le mur qu'elle leur avait indiqué, à l'heure qu'elle leur avait donnée.

20 heures précises.

À 20 h 12, ils étaient dans le couloir menant à la chambre de Remo. Le gardien qui montait la garde à la porte avait déjà été retiré par Smith, à la demande de Chiun. Il n'y avait donc personne pour les intercepter alors qu'ils reniflaient et grondaient dans le couloir vers la chambre 221-B où Remo se prélassait dans son lit, le ventre plein de homard et de côtes de porc.

Mais les trois intrus ne passèrent pas inaperçus.

Dans la chambre de Remo, Chiun se leva de sa natte et courut vivement à la porte. Remo ne l'entendit même pas bouger.

Dans son bureau juste au-dessous du corridor, le Dr Smith jeta un coup d'œil à un écran de télévision et vit deux femmes et un homme suivre le couloir. Il en eut froid dans le dos, un froid qu'il n'avait pas éprouvé depuis qu'il avait vu les résultats des atrocités des nazis à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Les trois êtres-tigres étaient pliés en deux, leurs mains frôlant presque le sol alors qu'ils passaient d'une porte fermée à l'autre, en flairant. Une des femmes tourna la tête, juste devant une des caméras dissimulées. Elle retroussait les lèvres sur ses dents. Ses yeux brillaient d'un éclat inhumain. Pour la première fois, Smith voyait à quel point ces êtres étaient devenus des animaux.

Il ouvrit précipitamment le tiroir central de son bureau, s'empara d'un automatique de calibre 45 et se précipita vers l'escalier montant au corridor au-dessus.

Chiun attendait derrière la porte de la chambre d'hôpital quand Remo s'assit dans son lit.

— Ils sont là, dit Chiun.

— Je l'ai bien compris.

— Alors qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais aider.

— Aider qui à quoi ? Repose ton ventre plein.

— Ce n'est pas parce que j'ai mangé quelque chose de bon que je ne peux pas vous aider !

Chiun se détourna, l'air écoeuré, écartant Remo d'un geste de la main.

De l'autre côté de la porte, les trois êtres-tigres grattaient le métal ignifugé recouvrant le bois. Il leur suffisait de tourner le bouton pour entrer dans la chambre, mais ils n'en faisaient rien. Ils grattaient. Leurs ongles faisaient un bruit léger, insistant, comme le miaulement de chats oubliés dehors alors que la nuit tombe.

Ils ronronnaient.

Smith poussa les deux battants de la porte d'incendie donnant dans le couloir. Il retint une exclamation à la vue des trois personnes grattant à la porte et se colla contre le mur, pour ne pas être surpris

par quelqu'un qui l'aurait suivi. Il leva son pistolet et cria :

— Ça suffit ! Écartez-vous de cette porte. Couchez-vous par terre, tous les trois !

Ils se tournèrent vers lui. Leur expression n'aurait eu sa raison d'être que si Harold W. Smith avait été un gigot dans sa sauce odorante.

Dans la chambre, Chiun et Remo entendirent la voix de Smith.

— Qu'est-ce que cet imbécile vient faire ici ? bougonna Chiun.

Les trois membres de la meute de Sheila Feinberg s'écartèrent de la porte et se dirigèrent vers Smith, les bras levés, les doigts crochus, la bouche ouverte et bavante.

— Ça suffit, répéta froidement Smith. Ne bougez plus !

Le pistolet était ferme dans sa main droite, près de la hanche.

Les deux femmes et l'homme continuèrent d'avancer. Smith attendit qu'ils se soient éloignés de la porte pour répéter son ordre.

— Tous les trois. Couchés par terre !

Mais au lieu d'obéir, les trois se déployèrent et se ruèrent sur Smith en grondant. Il tira une balle qui atteignit l'homme en pleine poitrine et le souleva de terre avant de le projeter sur le sol de marbre.

Dans la chambre 221-B, Remo rejeta ses couvertures.

— C'est Smitty. Il a besoin de secours !

— Recouche-toi !

— Allez vous faire voir, petit père. Je vais aider.

— Toi ? dit dédaigneusement Chiun. J'y vais.

Il sortit dans le couloir, laissant Remo, curieusement fatigué et vide, assis au bord du lit.

Sur l'escalier de secours, devant la fenêtre de Remo, Sheila Feinberg se releva après être restée allongée pendant quatre heures. Elle s'étira. Ses muscles étaient souples, elle était prête.

Elle regarda par une minuscule éraflure qu'elle avait découverte dans le coin de la glace de la chambre et vit Chiun sortir dans le couloir.

À l'instant où la porte se referma sur lui, Sheila prit son élan, se jeta contre la fenêtre, la brisa et atterrit sur ses pieds à côté du lit de Remo.

Il sursauta et la regarda bouche bée. Elle lui ronronna :

— Bonsoir, mon chou. Tu m'as manqué.

Dans le couloir, les deux femmes étaient tapies devant Smith, à un mètre cinquante l'une de l'autre et de lui. Smith hésitait à tirer. Il braqua son automatique sur l'une, puis sur l'autre, et leur ordonna encore une fois de se coucher par terre. Elles répondirent en crachant comme des chats.

Chiun vit se tendre les muscles du mollet dépassant d'une jupe. Le

bond n'allait pas tarder.

Comme une brise bleue, il passa entre les femmes et Smith.

Il donna une claque à la main armée du pistolet. L'arme tomba avec un grand bruit métallique de marteau jeté sur du carrelage. Les deux femmes bondirent sur Smith mais Chiun était entre elles et leur proie.

Une main gauche levée arrêta une des femmes aussi totalement que si elle s'était empalée à toute vitesse sur une lance. L'autre tourna la tête pour mordre Chiun à la gorge. Il glissa simplement sous son menton et se redressa, presque nonchalamment, avec un coude posé sur un point situé juste au-dessus de l'estomac de la femme. Elle vida tout l'air de ses poumons dans un long sifflement et s'écroula sur sa camarade.

Smith écarta Chiun et se pencha sur elles.

— Elles sont mortes !

— Bien sûr, dit Chiun.

— Je les voulais vivantes.

— Elles vous voulaient mort, répliqua Chiun. Elles étaient peut-être plus intelligentes que vous... Aucune n'est celle qui était ici plus tôt.

Chiun repartit en courant vers la chambre, Smith sur ses talons.

Quand ils y entrèrent, elle était vide.

Du verre brisé jonchait le sol. Chiun se précipita à la fenêtre. Une femme dévalait la pente, courant vers les jetées derrière Folcroft. Elle portait Remo sur son épaule, apparemment sans effort, comme un homme costaud portant un épais tapis.

— Aïïïïe ! glapit Chiun et il sauta par le carreau cassé.

Smith se pencha et le vit bondir par-dessus la rampe de l'escalier d'incendie pour atterrir deux étages plus bas en courant déjà. Smith enjamba la fenêtre en prenant soin de ne pas se couper sur les débris de verre et le suivit en empruntant l'escalier.

Devant eux, amarré à une jetée, il y avait un cabin-cruiser Silverton de huit mètres cinquante, avec un capot Bimini.

La femme jeta Remo dans le cockpit, détacha l'amarre d'une vieille bitte rouillée et sauta à bord.

Chiun n'était plus qu'à douze mètres de l'appontement.

Il était sur la jetée quand les moteurs jumeaux de la grosse vedette vrombirent. L'embarcation démarra, le nez en l'air, et fila dans la nuit tombant sur les eaux froides du détroit de Long Island.

Quelques instants plus tard Smith, à côté de Chiun, regarda le bateau tous feux éteints disparaître dans l'obscurité.

Smith se crut obligé de poser une main sur l'épaule du vieux Coréen.

Chiun ne parut pas la sentir et, en le regardant, Smith songea que le vieil Oriental de plus de quatre-vingts ans, qui savait tant de choses,

était bien fragile et bien petit.

Il serra les épaules de Chiun, amicalement, avec ce sens de la camaraderie que l'on partage quand on souffre d'une perte mutuelle.

— Mon fils est mort, murmura Chiun.

— Non, Chiun. Il n'est pas mort.

— Il sera mort, répéta Chiun.

Sa voix était sourde, chuchotante, comme si le choc avait privé ses cordes vocales de la faculté d'exprimer une émotion.

— Parce qu'il ne peut plus se protéger, ajouta-t-il.

— Il ne mourra pas, déclara Smith avec fermeté. Pas si j'ai mon mot à dire.

Sur ce, il tourna les talons et remonta vers son quartier général de Folcroft. Il avait beaucoup de travail et la nuit ne faisait que commencer.

CHAPITRE XI

Remo, qui avait été assommé par une droite de Sheila Feinberg à la tête, une méchante droite qu'il n'avait même pas vu venir, reprit connaissance quand les puissants moteurs rétrogradèrent pour s'arrêter. Il sentit le bateau en heurter légèrement un autre.

Alors qu'il secouait la tête pour s'éclaircir la vue et les idées, la forte main de Sheila lui empoigna le biceps droit et serra fort. Cela lui fit mal.

— Allez, venez, ordonna-t-elle et elle le poussa vers la rambarde du Silverton.

Il faisait nuit noire, maintenant, et l'odeur iodée du détroit était plus forte, comme si la disparition du jour avait soulevé un couvercle. Sheila aida Remo à enjamber le plat-bord pour passer dans un autre bateau rapide plus petit. Elle ne lui lâcha pas le bras un seul instant.

Remo estima que ça commençait à bien faire. Il dégagea son bras. Ou plutôt il essaya. Les doigts de Sheila, comme des serres, serraient toujours le muscle.

Il se demanda s'il était réellement faible à ce point. Il fit une nouvelle tentative et Sheila lui dit :

— Continuez comme ça et vous serez rendormi. C'est ça que vous voulez ?

— Non. Ce que je veux, c'est une cigarette.

— Navrée. On ne fume pas.

Dans l'obscurité, Remo distinguait le contour d'une grande caisse, à l'arrière du bateau.

— Par ici, dit Sheila en pilotant Remo.

En s'approchant, il vit que la caisse était une cage aux barreaux de fer, à peu près de la taille de deux machines à laver, côte à côte. Des rideaux noirs étaient pliés sur le dessus. D'une main, Sheila ouvrit la porte de la cage et y poussa Remo.

— Là-dedans.

— Est-ce bien nécessaire ? demanda-t-il.

— Je ne peux pas passer mon temps à m'inquiéter et à surveiller si vous ne sautez pas par-dessus bord. Là-dedans !

— Et si je refuse ?

— Vous y entrerez quand même. Je suis vraiment très forte, vous savez.

Même dans le noir, les yeux et les dents de Sheila luisaient, captaient de lointaines lumières et renvoyaient des reflets aigus

comme des dagues.

Remo décida de tenter le coup. Il arracha son bras, cette fois en pivotant entièrement pour mettre toute la force de son poids dans la manœuvre. C'était le genre de mouvement qu'il connaissait par cœur. Il le faisait sans y penser, avant. Mais à présent, il eut besoin de prévoir chaque geste avant de l'accomplir. La mémoire musculaire, la faculté qu'avait le corps d'effectuer des tâches de routine sans l'aide du cerveau, l'avait abandonné. C'était cette faculté qui caractérisait le grand athlète, la grande dactylo, la grande couturière. La mémoire de ce que le corps doit faire, gravée dans les muscles et outrepassant le cerveau.

La manœuvre réussit et il sourit. Alors que son corps pivotait, il sentit son bras échapper à la main de Sheila Feinberg. Il était libre. Mais il lui tournait le dos et c'était une chose contre laquelle l'art de Sinanju mettait en garde. Avant qu'il puisse s'en souvenir et se déplacer, Sheila lui sauta sur le dos, ses deux mains lui entourèrent le cou, serrèrent, pressèrent, cherchant les artères de la gorge. Il sentit un pouls battre lourdement dans son gosier au moment où l'afflux de sang au cerveau était coupé. Des ténèbres l'envahirent. Il tomba sur le pont. Il sentit qu'il tombait, au moment où ses yeux se fermaient, mais ce fut tout. Il ne sentit pas Sheila le pousser dans la cage, refermer la porte au cadenas, faire retomber les rideaux noirs tout autour.

Pendant que Remo dormait, le bateau démarra et Sheila s'éloigna, laissant le gros Silverton dériver au hasard et au gré des courants dans le détroit de Long Island.

Elle mit cap à l'est et donna tous les gaz, rugissant dans la nuit pour les quatre-vingt-dix minutes de traversée jusqu'à Bridgeport.

Remo se réveilla de nouveau quand le bateau s'arrêta. Sheila Feinberg passa les mains entre les barreaux de la cage et les referma autour de son cou.

— Nous pouvons faire ça facilement ou à la dure, gronda-t-elle. Facilement, vous restez bien tranquille et vous pouvez être réveillé. À la dure, au moindre bruit je vous rendors. Mais si je dois recommencer, vous aurez de nouvelles cicatrices.

Remo opta pour la facilité, en pensant que s'il ne lui causait pas d'ennuis elle lui donnerait peut-être ce qu'il voulait le plus dans la vie.

Une cigarette.

Puis un steak. Bleu, bien saignant, avec un beau jus coulant de partout, comme il avait mangé une fois dans un restaurant de Weekhawken, New Jersey.

Remo évoqua un moment ce steak, en savourant son goût en pensée. Puis il se rappela où il était et avec qui, et l'idée d'un steak bleu le fit frémir.

Chiun surveilla Smith qui retirait les cadavres du couloir, puis il rentra dans la chambre en refusant de lui parler. Smith, d'ailleurs, était trop occupé pour causer. Il retourna directement dans son bureau.

Le nom de Smith était inconnu de tous les milieux gouvernementaux. Sa photo n'ornait le mur d'aucun bureau de Washington, offrande photographique destinée à protéger son fier possesseur de la foudre, des inondations et de la révocation.

Mais, à sa manière anonyme, il commandait de plus puissantes armées qu'aucun homme aux États-Unis. La plupart des leviers qui faisaient tourner les rouages du gouvernement aboutissaient dans son bureau. Des milliers de gens étaient ses salariés directs. Des milliers d'autres travaillaient pour d'autres agences mais leurs rapports arrivaient à CURE, même si pas un seul ne le savait, même si aucun d'eux n'aurait obéi à un ordre direct de Smith s'il avait été remis en mains propres par un régiment de Marines.

Le jeune président qui avait choisi Smith pour diriger CURE, l'organisation secrète, avait choisi sagement. Il avait désigné un homme pour qui le prestige personnel et le pouvoir ne signifiaient rien. Smith ne s'intéressait qu'au pouvoir nécessaire pour bien faire son travail. Il était ainsi fait que jamais il n'abuserait de ce pouvoir.

Et maintenant, Smith l'utilisait.

En quelques minutes, des hélicoptères militaires quadrillèrent le détroit de Long Island, à la recherche d'un Silverton de huit mètres cinquante à rouf Bimini.

Des agents fédéraux surveillaient les ponts, les tunnels et les postes de péage entre Rye dans l'État du New York, et Boston, Massachusetts. On leur avait dit qu'ils cherchaient un diplomate enlevé après qu'on lui eut accordé l'asile politique aux États-Unis. Son nom était secret mais il avait les cheveux et les yeux noirs, des pommettes saillantes et des poignets très épais. Le reste était très « motus et bouche cousue ».

Les services de sécurité des aéroports et les inspecteurs maritimes de toute la côte Atlantique furent mis en état d'alerte pour guetter le même type d'individu. Tout ce qu'ils savaient, c'était qu'il était important de le retrouver.

Après avoir mis toutes ces forces au travail, Smith s'assit dans son bureau pour attendre. Il pivota dans son fauteuil, pour contempler le détroit de Long Island. Il n'était pas trop confiant parce que le gouvernement était comme cette eau qu'il regardait. L'action de l'eau pouvait être prédite, parce que ses marées étaient prévues, mais comment la contrôler ?

Il en était ainsi du gouvernement. Parfois on pouvait prédire son cours mais seul un fou croirait pouvoir le contrôler. Tout comme les eaux du détroit. Elles affluaient et refluaient depuis des centaines, des

milliers d'années. Et dans des centaines et des milliers d'années, quelqu'un d'autre serait assis dans le fauteuil de Smith et contemplerait les eaux. Et elles continueraient d'affluer et de refluer, selon leur propre rythme.

Le téléphone sonna. Ce n'était pas le bon téléphone, ce n'était pas l'appel que Smith espérait.

— Oui, monsieur le Président, dit-il.

— O Je croyais que je ne vous appellerais plus, mais que diable se passe-t-il ?

— Comment cela, monsieur le Président ?

— Je reçois des rapports. On dirait que tout ce gouvernement a été mis en état d'alerte. Vous en êtes responsable ?

— Oui, monsieur le Président.

— Pourquoi, alors que vous êtes censé vous occuper de ce gâchis de Boston ?

— Cela fait partie du gâchis de Boston, monsieur le Président.

— Je croyais que votre arme secrète aurait déjà résolu tout ça.

Il y avait du sarcasme dans la voix traînante et onctueuse du Président.

— Cette arme secrète a été blessée et capturée, monsieur le Président. Il est important qu'il soit trouvé avant...

— Avant qu'il parle ? interrompit le Président.

— Oui. Ou avant qu'il soit tué.

Le Président soupira.

— S'il parle, il abat le gouvernement. Pas simplement le mien, mais tout le concept, toute la structure du gouvernement constitutionnel. Je suppose que vous le savez.

— Je le sais, monsieur le Président.

— Comment pouvons-nous l'empêcher de parler ?

— En le retrouvant.

— Et ensuite ?

— S'il y a le moindre danger qu'il révèle ce qu'il ne devrait pas, je m'en occuperai, dit Smith.

— Comment ? demanda le Président.

— Je ne pense pas que vous ayez envie de connaître la réponse à cette question, monsieur le Président.

Le Président, qui comprenait fort bien qu'il venait d'entendre un homme promettre d'en tuer un autre si cela devenait nécessaire pour l'intérêt de la nation, murmura tout bas :

— Oh ! Je vous laisse faire.

— Ce serait le mieux. Nous avons détruit quelques créatures de Boston. Cela devrait réduire le pourcentage des morts.

— Réduire est une piètre consolation. Je ne crois pas que le peuple américain sera réconforté si je lui dis que nous avons réussi à réduire

le pourcentage d'assassinés de soixante-sept pour cent. De six par jour à deux.

— Non, monsieur le Président, sans doute pas. Nous continuons d'y travailler.

— Bonne nuit, dit le Président. Quand tout sera fini, en supposant que nous nous en tirions, je crois que j'aimerais faire votre connaissance

— Bonne nuit, monsieur le Président, répondit Smith sans se compromettre.

L'appel suivant était celui que Smith attendait. Un agent des Gardes-Côtes, qui croyait s'adresser à un agent du FBI pour le canton de Westchester, rapporta qu'un hélicoptère avait découvert un Silverton de huit mètres cinquante, dérivant tous feux éteints dans le détroit de Long Island. Il n'y avait personne à bord.

Son propriétaire était un dentiste du New Jersey qui disait avoir vendu le bateau huit heures plus tôt à peine, pour vingt-sept mille dollars. Comptant et en espèces. L'acheteur était un jeune homme qui portait un gros médaillon représentant un soleil.

Smith remercia et raccrocha.

Et voilà. L'impasse. L'homme au médaillon était un des êtres-tigres, celui que Smith avait tué dans le couloir, devant la chambre de Remo. La piste s'arrêtait là.

Smith attendit toute la nuit près du téléphone, mais il ne sonna plus.

CHAPITRE XII

Il faisait encore nuit quand le petit avion à réaction se posa sur une piste bosselée. Quand l'appareil fut bien arrêté, Remo sentit qu'on traînait sa cage jusqu'à la porte de la soute. Puis elle fut lancée au sol, d'un mètre cinquante de haut.

— Hé, bon Dieu, ça fait mal ! glapit Remo.

Sa voix se répercuta à l'intérieur de la cage, étouffée par les épais rideaux noirs.

Puis ce fut un silence, avant qu'il entende démarrer les moteurs de l'avion. Ils semblaient être juste au-dessus de sa tête. Dans le temps, Remo avait été capable de fermer ses oreilles comme on ferme les yeux, mais il n'y arrivait plus.

Le hurlement aigu des moteurs persista, allant en crescendo, et le faisant grincer des dents. Enfin l'avion s'ébranla, roula sur la piste, décolla et le bruit décrût puis se tut.

La nuit était calme, on n'entendait que le crissement des insectes, qui avaient l'air de faire l'appel de tous les insectes qui avaient jamais vécu.

Remo rêvait d'une cigarette. Le rideau fut soulevé d'un côté et rejeté sur le dessus de la cage. Sheila Feinberg était là, derrière les barreaux, vêtue d'un short qui lui couvrait à peine le mont de Vénus et d'une saharienne kaki qui avait du mal à contenir ses seins énormes.

— Comment ça va ? demanda-t-elle.

— Très bien, répondit Remo. C'est fou ce que le temps passe vite quand on s'amuse.

— Vous voulez sortir de là ?

— Oui, ou alors envoyez-moi la femme de chambre. Ce qui vous arrange le mieux.

Sheila s'appuya contre les barreaux.

— Écoutez. Je crois que vous savez maintenant que je suis la plus forte. Si vous vous en souvenez bien et si vous ne cherchez pas à vous échapper, je vous laisserai sortir. Mais si vous devez être difficile, vous resterez dans la cage. À vous de choisir.

— Laissez-moi sortir.

— Bon. Ça vaut mieux pour tout le monde.

Sheila tira une clef de la poche de son short, que Remo avait cru trop serré pour permettre l'introduction de quoi que ce soit, et ouvrit le cadenas.

Remo sortit en rampant sur l'asphalte craquelé de la piste, se

redressa et s'étira.

— Ah ! Ça fait du bien !

— Bon. Allons-y, dit Sheila.

Elle se dirigea vers une jeep garée en bordure de piste. Remo y monta alors qu'elle mettait en marche.

— Un mot, dit-il. Vous êtes Sheila Feinberg, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vos photos ne vous flattent pas.

— Mes photos me représentent comme j'étais avant. Il y a bien longtemps.

Remo hocha la tête.

— Et où sommes-nous, ici ?

— En République dominicaine. À trente kilomètres de Saint-Domingue.

— Vous m'avez fait faire un sacré chemin, rien que pour me tuer.

— Qui va vous tuer ? s'exclama Sheila. J'ai d'autres projets pour vous.

Elle se tourna vers lui et lui sourit, montrant un sourire plein de dents qui ne mirent pas du tout Remo à l'aise.

— Quels projets ? demanda-t-il.

— Vous entrez au haras comme étalon, déclara-t-elle et elle éclata de rire en accélérant sur un étroit chemin de terre menant vers des collines lointaines.

Remo s'installa confortablement, pour profiter de la balade, s'il le pouvait. Il regrettait de ne pas avoir de cigarette.

Ils s'arrêtèrent à une ferme blanche, au bord d'un champ de canne à sucre d'environ un hectare.

La canne avait été coupée depuis longtemps. Coupée et emportée.

Il ne restait que de petites touffes, parsemant le champ comme quelques mèches vagabondes sur un crâne chauve. Les tiges coupées étaient sèches et craquantes.

La petite maison était propre et bien approvisionnée. Au-dehors, un groupe électrogène à moteur fournissait l'électricité, pour l'éclairage et le réfrigérateur. La première chose que Remo chercha, et trouva dans un placard de la cuisine, fut des cigarettes. Il en alluma une aussitôt et savoura le goût de la fumée qui déposait des particules de goudron sur ses dents, ses gencives et sa langue pour suivre ensuite son chemin toxique vers les poumons.

La seconde chose qu'il chercha, et trouva dans le réfrigérateur, fut un paquet de Twinkies. Il arracha la cellophane avec les dents et fourra le petit gâteau fondant dans sa bouche. Deux des plus grands plaisirs de la vie, pensa-t-il. Une cigarette, et une boule de sucre raffiné enduite de chocolat.

Il n'y avait pas très longtemps, il vivait uniquement de riz, de

poisson, de canard et parfois de légumes verts. Depuis combien de temps n'avait-il rien mangé de sucré ? Comment avait-il pu s'en passer pendant si longtemps ?

Remo avait un deuxième Twinkie dans la bouche quand Sheila apparut à la porte de la cuisine. Elle s'était changée et portait une longue robe de gaze blanche qui ne laissait rien de son corps à l'imagination mais l'offrait au contraire en cadeau à Remo. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, la referma brutalement, repoussa Remo et lui écrasa violemment sa cigarette dans un cendrier.

— Hé ! Je la fumais ! protesta-t-il.

— Il est grand temps que vous appreniez que fumer est mauvais pour la santé, répliqua-t-elle et elle revint vers lui pour le frôler de ses seins. En revanche, moi je serai très bonne pour votre santé.

Remo, son Twinkie à la main, sentit autre chose qu'il n'avait pas ressenti depuis des années... du désir, un désir sexuel brûlant. L'art de Sinanju avait fait de lui un tombeur de femmes, quand il le voulait, lui avait enseigné des techniques qui les rendaient folles de frénésie. Mais en faisant de l'amour physique un art et une science, Sinanju l'avait rendu ennuyeux. Remo ne se rappelait pas la dernière fois qu'il avait été excité.

Jusqu'à présent.

Il fourra le reste du Twinkie dans sa bouche et prit Sheila Feinberg dans ses bras. Ses pulsions charnelles lui faisaient oublier que cette femme lui avait déchiqueté la gorge et le ventre quelques semaines plus tôt.

Il caressa son dos lisse, sentit la fermeté des chairs sous le nylon léger. Puis il appliqua ses mains sur les rondeurs fessières et sentit, avec plaisir, que son propre corps réagissait.

Elle lui offrit sa bouche et il lui prit les lèvres.

Après quoi, Sheila Feinberg souleva Remo et le porta dans la chambre, où elle le déposa très gentiment sur le lit.

— Est-ce que ça veut dire que nous sommes ensemble ? demanda Remo.

Sheila ôta sa robe et s'allongea à côté de lui.

— Tu es ici pour fournir les services d'un étalon. Alors fournis.

Remo s'exécuta. Pendant trente bonnes secondes.

Le même art qui avait tué le désir était tué par le retour du désir. Tout fut terminé avant qu'il s'en rende compte. Il fut très embarrassé par son manque de contrôle.

— Tu n'es pas fameux, se plaignit Sheila en pinçant les lèvres.

— Je ferai mieux la prochaine fois, promit-il.

— Tu auras toute la pratique possible.

Froidement, sans le moindre rayonnement d'après l'amour, elle se leva du lit et sortit en fermant la porte à clef.

— Dors, dit-elle à travers le battant. Tu as besoin de te reposer.

Remo n'en fut pas fâché. Il avait glissé le paquet de cigarettes dans sa poche avant de quitter la cuisine. Il les prit, en alluma une et fuma confortablement au lit, en laissant tomber la cendre sur le plancher et en pensant que la vie était affaire de moments choisis.

Il y avait dix, douze ans, avant qu'il n'entre à CURE, il imaginait peu de choses plus délectables que d'être l'esclave d'amour d'une blonde voluptueuse dont la seule exigence serait d'être bien et souvent baisée. Et maintenant qu'il l'avait, il était mal à l'aise.

Il fuma trois cigarettes, les écrasa par terre, poussa les mégots sous le lit et s'endormit. Il dormit comme une masse. Quand il se réveilla, au matin, la porte était entrouverte.

Sheila était toute nue à l'évier de la cuisine, le corps éclatant de force et de santé, un dépliant central de perfection cotée X.

— Tu veux qu'on fasse ça avant ou après manger ? demanda-t-elle quand Remo entra.

— Après.

Remo vit le déjeuner sur son assiette. Du bacon cru et un bol d'œufs crus.

— Avant, rectifia-t-il.

— Après, dit-elle.

— Ces trucs ne sont pas cuits !

— Je ne veux pas tripoter ce fourneau.

— Qui peut manger ça ? demanda Remo mais déjà Sheila était attablée et mangeait, en faisant glisser les minces tranches de lard de poitrine dans son gosier, comme une finaliste dans un concours de gobage de poissons crus.

— J'ai fait de mon mieux, dit-elle sèchement. Si mon petit déjeuner ne te plaît pas, c'est bien dommage. Mange des céréales.

— Je vais faire cuire ça, dit Remo en prenant son assiette et son bol.

— Ne touche pas à ce fourneau ! Mange des céréales.

Remo mangea un Twinkie. Quand il eut fini, Sheila posa une main forte sur son épaule et le conduisit dans la chambre.

— Viens, l'As. Nous allons voir si tu peux tenir une minute, aujourd'hui.

Remo la suivit, en se demandant vaguement ce que tout ça voulait dire, mais sans trop se faire de souci. Du moins pas avant d'avoir fini les cigarettes.

C'était le troisième jour, à Folcroft. Des autopsies des trois êtres-tigres avaient été pratiquées et confirmaient les pires craintes de Smith. Tous trois avaient subi une métamorphose chromosomale. Ils n'étaient plus, en fait, des êtres humains. Ils étaient autre chose, à mi-

chemin entre l'homme et la bête. Smith avait peur que cette chose qu'ils étaient devenus soit plus forte et plus intelligente, et même plus sanguinaire que l'homme.

Les morts continuèrent à Boston, mais leur nombre déclina. Peut-être était-ce dû à la présence de la Garde Nationale, patrouillant constamment. Plus probablement, pensait Smith, les trois morts avaient décimé les forces des êtres-tigres. Cela signifiait que Sheila Feinberg – Smith était maintenant certain que c'était elle qui avait enlevé Remo – n'était pas retournée à Boston. Si elle y avait été, elle aurait créé d'autres monstres. Le pourcentage de crimes remonterait.

Il y avait une autre pensée qui rongait Smith ; une pensée à la fois si effrayante et douloureuse qu'il s'efforçait de la chasser. Mais elle revenait sans cesse. Et si Sheila avait enlevé Remo pour en faire un être-tigre ? Remo, avec tous ses talents, mais associés à une sauvagerie animale instinctive ? Il avait été intenable avant et maintenant ce serait pire ; il devait donc être arrêté. Dans ces – circonstances, il n'y avait qu'un seul homme au monde capable de s'en charger.

Mais comment Smith pourrait-il aborder ce sujet ?

Il frappa légèrement à la porte de la chambre du premier étage. Il ne reçut pas de réponse, alors il entra.

Chiun portait un kimono blanc de purification et il était assis sur sa natte au centre de la pièce. Les rideaux des deux fenêtres étaient fermés. Aux quatre coins de la chambre obscure, dépouillée de meubles, quatre bougies vacillaient. Devant Chiun, de l'encens brûlait dans un petit bol de porcelaine.

— Chiun ? murmura Smith.

— Oui.

— Je suis navré. Il n'y a pas de nouvelles de Remo. Cette femme et lui semblent avoir disparu de la surface de la terre.

— Il est mort, dit Chiun d'une voix morne.

— Comment pouvez-vous en être certain ?

— Parce que je le souhaite, avoua Chiun après un silence.

— Vous ? Vous le souhaitez ? Mais pourquoi, mon Dieu ?

— Parce que si Remo n'est pas mort, il deviendra l'un d'eux. S'il devient l'un d'eux, cent générations de Maîtres de Sinanju exigeront que je le renvoie à la mer. Même s'il est mon fils. Parce que je l'ai instruit et lui ai donné Sinanju, je ne puis jamais permettre qu'il soit mal employé. Alors, parce que je ne veux pas... (Chiun ne put se résoudre à employer le verbe « tuer ») parce que je ne veux pas le retirer, je souhaite qu'il soit déjà mort.

— Je comprends, dit Smith.

Il avait la réponse à sa question. Si Remo était transformé, Chiun le supprimerait. Il faillit lui dire merci, avant de se reprendre.

Le vieux Coréen laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Smith savait

qu'il ne dirait plus rien. Il se demanda pendant combien de jours devaient se poursuivre les rites funèbres de Sinanju.

Remo devinait maintenant pourquoi Adam et Ève avaient conclu un pacte avec le diable pour sortir du paradis. Parce que c'était vraiment trop barbant.

Six jours. Le temps était toujours au beau fixe. Sheila était toujours belle et consentante.

Remo n'avait rien à faire que traîner dans la maison et s'exécuter quand Sheila le voulait.

Il s'embêtait à mourir.

Pour tout aggraver, il n'avait plus de Twinkies et bientôt plus de cigarettes. Les cigarettes auraient pu durer, mais Sheila avait cette exaspérante habitude de courir partout et chaque fois qu'elle voyait une cigarette, elle l'écrasait dans un cendrier.

Elle ne l'éteignait pas tout simplement, à petits coups, comme une personne civilisée, pour que Remo puisse au moins récupérer le mégot. Non, elle les écrasait avec tant de force qu'il n'en restait plus rien que de la poussière de papier et de tabac. Pas moyen de sauver les mégots. Et elle jetait aussi les allumettes qu'il avait maintenant l'habitude de cacher sous le matelas.

La croûte ne valait pas cher non plus. Sheila refusait d'utiliser le fourneau ou de permettre qu'on l'utilise. Elle mangeait de la viande crue avec ses mains, laissant dégouliner le sang de chaque côté de sa bouche. Quand elle avait fini, elle léchait ses doigts rouges en regardant Remo comme s'il était 165 livres de filet mignon ambulant.

Remo vivait de biscuits et de conserves. Il commença à se rappeler le bon vieux temps où les rizières étaient pleines de riz pour le monde entier et les océans pleins de poissons. Mais le riz et le poisson ne lui manquaient pas tellement, dans le fond.

Il se demandait de temps en temps ce que faisait Chiun et s'il le reverrait un jour. Chiun l'avait probablement déjà oublié, pensait-il, et cherchait quelqu'un d'autre à entraîner. Remo s'en fichait un peu. Il avait eu assez d'entraînement et de rouspétance. Il avait aussi bien assez de Smith et de toutes ces heures de travail passées à essayer de tout faire et d'être partout à la fois. Assez. Assez. Assez.

Remo sortit sur la petite véranda entourant la maison blanche. Il y avait une balustrade en bois d'un mètre de haut tout autour. Remo s'y accouda. Il se souvint que Chiun l'avait entraîné en le faisant courir sur d'étroites rampes pour améliorer son équilibre. Remo avait couru le long des câbles du pont de Golden Gâte à San Francisco, sur la lisse du pont supérieur de paquebots par une mer démontée. Une balustrade de véranda ? L'enfance de l'art. Remo se redressa et sauta en l'air. Quand il retomba sur la balustrade, son pied droit glissa. Il se

fit mal au genou en tombant.

Il en fut tout à fait perplexe. En général, il ne glissait pas. Il recommença. Cette fois, il atterrit sur la balustrade mais il chancela, vacilla, se pencha en avant et en arrière pour ne pas tomber. Il écarta les bras, crispa tout son corps, tout en titubant et en s'efforçant de rester perché.

— Tu es vraiment lamentable.

En entendant la voix de Sheila derrière lui, Remo perdit sa concentration. Au moment de tomber à plat ventre dans un buisson, il se renversa en arrière et sauta lourdement sur le vieux plancher de la véranda.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? demanda-t-il en se retournant.

Sheila était sur le seuil, nue comme d'habitude. Comme ça c'était plus facile pour eux de s'accoupler à n'importe quel moment.

— Quand je t'ai connu, tu étais quelque chose d'exceptionnel. C'est pour ça que tu es ici. Et maintenant ? Tu n'es qu'un jeune rien du tout comme un autre, qui a perdu la forme. Tu finiras par être un vieux rien du tout avachi et bon à rien.

Elle ne cherchait pas du tout à dissimuler le mépris que lui inspirait Remo.

— Une seconde. Qu'est-ce que ça veut dire, ça, c'est pour ça que je suis ici ? demanda-t-il.

Elle sourit.

— Voilà encore autre chose. Même ton cerveau ne fonctionne plus. Si tu n'es pas capable de le deviner, ce n'est pas moi qui te l'expliquerai. Viens déjeuner. Tu as besoin de prendre des forces.

— J'en ai marre des céréales et des Twinkies.

— Comme tu veux. Mange de l'herbe.

Sheila rentra dans la maison. Quand ils étaient arrivés, elle avait surveillé Remo à tout instant pour éviter qu'il s'échappe. S'il n'était pas surveillé, il était enfermé. Mais maintenant, elle le négligeait, comme si elle avait évalué sa condition physique et jugé qu'il était bien incapable de s'évader.

Il se demanda s'il était réellement tombé si bas. Pour qu'une femme le traite avec un tel dédain physique ? À quoi servait Sinanju si ça vous abandonnait aussi vite ?

À moins, pensa-t-il, que ce soit lui qui ait abandonné Sinanju ?

Il s'appuya sur la balustrade et sentit le bois sous ses doigts. Quelques semaines plus tôt à peine, il aurait pu dire dans le noir de quelle essence il s'agissait, quelle était la sécheresse, la vieillesse, la qualité du bois, s'il serait glissant une fois mouillé et quelle force serait nécessaire pour le casser.

Mais maintenant ce n'était qu'un bout de bois, inerte, mort. Il ne racontait rien du tout.

Remo avait tourné le dos à Sinanju, alors Sinanju lui avait tourné le dos. Il avait abandonné l'entraînement, oublié comment respirer, comment rendre son corps différent de celui des autres hommes.

Il avait tourné le dos à bien d'autres choses, aussi. Que dire de Chiun qui, pendant des années, avait été plus qu'un père ? Qui lui avait enseigné par amour la sagesse millénaire de Sinanju ? Et Smith, soumis à des tensions à devenir fou à lier ? Smith qui avait besoin de résoudre le problème des êtres-tigres de Boston ? Et le Président ?

Remo comprit qu'il s'était détaché de son unique famille, de ses seuls amis. Ce faisant, il s'était éloigné de l'art de Sinanju qui avait fait de lui, pour le meilleur ou pour le pire, ce qu'il était.

Remo interrompit ses réflexions et regarda autour de lui. Il aspira profondément. L'air était frais et pur. Il respira encore, à fond, en remplissant ses poumons, puis en attirant l'air jusqu'au creux de son ventre, comme il l'avait appris jour après jour, mois après mois, pendant des années.

Comme par une vanne ouverte en période de crue, l'air se déversa et ranima les souvenirs de ce qu'il avait été naguère. Il goûtait l'air, il humait son odeur. Il y avait la douceur du sucre et le relent de la végétation pourrissante. Il y avait de l'humidité dans l'haleine. Il sentait la mer assez proche, il goûtait presque le sel, et il y avait une brise arrivant des montagnes.

Remo respira encore et cette fois il sentit les animaux des champs. La viande de la table de cuisine de Sheila, l'odeur pourrie et douceâtre de chair morte. Il sentit la sécheresse des planches sous ses pieds. C'était comme s'il avait été mort et renaissait à la vie.

Il éclata de rire tandis que la vie affluait dans tous ses sens. Sinanju était un art de mort mais pour ceux qui le pratiquaient il n'apportait que la vie, la vie pleinement vécue, tous les sens vibrant de sensations et de puissance.

Remo rit encore. La véranda en frémit tout entière. Le rire rebondit contre la façade de la maison.

Il se retourna et sauta en l'air, très haut.

Il retomba avec légèreté, les deux pieds sur la balustrade de bois étroite. Il resta parfaitement immobile, le corps en équilibre, aussi ferme que s'il était cloué sur le bois.

Les yeux fermés il sauta, se retourna en l'air et retomba sur ses deux pieds, l'un devant l'autre, dans l'autre sens. Il courut sur la balustrade et revint, toujours les yeux fermés, sentant l'épaisseur du bois à travers la plante de ses pieds, laissant la force de la nature du bois remonter dans tout son corps.

Et il rit encore une fois. C'était fini.

Dans la cuisine, Sheila Feinberg ne l'entendit pas. Elle venait de terminer son petit déjeuner de foie de bœuf cru. Assise à la table, elle

le rendit dans son assiette.

Elle le regarda et sourit. Sa partie animale lui transmettait des signaux depuis trente-six heures. Maintenant sa partie humaine féminine lui en transmettait un aussi. Si c'était le signal qu'elle avait guetté, elle n'aurait plus besoin de Remo.

Sauf comme repas.

Sur la véranda, Remo tira de sa poche le paquet de cigarettes, l'écrasa dans sa main et le lança dans le champ de canne à sucre coupée. Il n'avait plus besoin de cigarettes.

Mais il garda les allumettes.

CHAPITRE XIII

La barmaid des *Trois Mousquetaires* était belle, oui, mais elle ne paraissait pas du tout impressionnée par Durwood Dawkins. Elle n'avait pas été impressionnée par sa Cadillac, ni par l'énorme liasse de billets qu'il exhibait généralement. Elle le fut cependant en apprenant qu'il était pilote d'avion à réaction, d'avion-taxi. Peut-être, un jour, lui ferait-il faire une balade en l'air ?

— Bien sûr. N'importe quel jour. Ou nuit.

Puis il l'impressionna encore un peu en lui racontant comment on pouvait aller rapidement dans des tas d'endroits différents. Tenez, la semaine dernière, il ne lui avait fallu que trois heures pour conduire une cliente en République dominicaine. Et quelle cliente ! Une blonde spectaculaire en short ultra-court accompagnée d'une cage. Il savait qu'il y avait un homme dans la cage parce qu'il l'avait entendu crier, quand il avait jeté la cage par la porte de la soute.

Durwood Dawkins raconta donc tout cela à la barmaid. Et comme il avait déjà bu quatre verres, il le raconta aussi à tout le bar, y compris un homme au bout du comptoir en vieux vêtements gris élimés, qui depuis quatre ans parvenait à soigner sa femme incurable et à faire vivre sa famille uniquement parce qu'il donnait un coup de téléphone une fois par semaine, pour rapporter ce qu'il avait entendu d'intéressant. Ce coup de fil hebdomadaire lui rapportait quarante-cinq dollars à chaque fois. La personne qu'il appelait lui avait dit, l'avant-veille, qu'on cherchait une femme blonde et un homme brun aux poignets épais.

L'histoire de Dawkins la Grande Gueule n'avait peut-être aucun intérêt mais on ne savait jamais. L'homme en gris termina l'unique bière qu'il se permettait en rentrant tous les soirs de son travail et appela le numéro de téléphone spécial. Cette fois, peut-être, il y aurait même une prime.

Une heure plus tard, la barmaid se préparait à quitter son service. Durwood Dawkins aurait voulu que son appartement soit plus propre. Il aurait pu l'emballer plus convenablement. Mais pendant qu'elle était dans le fond et mettait son manteau, Dawkins fut abordé au bar par un homme à la voix si sèche qu'on avait l'impression que sa gorge était tapissée de miettes de biscottes.

— Vous êtes Durwood Dawkins, le pilote ? demanda l'homme.

Dawkins le toisa. Il n'avait pas l'air de grand-chose. Un vieux costume. Une coiffure sans style.

Ce n'était pas un client ni un propriétaire. On pouvait donc être grossier sans risque.

— Ça vous regarde ?

— Je m'appelle Smith. Parlez-moi de votre vol de la semaine dernière aux îles.

— Quel vol ?

— La blonde. La cage avec l'homme dedans.

— Qui vous a parlé de ça ?

— Peu importe. Je suis au courant, répliqua Smith.

— Oui, eh bien je n'ai pas envie d'en parler. Dawkins jeta un coup d'œil autour de lui pour voir si on l'observait. La blonde à la cage l'avait particulièrement bien payé pour qu'il garde le silence. Elle n'avait pas la moindre chance de se faire rembourser mais si elle se plaignait, le bruit risquerait de courir que Dawkins n'était pas aussi discret qu'il le devrait. Ça ferait du tort aux affaires.

— Je regrette. Il va falloir que vous en parliez, dit Smith.

— Vous me menacez ? demanda Dawkins. Malgré ses bonnes intentions, sa voix devenait plus forte. Volume dry-martini.

— Non. J'essaye de l'éviter, répondit Smith en baissant la voix pour contrer le ton haussé de Dawkins. Je ne vous dirai pas que, si je voulais, vous n'auriez plus de brevet de pilote dans la matinée. Et je ne parlerai pas des vols réguliers que vous faites au Mexique et de la cargaison insolite que vous en rapportez. Dans de petits sacs en papier. Je préfère ne pas approfondir ces choses. Ce que je veux savoir, c'est qui vous avez transporté. Où les avez-vous déposés ? Qui vous a payé ? Qui étaient les passagers ? Ont-ils dit quelque chose ?

Avec une bravoure inspirée par l'alcool, Durwood Dawkins refusa de se laisser impressionner, bien que son estomac fit un mini-Immelmann à la pension de son petit trafic de drogue au Mexique.

— Si vous voulez des réponses, adressez-vous à Chère Abby ! Elle répond aux questions. Pas moi.

Oubliée, la barmaid qui se changeait dans le fond de l'établissement. Dawkins déclara :

— Je m'en vais.

— À votre aise, dit Smith. Vous auriez mieux fait de répondre ici.

— Fichez-moi la paix.

Smith leva la main pour toucher l'épaule de Dawkins. Le pilote le repoussa et se dirigea vers la porte.

Le barman de nuit demanda à Smith :

— Qu'est-ce que ce sera pour vous, Monsieur ?

— Rien, merci. Je ne bois pas.

Smith prit une pochette d'allumettes et un bretzel gratuits sur le bar et suivit Dawkins dehors. Comme il ouvrait la porte, on entendit un cri étouffé.

Quand Smith mit le pied sur le trottoir, Durwood Dawkins venait de compléter sa fusion avec un parcmètre.

Son corps était sur le trottoir devant le parcmètre mais sa main droite avait traversé le sommet et les doigts voletaient de l'autre côté de l'appareil, côté chaussée.

Chiun se tenait à côté de lui.

— Il est prêt à vous parler maintenant, Empereur.

Smith s'éclaircit la gorge. Il se plaça de manière à ce que son corps dissimule la main affolée de Dawkins à la vue des passants.

— Alors ? Qui, où, quand et quoi ? demanda-t-il.

— Je veux d'abord récupérer ma main, dit Dawkins.

— Où la voulez-vous ? s'enquit Chiun en se rapprochant. Je peux vous la mettre dans votre poche gauche. Je peux la déposer dans le coffre de votre voiture. Si l'empereur le désire, je peux vous l'expédier par la poste. C'est à vous de décider, homme à la grande bouche.

— D'accord, je parlerai, dit Dawkins à Smith en roulant des yeux terrifiés. Mais vous devez me promettre de me défendre contre ce mec-là.

— Parlez, simplement.

Cinq minutes plus tard, Smith et Chiun se dirigeaient vers l'hélicoptère qui les transporterait à l'aéroport de Westchester, où les attendait un avion à réaction privé. Prochain arrêt : la République dominicaine.

Et pendant ce temps, en République dominicaine, à plus de deux mille cinq cents kilomètres, Sheila Feinberg rendait son déjeuner, de grands morceaux de viande crue qui n'étaient restés dans son estomac que le temps de devenir d'un gris sale et luisant.

Elle rit. Sa partie tigresse le lui avait déjà dit mais maintenant sa partie humaine féminine le confirmait. C'était les nausées matinales.

Elle était enceinte. Du premier bébé d'une nouvelle espèce.

Remo avait fait ce qu'on attendait de lui et maintenant, franchement, elle le trouvait plutôt barbant. Il était temps de se débarrasser de lui.

Elle se dit qu'elle arriverait peut-être à garder ce repas-là !

CHAPITRE XIV

— Remo, où es-tu ? C'est encore l'heure.

Elle venait vers lui mais c'était vaguement différent. Remo sentait ses mouvements, dans les planchers de la vieille ferme, mais elle ne marchait pas comme d'habitude. Ses gestes étaient lents, résolus, comme si elle regardait où elle posait les pieds. Remo comprenait ce que cela voulait dire. C'était le démenti à l'invitation sexuelle.

Elle le traquait. Le moment était venu.

Remo sauta en souplesse par-dessus la balustrade de la véranda et courut dans le champ devant la maison. La canne à sucre recommençait à pousser, parmi de hautes touffes de mauvaises herbes. Il y en avait d'assez denses où il pouvait s'abriter et se cacher.

Il courut à travers une demi-douzaine de buissons, en grattant des pieds, en se frottant contre les herbes, puis il alla jusqu'au bout du champ et attendit.

Il entendit de nouveau la voix de Sheila.

— Où es-tu, vilain garçon ? Viens voir maman !

La tentative de séduction digne d'une bande dessinée tombait à plat. À tout autre moment, Remo en aurait ri. Mais pas maintenant. Elle serait sur lui dans un moment et il se demandait s'il avait retrouvé sa forme. Avait-il retrouvé assez de Sinanju ?

Elle avait déjà failli le tuer une fois alors qu'il était en pleine possession de ses moyens. Que serait-ce à présent qu'il avait perdu son entraînement et sa forme ?

Sheila était sur la véranda. Remo la voyait entre les hautes herbes.

Elle était nue, les mains levées devant elle, les doigts crochus. Elle s'arrêta et regarda à droite puis à gauche.

Elle reniflait. Enfin, elle sentit l'odeur de Remo, l'attirant dans le champ de cannes. Un violent rugissement de colère monta de sa gorge, un rugissement de tigre dont la férocité devait figer une proie sur place, la clouer au sol de terreur.

Elle descendit de la véranda, les bras ballants, la tête baissée, en flairant l'odeur de Remo.

— Tu ne peux pas m'échapper, tu sais ! cria-t-elle. Tu peux toujours essayer, mais ça me sera encore plus facile de te manger !

Elle suivit l'odeur, en trotinant, si vite qu'elle avait l'air de marcher sur un sentier tracé à travers le champ.

Remo s'accroupit, bien caché puis, cassé en deux, il courut vers la maison. Il sentit la brise caresser son flanc droit et sut que sa nouvelle

odeur ne serait pas portée vers elle.

Sur le côté de la maison, il trouva le groupe électrogène à moteur qui fournissait l'électricité à la ferme. Il y avait là deux grands bidons de vingt litres d'essence, bien pleins. Remo prit un jerrycan dans chaque main et retourna sur ses pas dans le champ.

Sheila l'appelait toujours. Sa voix se répercutait dans le silence avec un bruit presque inhumain.

Elle s'arrêta au premier buisson où Remo avait laissé son odeur et le renifla.

— Comment as-tu deviné que ta mission ici était terminée ? demanda-t-elle et, en se redressant, elle continua de suivre la voie de Remo. Pas la peine de courir partout ! Tu ne peux pas te cacher, je te retrouverai !

En arrivant à la deuxième touffe de verdure où Remo s'était arrêté, elle cria :

— C'est plutôt dommage, non, que tu ne sois pas là pour voir la race que tu as aidé à créer.

Remo versait de l'essence le long de la voie qu'il avait suivie, dans le fond du champ. En restant courbé, un bidon sous le bras, il courait et l'essence se répandait en aspergeant les buissons et l'herbe sèche.

Il lui fallut tout un bidon et la moitié de l'autre. Quand Sheila atteignit la sixième touffe de canne à sucre et d'herbe où Remo avait laissé son odeur, il avait fait tout le tour du champ avec son essence et il était de retour près de la véranda.

Il avait perdu sa forme. Il le sentait. Les muscles déchirés de son ventre étaient recollés, la peau avait guéri presque sans cicatrices, mais le tonus musculaire s'était détérioré. Il était fatigué d'avoir couru avec les bidons de vingt litres sous les bras. Il les laissa tomber et s'étira.

Sheila se redressait après avoir flairé sa voie autour de la sixième touffe de cannes. Avant qu'elle puisse revenir vers la maison, Remo se rua vers le milieu du champ et cria :

— Hé ! Minou, minou ! Où es-tu ?

Sheila se dressa toute droite en grondant du fond de la gorge. Elle aperçut Remo et sourit, d'un large sourire de félin qui n'exprimait ni bonheur ni joie, uniquement la satisfaction d'avoir trouvé son prochain repas si bien servi.

Elle s'approcha de lui lentement, le corps incliné à la taille, ses beaux seins pendant vers le sol, leur pointe durcie par une passion qui n'avait rien de sexuel. Ils paraissaient plus petits qu'ils ne l'avaient été.

— J'aurais cru que tu me ferais davantage courir, dit-elle.

— Il fait trop chaud pour jouer, répondit-il.

— Même avec la mère de ton enfant ?

Les mots frappèrent Remo comme un coup de marteau, ranimant

des années de frustration à la pensée qu'il n'aurait jamais de foyer, jamais d'enfants, jamais un endroit à lui où il n'aurait pas à payer pour passer la nuit.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je porte ton enfant. C'est pour ça que tu étais ici, idiot !

Sheila n'était plus qu'à vingt mètres de lui.

— Pourquoi ?

— Parce que je vais faire de plus en plus de créatures de mon espèce. Un jour, mon fils les commandera. Il régnera sur le monde.

Ce n'était pas son fils à lui, pensa Remo. Un bébé était fait par l'amour de deux personnes. Deux êtres humains. Cette chose, si elle existait, serait une grotesque parodie d'enfant, mi-humain, mi-animal, une monstrueuse créature meurtrière.

Fou de rage, Remo répliqua :

— Régner sur le monde ? Il dormira dans un arbre, il mangera les déchets de la boucherie et il aura de la chance s'il ne termine pas ses jours dans un zoo. Avec toi, espèce de chatte de gouttière hybride et folle !

Sheila frémit de colère.

— J'aurais même pu te garder en vie ! Mais tu ne comprends pas. Je suis la nouvelle espèce d'humanité !

— Tu es la même vieille espèce de folle cinglée !

Elle était à dix mètres de Remo. Elle chargea, les mains levées au-dessus de sa tête, la tête penchée d'un côté, la bouche ouverte, ses longues dents blanches luisantes de salive.

Sa rapidité surprit Remo. Elle était presque sur lui avant qu'il puisse réagir. À l'instant où elle couvrait le dernier mètre, il se courba, roula sur le sol vers la gauche et se releva en courant.

La charge de Sheila le manqua et son élan l'entraîna dans les buissons. Elle se ressaisit, recula et le prit en chasse.

Remo savait. Il était très loin de ce qu'il avait été. Il avait espéré être à 100 pour cent, mais il n'était même pas à 50. Sheila était un animal au maximum de sa force, dans toute la puissance de son pouvoir et de sa jeunesse.

Mais Remo avait autre chose. L'intelligence humaine. C'était cette intelligence qui permettait à l'homme de conquérir le monde en utilisant l'instinct bestial des animaux comme arme contre ces mêmes animaux.

Il atteignit le bord du champ et pivota pour faire face à la ruée de Sheila. Tirant de sa poche ses allumettes, il attendit. Quand elle l'atteignit, elle feinta vers la gauche et se précipita sur la droite. Il sentit ses longs ongles s'abattre sur son épaule gauche ; le sang coula. En même temps, il s'abattit, passa sous elle et se redressa vivement, en abattant le tranchant de sa main contre le plexus solaire dénudé.

— Ouffff, dit Sheila tandis que tout l'air s'échappait de ses poumons.

Il avait manqué son coup. S'il avait visé juste, il l'aurait tuée. Sheila tomba à la renverse, roula sur elle-même et se releva. Sa peau luisante de sueur était maintenant couverte de terre et de brins d'herbe. Elle avait l'air d'une bête qui vient de se vautrer dans la boue et de se rouler dans la paille.

Avant qu'elle n'ait le temps de revenir à la charge, Remo craqua une allumette et la lança. Elle atterrit dans la traînée d'essence qu'il avait répandue et la flamme jaillit aussitôt. Les cannes et les herbes sèches crépitèrent. Comme sur une mèche allumée au centre, le feu se propagea dans les deux directions, entourant les deux adversaires au milieu du champ.

Sheila ouvrit de grands yeux affolés. Remo comprit qu'il ne s'était pas trompé. Entre tous les animaux de la terre, seul l'homme avait surmonté la peur du feu. La manie qu'avait Sheila d'écraser les cigarettes, son refus de se servir d'un simple fourneau de cuisine lui avaient appris que la flamme la terrifiait aussi.

Elle recula devant l'incendie. Elle se trouvait maintenant dans une poche, cernée sur trois côtés par des flammes, avec Remo debout devant elle.

Elle revint à l'assaut et il exécuta un souple mouvement tournant du torse pour éviter sa ruée. Elle passa à côté de lui mais il avait été trop lent. Elle allongea un bras, lui saisit la cheville et le fit tomber. Puis elle lui sauta dessus. Il sentit tout son poids sur son dos et ses griffes qui cherchaient à lui déchirer la gorge.

Sans panique, sachant ce qu'il faisait, Remo rampa vivement, en portant Sheila Feinberg sur son dos. Quand il arriva à l'anneau de feu, elle se laissa tomber et s'écarta. Les yeux brillant de haine elle lui fit face, à moins de trois mètres.

— L'incendie ne va pas brûler éternellement, gronda-t-elle. Alors tu mourras. Tu ne peux pas m'échapper.

— N'en sois pas trop sûre, répliqua-t-il. C'est ça le drame, avec les chats, ils sont toujours trop sûrs d'eux. Maintenant, je vais attaquer.

Remo avait subi trois charges de Sheila et il connaissait maintenant la manœuvre. Elle arrivait les bras levés, la tête penchée, le ventre offert à l'assaut. Il était temps d'accepter cette invitation avant qu'elle l'épuise.

Il bondit hors du petit cul-de-sac de flammes, contourna Sheila et tourna jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de feu directement derrière lui et qu'elle estime pouvoir se ruer sans danger.

Elle revint, les bras en l'air, la tête de côté. Quand elle fut tout près, Remo tomba à la renverse et leva les deux pieds, en les enfonçant dans le ventre nu.

Sheila s'éleva dans les airs, soulevée par la détente des mollets de Remo, et exécuta lentement un demi-saut périlleux. Comme un chat, elle tordit son corps en l'air pour retomber sur ses pieds.

Mais elle atterrit sur une pointe de canne coupée qui, comme un épieu, s'enfonça dans son ventre.

Sous les yeux de Remo, presque au ralenti, le corps de Sheila Feinberg glissa et s'empala sur la pointe de bambou. Le bout ressortit dans son dos, ensanglanté, couvert de débris de chair.

Elle mourait et le regardait sans douleur mais avec stupéfaction, comme les animaux affrontant la réalité de leur mort.

Remo se releva et s'approcha d'elle. Elle fit un geste vague de la main, saccadé, un geste de mime imitant un robot.

— J'ai quelque chose à te dire, souffla-t-elle. Viens là.

Remo s'accroupit à côté d'elle pour l'écouter. Elle ouvrit alors la bouche et avança les dents vers sa gorge. Mais elle était lente, maintenant. Sa rapidité la fuyait, en même temps que sa vie. Remo n'eut qu'à reculer un peu et les dents se refermèrent sur du vide. La figure de Sheila retomba dans la poussière.

Il se redressa et la regarda pousser son dernier soupir.

— Désolé, mais c'est la vie, mon lapin, dit-il.

Soudain, la fatigue l'écrasa, comme une vague géante déferlant sur un nageur. Il avait envie de dormir, de se reposer et, à son réveil, de reconsacrer son corps à Sinanju. Mais il avait quelque chose à faire avant, sans quoi il ne connaîtrait jamais le repos.

Les flammes étaient éteintes mais le champ fumait encore quand Chiun et Smith arrivèrent quelques minutes plus tard dans la jeep qui les avait attendus à l'aéroport. L'agent de location des jeeps de l'île se rappelait très bien la blonde à la cage et les instructions pour trouver la ferme avaient été simples et directes.

Remo était au milieu du champ, le dos tourné vers eux.

Le corps nu de Sheila Feinberg gisait sur le dos, à ses pieds. La plaie de son ventre était agrandie et quand Remo se tourna vers eux, Smith vit qu'il avait les mains trempées de sang.

Remo sourit en voyant Chiun.

— Vous allez bien ? demanda Smith.

— Très bien. Elle n'était pas enceinte, annonça Remo et il retourna vers la maison pour se laver.

Chiun trotta à côté de lui.

— Regarde-toi, bougonna-t-il. Gras. Tu es gras. Gras, gras, gras.

— Je sais, petit père. J'ai appris quelque chose.

— Ce sera bien la première fois. Et est-ce que tu sais combien j'ai dépensé en bougies pour toi ?

Remo s'arrêta et le regarda.

— Pour les rites de mort ? Je connais assez bien Sinanju, petit père. Je sais que ça, ce n'est que pour le sang de votre sang.

— Ta vie était si méprisable, j'ai pensé que ça anoblirait ta mort, grommela Chiun, vexé. Et puis voilà que tu n'es pas mort. Toutes ces bougies gaspillées !

— Nous vous en achèterons d'autres, promit Remo. Vous savez, Chiun, même si je ne vaudrais pas grand-chose, vous avez de la chance de m'avoir pour fils. Ça doit être bon d'avoir un fils.

— C'est bon d'avoir un bon fils. Mais un comme toi, c'est comme pas de fils du tout. Vraiment, Remo, tu n'as aucune considération. Aucune.

— Et je suis gras, aussi. Ne l'oubliez pas.

Quand Remo ressortit, Smith avait fini d'examiner le cadavre de Sheila.

— C'était bien Sheila Feinberg ? demanda-t-il.

— C'était elle.

— Eh bien, elle ne fera plus d'êtres-tigres, au moins. Est-ce que, par hasard, vous avez découvert les noms de ceux qui restent encore à Boston ?

— Non.

— Quand vous retournerez là-bas, je suppose que vous pourrez nous en débarrasser rapidement. Surtout maintenant que vous savez comment ils se comportent.

— Je ne retournerai pas là-bas, Smitty.

— Mais ils y sont encore ! Ils tuent encore !

— Ils vont bientôt s'arrêter. Ils sont presque finis.

— Finis ?

— Oui. Je vous l'ai dit, elle n'était pas enceinte.

Remo refusa d'en dire plus. Il garda le silence dans la jeep qui les ramena au terrain d'aviation où le jet privé de Smith attendait.

Dans l'avion, Chiun lui parla tout bas.

— Elle se retransformait, n'est-ce pas ?

— Oui. Comment le savez-vous ?

— Son corps. Il avait perdu sa grâce. Cette chose ne pouvait plus se déplacer comme la créature qui t'a enlevé du sanatorium la semaine dernière.

— Vous avez raison, petit père. Elle rendait ses repas. Elle croyait que c'était les nausées matinales, la grossesse. Mais ce n'était pas ça. Son corps rejetait simplement le changement. Sa forme changeait aussi et elle perdait sa force. Elle était sur le chemin du retour.

— Alors les autres de Boston, ils se rechangeront aussi, murmura Chiun.

— Oui. Nous pouvons donc les laisser tranquilles.

Smith les rejoignit alors que Chiun disait :

— Ce n'était quand même pas une mauvaise tentative. Si nous pouvions la rendre permanente, nous pourrions obtenir de ce NDA...

— ADN, rectifia Smith.

— C'est ça. Vous en avez ?

— Non.

— Vous ne pouvez pas nous en trouver un flacon ?

— Je ne pense pas que ça se vende en flacons. Pourquoi ?

— J'ai été très appliqué à pratiquer la tolérance envers les peuples inférieurs, depuis pas mal de temps. Si vous avez remarqué, je n'ai pas mentionné que vous êtes blancs tous les deux. Cela fait partie de mon nouveau programme de tolérance envers les inférieurs de ce monde. Mais si nous avions de cet ADN, nous pourrions changer les Blancs et les Noirs en Jaunes. Ensuite, nous pourrions changer le niveau à coréen. Et l'améliorer pour faire du nord-coréen. Vous me suivez bien ?

— Jusque-là, à peu près, dit Smith.

— Ensuite, nous pourrions raffiner tous ces Nord-Coréens pour en faire le meilleur de ce que l'on peut être ou aspirer à être. Une personne de Sinanju. Ne soyez pas confondu d'émerveillement, Empereur, mais n'est-ce pas un miracle à évoquer ?

— C'est vrai, ça, Smitty. Pensez un peu ! Vous en auriez quatre milliards. Tous comme Chiun.

— Je ne peux pas obtenir d'ADN, dit précipitamment Smith.

Remo éclata de rire.

— Il se contentera d'une centrifugeuse.

Chiun déclara qu'il avait beau être tolérant, c'était bien des manières de Blancs, de gaspiller ce qui serait sans doute leur dernière chance de s'améliorer.

Il dit à Remo en coréen que ce serait le sujet de son prochain livre.

*Le livre copié pour cette numérisation
a été :*

*Achevé d'imprimer en février 1983
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'édit. 11043. – N° d'imp. 056. –
Dépôt légal : février 1983.

Imprimé en France